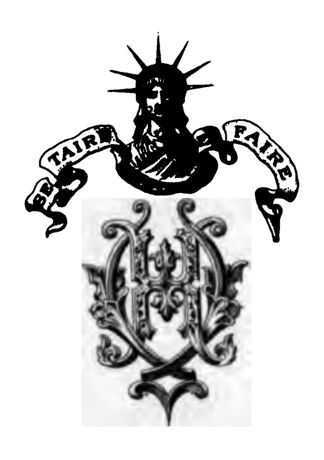
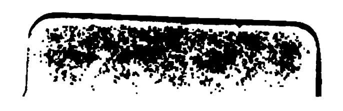

SE TAIRE
FAIRE



ESSAI
SUR
L'ESPRIT HUMAIN,
OU
PRINCIPES NATURELS
DE
L'ÉDUCATION.

Par M. MORELLY.

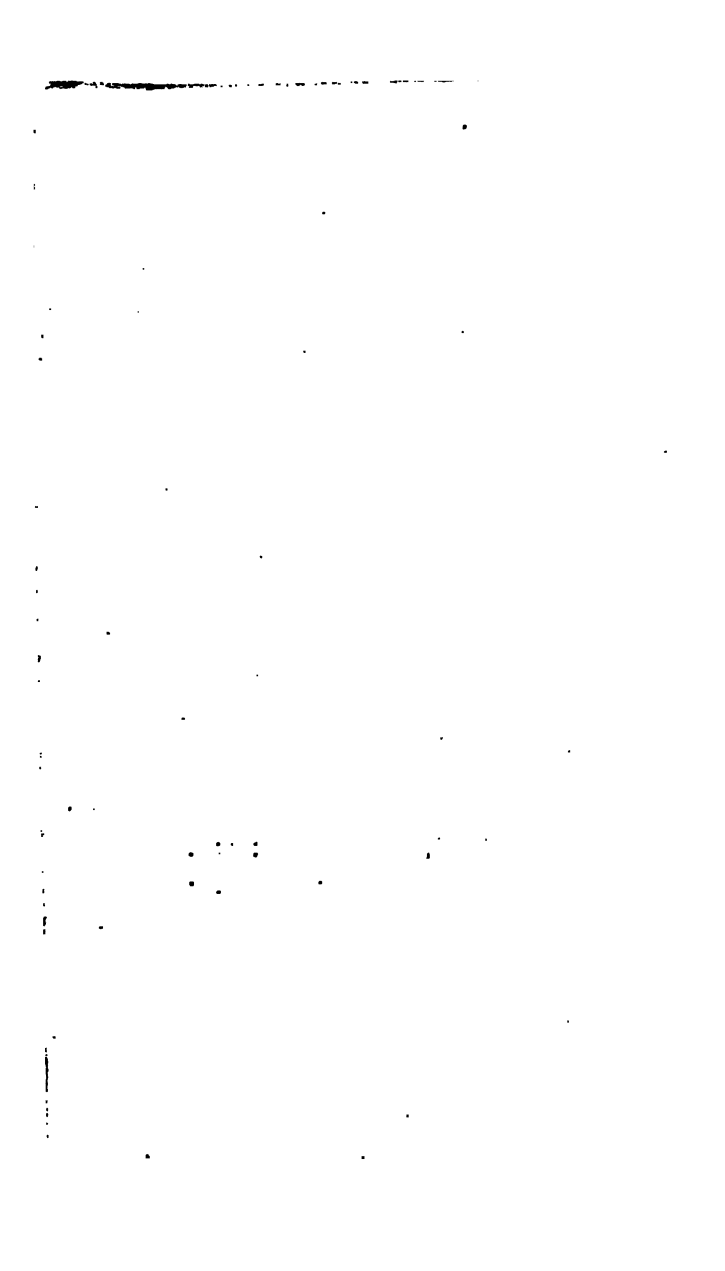
Les Préceptes de l'Art sont ceux de la Nature. Pope.



A PARIS,
Chez CH. JEAN-BAPT. DELESPINE,
Imp. Lib. ord. du Roi, rue S. Jacques,
à la Victoire & au Palmier.

M. DCC. XLIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVANT-PROPOS.

J'Ecris pour l'homme & je le prends dès ſon enfance : j'obſerve les mouvemens de ſon eſprit & le progrès de ſes connoiſſances ; & comme il eſt ſenſible avant que d'être raiſonnable, c'eſt en épiant ſes ſenſations que je cherche à découvrir les premiers pas que la raiſon lui fait faire, afin de les régler au profit de l'eſprit

à

qui influe ſouvent ſur le cœur.

Tout ce ſyſtéme de pratique d'éducation eſt fondé ſur cette maxime de Mr. Pope.

Les préceptes de l'Art ſont ceux de la Nature.
Eſſai ſur la Crit. ch. 1. v. 148.

& ſur cette autre de Juvénal qui peut y répondre.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit. Sat. 14. v. 321.

Je ne prétends point donner tout ce que j'avance comme quelque choſe de démontré. Je ſais

bien, par exemple, que les opinions sont partagées au sujet de *l'homogénéité des âmes, & de la diversité des esprits causée par celle des organes*, & que de part & d'autre on n'a point de preuves démonstratives. Mais j'ai cru pouvoir user de la liberté, qu'on accorde à tous les Auteurs dans les matiéres problématiques, de se ranger du parti qu'ils jugent le plus probable.

J'avertis même en bien des endroits que je n'a-

vance les choſes que comme conjectures. Mais ces conjectures ont aſſez de force pour appuyer l'eſſai que je donne, ſi elles peuvent me fournir des regles aſſez sûres pour le diſcernement des différens caracteres d'eſprit, choſe ſi difficile & en même tems ſi néceſſaire pour la pratique de l'éducation ; & ſi par ces mêmes conjectures on peut pénétrer aſſez avant dans des matiéres ſi obſcures, pour atteindre au but que je me propo-

ſe, qui eſt de *conformer l'éducation à la nature* : à quoi on parviendra toujours tant que les obſervations, faites le plus exactement qu'il eſt poſſible ſur ce que j'apelle *phénomenes de l'eſprit*, quadreront avec les moyens qu'on emploira pour le diriger.

En un mot je ne prétends point adopter abſolument aucun ſentiment ſur la Philoſophie en général ou en particulier. Je laiſſe tout le monde libre là-deſſus. Mon uni-

que but dans cet ouvrage eſt de ranger les ſciences dans l'ordre naturel dans lequel on doit les préſenter à l'eſprit ; ſans aucun égard aux diverſes opinions particuliéres qu'elles renferment & dont la diſcuſſion ſeroit trop longue. Lorſque je dis, par exemple ; c'eſt ici qu'il eſt à-propos de placer telle ou telle ſcience ; celle-ci eſt ſub-ordonnée à celle-là ; je ne dis pas ; c'eſt un tel ſentiment qu'il faut ſuivre plutôt qu'un autre : mais

je dis ; c'eſt ſuivant cette méthode qu'il faut les montrer, pour prendre le chemin le plus court & le plus sûr. Enfin je ne donne qu'un crayon du plan qu'on doit ſuivre : on peut en varier les compartimens tant qu'on voudra.

Je m'eſtime trop heureux, ſi ce premier Eſſai peut être de quelque utilité pour le public, & s'il le voit de bon œil. Les préliminaires paroîtront peut-être trop abſtraits ; mais j'ai taché de rendre

les choſes ſenſibles par des comparaiſons & de lier tellement les parties de cet ouvrage , qu'on puiſſe les comprendre les unes par les autres. Ainſi l'on peut paſſer légérement ſur ce qui ſemblera trop Métaphyſique ; pourvu néanmoins qu'on y revienne , quand la ſuite ne l'aura pas aſſez éclairci. Une ſeconde lecture fera mieux entendre une matiére qu'on ne peut guere lire avec fruit ſans attention. J'aurois ſouhaité pouvoir en

épargner la fatigue au Lecteur, si un sujet aussi sérieux eût pu être traité moins Philosophiquement. Au reste si j'ai failli, j'espere trouver grace auprès de ceux qui aimeront mieux apprendre que critiquer, toujours disposé à me corriger.

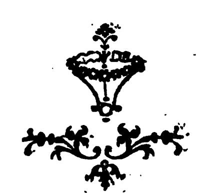




TABLE DES CHAPITRES DE CET ESSAI.

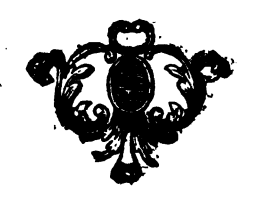
PRE'LIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



PRATIQUE D'ÉDUCATION POUR L'ESPRIT.

PREMIERE PARTIE.

L'IMAGINATION.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.



TROISIEME PARTIE.

LE JUGEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

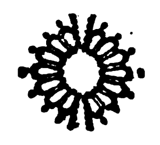
CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.



QUATRIE'ME PARTIE.

L'EXPE'RIENCE.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet *Eſſai ſur l'Eſprit Humain*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris, ce 27. Mai 1742.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien amé CHARLES JEAN-BAPTISTE DELESPINE, notre Imprimeur ordinaire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit imprimer & donner au Public un Manuſcrit qui a pour titre : *Eſſai ſur l'Eſprit Humain* ; s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Expoſant : Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume, pendant le tems de *neuf années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire au-

euns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation ou correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs; en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le sieur Daguesseau, Chancelier de France, Comman-

deur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblemenr, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationneées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir, DONNE' à Verſailles le quinziéme jour de Mars, l'an de Grace mil ſept cens quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitiéme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre II. *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N. 161. *fol.* 136. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 18. *Avril* 1743.

SAUGRAIN, Syndic.

ESSAI



ESSAI
SUR
L'ESPRIT HUMAIN,
OU
PRINCIPES NATURELS
DE
L'EDUCATION.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'eſt l'homme par lui-même, & ſur quoi eſt fondée l'Education.



'UTILITE' d'une bonne Education eſt aſſez reconnue : ſans m'arrêter à diſcourir ſur ſes avantages, je vais poſer

quelques principes géneraux ſur la nature de l'homme rélativement à l'Education : puis chercher par quelles parties de lui-même il en eſt capable.

L'homme.

L'homme apporte en naiſſant un corps organiſé, uni à une ame qui par le moyen des organes, peut être mue & frappée des objets extérieurs.

Etat de l'homme dans le premier inſtant de ſa vie.

Pour le premier inſtant de ſa vie, ces organes n'ont point d'autres mouvemens que ceux qui ſont communs à toute la machine : ce qui eſt hors de lui fait à peine impreſſion ſur ſes ſens ; l'ame n'en a donc encore reçu aucune par leur moyen, qui ſoit aſſez conſidérable pour qu'elle puiſſe y faire attention ; elle n'a donc pas encore formé d'idée, ou ſi l'on aime mieux, elle n'a pas encore eu occaſion de prendre garde à celles dont le créateur l'a

pourvue en la tirant du néant.

Je suppose donc l'ame comme une table d'Attente sur laquelle le pinceau n'a encore tracé aucuns traits, ou comme un miroir que l'on tire de derriere un rideau, pour l'exposer au milieu d'une infinité d'objets différens. L'ame est comme une table d'atente.

Les impressions qui se font dans l'ame & les différentes idées auxquelles elle fait attention, ou qui s'introduisent chez elle, dépendent ou toutes, ou en partie, des mouvemens organiques occasionnés par les objets qui nous environnent, des différentes manieres dont un même objet peut mouvoir nos organes, & des dégrés plus ou moins intenses de ces mouvemens: Enfin de la différente délicatesse ou disposition de ces organes. Les impressions faites dans l'ame dépendent des mouvemens organiques.

Une connoissance exacte & de leur mechanique, par rapport à l'esprit & au cœur, & de Moyens de perfectionner l'Education.

ces deux parties essentielles de l'homme, fournira aisément les moyens sûrs pour perfectionner l'Education, comme on le va bien-tôt voir, si l'on veut se donner la peine de lire cet Ouvrage de suite d'un bout à l'autre, sans prévention & sans passion, puisqu'on n'y traite précisement que de ce qui regarde l'esprit, & qu'il n'y a que l'esprit seul indépendamment du cœur qui puisse prononcer sur des matieres qui sont de son ressort.

Plan de ces préliminaires.

Je vais donc examiner physiquement quels sont les principaux organes qui touchent si immédiatement à l'ame, qu'il semble en quelque sorte que, tant qu'elle est unie au corps, elle n'agit jamais sans eux, & je définirai les effets qu'ils produisent.

Après ces principes géneraux, je ferai voir que la différence des

caracteres de l'esprit & du cœur vient de celle des proportions de ces organes, & de celle des humeurs.

Que cette variété est augmentée par les objets qui nous environnent, & par les différentes habitudes de ces deux puissances de notre ame.

Les conclusions que je tirerai de ce sistème, serviront dans tout cet ouvrage, à rendre raison de tous les phénomenes de l'esprit, & à faire connoître quels sont les dégrés de connoissance qui se succedent naturellement les uns aux autres, & par lesquels il faut le conduire, puisque c'est précisément par cet ordre qu'on peut parvenir à une parfaite éducation.

CHAPITRE II.

Par quels organes & comment l'ame reçoit les impreſſions des objets qui ſont hors d'elle, & ſe forme des idées de ſes propres actes & puiſſances.

L'Ame reçoit les impreſſions des objets par les organes extérieurs & intérieurs du corps auquel elle eſt unie.

Organes qui communiquent les impreſſions.

Les organes extérieurs ne ſont que la ſuperficie extérieure du corps qui eſt frappé de toutes parts de tout ce qui l'environne, ils ne ſont que les extrêmités des intérieurs qui ſont les *Membranes*, les *Fibres*, les *Muſcles*, les *Artères*, les *Veines*: les deux premieres eſpèces de ces organes compoſent tous les autres. Sans en faire une deſ-

cription Anatomique qui feroit trop longue, je me contenterai des obfervations fuivantes. Premierement, il y a une Membrane que l'on appelle *Pie-mere* qui eft le principal organe de toute fenfation, & qui, avec les nerfs, s'étend à toutes les parties du corps. Secondement, les impreffions faites fur cette Membrane, peuvent fe tranfmettre à toutes fes parties quelque part qu'elle foit frappée, de même que lorfque l'on pince la corde d'un Luth, le mouvement fe communique auffi-tôt à toutes les parties de cet inftrument. Troifiémement, le mouvement qu'excite un objet extérieur & fenfible, eft compofé de plufieurs autres mouvemens qui font comme autant de parties de l'impreffion qu'il fait; comme la taille, la couleur, l'air, le gefte,

Mouvement de ces organes.

Impreffion totale & partielle.

la voix, la marche, l'habit d'une perſonne que nous voyons ſont autant de parties de l'impreſſion que ſa préſence fait ſur nous : c'eſt pourquoi, toutes les fois qu'une de ces choſes ſe préſentera à nous, elle nous rappellera ſucceſſivement les autres.

Habitude des organes.

Enfin nos organes, ſouvent pliés & agités de la même maniere, acquierent l'habitude de ſe mouvoir facilement en tel ou tel ſens.

Définition de l'imagination & de la mémoire.

De là varieté de ces mouvemens ſe forme *l'imagination corporelle*, qu'on peut dire n'être autre choſe que *les mouvemens combinés des organes, entant qu'ils agiſſent ſur l'intelligence.* De l'habitude qu'acquierent les organes, naît la *mémoire.*

Définition de la penſée par rapport au corps.

Ainſi l'on pourroit de même définir la penſée par rapport au corps, *les mouvemens organiques qui font faire à l'ame une*

attention ſucceſſive aux idées qu'elle a acquiſes des êtres qui ſont hors d'elle & de ſes puiſſances, qu'elle conſidere pour lors comme quelque choſe qui lui ſeroit étranger.

Comment les idées s'introduiſent.

Mais voici comment les images ou les idées des objets entrent dans l'ame. Les qualités ſenſibles des corps, comme les couleurs, les ſons, l'eſpace, la figure, le mouvement, le repos, le nombre, le tems, &c. excitent en nous quelques impreſſions qui nous laiſſent les images des objets qui les ont produites : la mémoire nous les conſerve, ou elles paſſent pour ne plus revenir, à moins que les mêmes objets ne ſe préſentent encore, ou que par hazard, il n'arrive en nous les mêmes mouvemens que ceux que ces objets cauſent par leur préſence.

Idées que l'ame a de ſes propres puiſſances & opérations.

A l'égard des idées que l'ame ſe forme de ſes propres opérations, voici comment la mémoire les occaſionne. Elle nous rapelle les objets & les rend tellement preſens à l'ame qu'elle l'oblige, pour ainſi dire, de faire attention aux opérations qu'elle fait à leur occaſion, ce que l'on appelle *Réflexion*. Ainſi après avoir acquis par ſenſation, les idées des êtres hors de nous, nous acquierons par *ſentiment intérieur* celles des puiſſances de notre ame; car *le ſens intime eſt une attention continuelle de l'ame à ſon exiſtance & aux manieres dont elle eſt actuellement affectée*. Cette attention lui fait comprendre qu'elle a un *entendement*; en conſidérant, qu'elle combine, qu'elle arrange, elle ſent qu'elle a le pouvoir de choiſir, c'eſt-à-dire, de s'appliquer à un objet plûtôt

La réflexion.

Le ſens intime.

qu'à un autre, de rejetter ceux-ci, de rechercher ceux-là. Ainsi notre ame a l'idée de sa *volonté*.

Double impression des objets dans l'ame.

Il faut remarquer que les objets qui nous environnent, agissent doublement sur nous.

Premiérement sur notre *Esprit* ou notre *intelligence*, lorsque remuant nos organes ils frappent l'imagination, excitent la mémoire, occasionnent la réflexion & font naître le jugement.

Secondement sur notre *cœur* par nos sens où ils excitent des sensations qui affectent notre sentiment intérieur d'une maniere agréable ou désagréable, foiblement ou avec violence.

L'esprit.

On peut donc définir physiquement *l'esprit* par *les mouvemens combinés des organes entant qu'ils agissent sur l'intellect*.

Le cœur.

Le *cœur*, par *les mouvemens*

combinés des organes, entant qu'ils agiſſent ſur la volonté.

Les paſſions.

Les *paſſions*, par *les mouvemens violens du cœur ſur la volonté cauſés* par *les qualités phyſiques des humeurs.*

Les déſirs.

Les *déſirs* par *les mouvemens du cœur cauſés par l'imagination d'un bien que nous ne poſſedons pas, ou par le ſouvenir d'un bien abſent que nous avons poſſédé.*

Maniére de proceder de l'eſprit.

L'eſprit à qui la réflexion fait apercevoir la nature de ſes opérations, fait agir cette même réflexion ſur ce qu'il aperçoit, & à l'aide de ſes premieres notions, il va pied-à-pied du ſimple au composé, & après avoir acquis un certain nombre d'idées, il les range, les combine, *juge* & *diſcoure* conformément à ce qu'il voit; mais pas toujours à ce que les choſes ſont en elles-mêmes: toutes

les fois donc que nous voyons la même chose, & dans les mêmes circonstances, nous portons le même jugement; & s'il est faux, il ne peut être redressé que par l'éducation, l'étude, & l'expérience.

Voilà incontestablement en quoi tous les hommes se ressemblent, voyons en quoi ils different.

CHAPITRE III.

La différente délicatesse des organes est cause de la varieté des caractéres.

Ce qui produit la varieté des esprits.

LEs différentes proportions de nos organes peuvent varier, en chacun de nous, à l'infini; ainsi elles produisent des effets aussi variés qu'elles le sont : la différence de ces effets

peut être regardée comme celle des eſprits ; car, comme l'on vient de voir, il y a une union ſi intime du corps avec l'ame, que les organes plus ou moins groſſiers retardent, ou accelerent, ou même empêchent ſes opérations : après quoi il ne faut pas être ſurpris s'il y a auſſi peu de reſſemblance entre les eſprits qu'entre les viſages.

Trois caracteres généraux de l'eſprit.

On pourroit cependant fixer les différentes eſpèces de genies à trois ſortes, par les deux extrêmités par le milieu ou la juſte proportion ; en général l'eſprit *lourd, ou lent, moderé, & vif,* & tous trois à différens degrés.

L'eſprit lent.

Il y a des hommes en qui l'ame eſt comme accablée ſous le poids des organes, & ſur leſquels les objets extérieurs font à peine impreſſion : il eſt clair que ces perſonnes ont très-peu d'imagination & de mémoire,

& par conſéquent peu de jugement; il n'y a que le preſent & le ſenſible groſſier, qui puiſſe faire ſur eux une impreſſion qui s'efface preſque auſſi-tôt, ſans laiſſer de trace capable de les faire réflechir.

Il y en a d'autres en qui l'imagination & la mémoire, ſemblables au marbre, conſervent longtems les impreſſions qu'elles ont reçues avec peine: on peut dire en paſſant (pour faire voir combien il eſt facile de faire l'application de ces regles) que ceux, qui ſont doués de ces qualités à un certain degré, ſont prudens, méditatifs, & peu ſuſceptibles d'illuſion: leur ame qui fait lentement ſes opérations, a plus de tems pour réfléchir, & porte des jugemens d'autant plus ſurs qu'ils ſont un effet de l'habitude; mais ſi cette habitude eſt mauvaiſe il n'eſt L'eſprit moderé.

pas aisé de la faire perdre.

L'esprit vif.

Les esprits vifs peuvent avoir tous les avantages d'une imagination qui aperçoit plusieurs objets d'un seul coup d'œil, d'une mémoire heureuse & fidelle, d'une réflexion prompte, d'un jugement exquis, enfin ils s'habituent facilement à tout.

Mais la délicatesse d'organes, qui produit tous ces effets, peut pécher par excès, & alors les impressions des objets s'effacent aussi facilement qu'elles sont reçues, & le peu de tems qu'elles laissent à la réflexion fait porter un jugement peu certain & peu juste : enfin un esprit foible est incapable d'aucune habitude.

Combien ces trois caracteres peuvent encore varier.

Ainsi comme l'esprit peut pécher par trop de lenteur, il peut aussi pécher par trop de vivacité ; & cela par tant de dégrés différens, qu'il sembleroit que cette différence ne dépend pas

des organes. Il en eſt de même que d'une matiere qui pour être ou trop molle, ou trop dure, devient incapable de recevoir aucune forme de la main de l'ouvrier.

Cette varieté d'eſprits produite par celle des Organes, peut encore avoir pour cauſe phyſique les mobiles de ces organes, je veux dire les humeurs ou liqueurs qui les font mouvoir, ou qui les nourriſſent, qui ſuivant leurs différentes qualités apporteront divers changemens ou dans leur méchanique, ou dans leur ſubſtance, en augmentant ou diminuant leur ſoupleſſe; de ſorte que les alimens qui produiſent ces humeurs, & la tempérie de l'air qui les remue, joints aux viciſſitudes de notre vie, peuvent encore être regardées comme autant de cauſes des diverſes manieres dont

Autre cauſe de la varieté des caracteres.

notre ame opere en chacun de nous.

D'où il arrivera encore, par exemple, qu'un homme dont les organes auroient été naturellement tels que nous les supposons pour la lenteur ou la vivacité d'esprit acquierera des dispositions opposées à celles-ci, soit, comme nous venons de dire, par le climat, ou, comme on va voir dans le Chapitre suivant, par les conditions de la vie; ainsi les uns plus, les autres moins, les humeurs nous changent tellement à certain âge & dans certains momens de notre vie, que nous ne nous ressemblons plus pour lors : il n'y a que *l'habitude dominante* qui nous ramene, sur-tout celle que donne l'éducation, car elle contraint les humeurs & les dispose souvent à agir autrement qu'elles ne feroient naturelle-

ment, en fortifiant les organes contre leurs impreſſions.

Les humeurs & les organes qui agiſſent réciproquement les uns ſur les autres produiſent le ſentiment, le ſentiment agit ſur la volonté : lorſque leur mouvement eſt violent, il cauſe en nous les paſſions qui produiſent encore une varieté infinie de caractéres ; parce qu'après avoir agi ſur le cœur, ils agiſſent par contre coup ſur l'eſprit par l'imagination & par la mémoire.

Effets du mouvement réciproque des humeurs & des organes.

Les humeurs plus ou moins abondantes, plus ou moins faciles à mouvoir, ſaines ou dépravées font que les hommes ſe reſſemblent auſſi peu par le cœur que par l'eſprit.

Delà l'inſtabilité du cœur humain qui change ſuivant que les paſſions l'agitent tour-à-tour, & qui n'eſt jamais d'accord avec l'eſprit, que quand le *ſentiment*

Effets de la qualité ou quantité des humeurs.

n'eſt pas plus fort que la réfle-xion.

Mouvement & repos des paſſions.

Suivant ce principe il eſt donc vrai qu'en général les paſſions ſont des mouvemens des humeurs, qui font une impreſſion ſi prompte & ſi vive ſur les organes, qu'ils agiſſent auſſi-tôt preſqu'indépendamment de l'ame, qui frappée d'un vif ſentiment ſe laiſſe entraîner ſans réfléchir; mais ce n'eſt pas toujours avec une égale force; c'eſt pourquoi les paſſions dans les hommes ſemblent tantôt aſſoupies, tantôt elles ne ſont que paſſageres, tantôt enfin il n'y a qu'une ſimple diſpoſition d'humeurs & d'organes qui ont beſoin d'être mûs par quelque cauſe étrangere.

Application de nos principes à différens caracteres.

Comme l'eſprit & le cœur ſont ce qui compoſe tout l'homme, eſſayons d'expliquer, ſuivant nos principes, comment

certains caractères particuliers peuvent naître de la disposition des organes qui gouvernent le premier, & des humeurs qui affectent l'autre de divers sentimens.

Un homme est sincère, prudent, doux, modéré, grave, courageux, intrépide, constant, actif, généreux, gai, libéral, sensible aux plaisirs; ou au contraire est stupide, imprudent, fourbe, impudent, brutal, colere, féroce, timide, lâche, mélancolique, avare, scrupuleux, superstitieux, hipocrite, ou enfin inconstant, vain, orgueilleux, débauché &c.

Compensation des humeurs avec les organes: ce qu'il en resulte.

Suivant qu'avec un esprit lent, modéré ou vif, les humeurs se trouvent ou pesantes, ou mobiles, ou trop abondantes, ou en trop petite quantité, suivant leurs différentes qualités physiques & les divers changemens

qu'elles peuvent recevoir en s'éloignant ou s'approchant plus ou moins d'une juste proportion avec nos organes, suivant enfin qu'elles augmentent ou temperent les défauts naturels de l'homme, & qu'elles causent plus ou moins d'illusion à l'esprit & au cœur.

Ne sçait-on pas, par exemple, que le phlegme qui dans celui qui a l'esprit lent cause la stupidité & tous les défauts qui en sont comme des suites, produit dans l'esprit vif la modération, la douceur, la prudence, la constance, la présence d'esprit, l'indifférence, l'intrépidité : que la bile, qui dans les uns forme la tristesse, la mélancolie & tous les vices qui sont ordinairement un effet des sensations & des réflexions fâcheuses que cette humeur occasionne, fait naître dans d'autres la

gaieté la vivacité, la valeur, &c.

Ne se trouve-t-il pas aussi des hommes qui se ressemblent par les manieres d'agir, quoiqu'ils different par le fond du caractere, celui en qui la pesanteur des organes est compensée par la mobilité des humeurs, agira de même que celui en qui la vivacité des organes sera compensée par la lenteur des humeurs; & cela en tant de manieres & de degrés différens qu'il n'est presque pas possible d'en faire l'énumération.

Après avoir combiné ensemble les effets de nos organes avec ceux des humeurs, & fait voir ce qui en résulte, nous allons examiner tout ce qui, hors de l'homme, peut mouvoir tant de ressorts, & varier les caracteres en variant leur méchanique.

CHAPITRE IV.

Les différens objets qui environnent les hommes augmentent encore la varieté des caracteres.

LA pauvreté, les richesses, les grandeurs, l'abaissement, les honneurs, l'oprobre, les armes, le barreau, le commerce, la ville, la campagne, la terre, la mer, la religion, les coutumes, l'âge, les états, les conditions, enfin toutes les circonstances de lieu, de tems, & généralement tout ce qui nous est commun avec le reste des hommes, tout nous fournit dans le cours de la vie une infinité d'objets, qui joints à ce que nous venons de dire dans le chapitre précédent, forment dans chaque homme

homme ce que l'on peut appeller *l'esprit de l'état*.

C'est de ces objets que dépend l'étendue de nos connoissances ainsi que celle de nos désirs, qui sont toujours proportionnés au nombre & aux qualités des objets qui les excitent.

Bornes de nos connoissances & de nos désirs.

Ainsi, selon que ces objets affectent ou notre esprit ou notre cœur, nous *jugeons*, ou nous *voulons*; & en cela même il y a peu d'hommes qui se ressemblent. Tous n'ont pas précisément la même idée d'une chose, non plus que le même sentiment, à cause des diverses impressions qu'elle fait sur différents esprits.

Leurs différences en chacun de nous.

Nos idées, comme nos passions, différent, ou se ressemblent par l'objet, & différent ou se ressemblent par ce qui se passe en nous à leur occasion.

Le pauvre a une autre idée des richesses, que celui qui les

possede : occupé du nécessaire, ses vues ne vont point au-delà de ses besoins, ni ses désirs au-delà de ses connoissances ; il pense différemment sur bien des choses que celui, que les biens & les honneurs élevent & mettent à portée de flater ses passions & de former beaucoup d'idées particuliéres à son état : le pauvre dans sa situation en a aussi de particuliéres, que le riche n'a point.

Quelquefois l'un souhaite une chose que l'autre méprise : le petit recherche des biens au-dessous du grand, avec autant d'empr ssement, que le grand en ambitione au-dessus de lui ; ainsi ce qui est ambition dans celui-ci, seroit vanité & sotise dans celui-là ; ce qui est épargne dans l'indigence, seroit avarice dans l'opulence. Enfin marchand, artisan, soldat, jeunes, vieux,

sçavans, ignorans, tous pensent & veulent différemment suivant l'habitude qu'ils en ont contractée : tel a un vice ou une vertu dans une certaine condition, qu'il n'auroit point eu dans une autre.

L'habitude est dans les hommes ce qui fixe & détermine les organes à agir constamment de la même maniere à l'occasion des mêmes objets : elle caractérise l'esprit en lui fesant prendre des dispositions qu'il n'a pas naturellement, ou en l'affermissant dans celles qu'il a. Ce sont les objets mêmes, qui nous environent, qui la forment ; c'est donc d'eux qu'elle dépend aussi-bien que de la maniere dont nous les considérons le plus ordinairement ; elle dépend encore des différens points de vue qui peuvent nous faire appercevoir les êtres avec plus ou

Habitudes.

Ce qui forme les habitudes.

moins de propriétés & de raports.

D'où il arrive que l'esprit borné par le nombre des objets qu'il connoît, l'est encore souvent par la maniere dont il les envisage.

Notre esprit contracte des habitudes par les actes réitérés qu'il produit en comparant & combinant ses idées. Les Philosophes comptent trois habitudes de l'esprit; sçavoir, *la Science, l'Opinion*, & *l'Erreur*.

La science. La Science est toujours infaillible dans les jugemens qu'elle nous fait porter, puisqu'elle ne s'acquiert que par le fréquent usage que l'on fait des idées des êtres tels qu'ils sont en eux-mêmes, & de toutes leurs qualités absolues ou respectives, dont nous fesons un juste examen, &une juste comparaison.

L'opinion. On tombe dans l'opinion lors-

qu'on court risque de se tromper, quoique quelquefois on ne se trompe pas, & lorsqu'on raisonne sur des principes qui manquent d'évidence, & dont on n'est pas sûr, quoique les conséquences qu'on en tire soient vraies : on est dans l'opinion lorsque les idées ne sont pas bien nettes, & que les connoissances sont peu étendues.

Il n'y a donc pas bien loin de l'opinion à l'erreur, puisque celle-ci ne differe de l'autre, qu'en ce que nos idées & nos raisonnemens sont faux, parce que, sans nous en appercevoir, nous prenons le change, ou dans le principe, ou dans la conséquence. L'erreur.

Enfin pour réunir sous un même point de vue tout ce que nous venons de dire ; les qualités du cœur & de l'esprit ont pour fondement les organes, les humeurs, ou ce qu'on appelle le tempé- Récapitulation.

rammment & les habitudes : c'est-à-dire, qu'un homme est plus ou moins susceptible d'impressions vives, agréables ou désagréables, suivant les différens dégrés de mouvement ou de délicatesse dans les organes & dans les sentimens qu'ils produisent, suivant les différentes qualités des humeurs ; enfin suivant les habitudes que la fréquentation des objets lui fait contracter.

Différence des qualités du cœur & l'esprit.

Quelle différence y a t'il entre les qualités du cœur & celles de l'esprit, si toutes dépendent des impressions des objets sur les organes ?

C'est que les mêmes objets peuvent faire double impression, comme nous avons déja dit, l'une par leurs qualités sensibles qui nous font connoître ce qu'ils sont en eux-mêmes, l'autre en excitant en nous des sensations agréables ou désagréables qui

nous font sentir ce qu'ils sont par rapport à nous. C'est toujours ce qui regle nos perceptions, nos connoissances, notre amour & notre haine, les habitudes de la volonté comme celles de l'intelligence ; c'est en général ce qui acheve de caractériser & de différentier tous les hommes par la science ou par l'ignorance, par le vice ou par la vertu.

Que conclure de tout ceci pour l'Education. Conclusions pour l'Education.

1°. Qu'elle est l'art de former promtement de bonnes habitudes dans l'homme.

2°. Qu'elle ne doit point avoir d'autre regle, ni suivre d'autre méthode que celle de la nature même.

3°. Qu'elle doit aider & accélérer ses mouvemens, & non pas les forcer.

4°. Que tous les moyens dont

elle se sert doivent être pris, & de notre propre fond, & de la nature des objets que l'on fait agir sur nos organes.

5°. Qu'il ne faut pas faire remuer confusément tous les ressorts de l'esprit; mais successivement ceux qui communiquent le mouvement aux autres jusqu'à ce que toute la machine se meuve d'elle-même.

6°. Que ces ressorts sont d'abord, l'imagination & le sentiment, seuls mobiles qu'il faut remuer jusqu'à ce qu'ils ayent formés la mémoire, puis s'aider d'eux pour former le jugement.

7°. Que les objets doivent être proportionnés, ou par eux-mêmes, ou par la maniere dont on les présente, aux parties de l'ame qu'on veut mouvoir, & à ce qu'on veut y faire naître.

8°. Enfin, tant que l'on s'écartera de cette route, on trou-

vera de grandes difficultés dans la pratique de l'éducation, qui paroîtront quelquefois insurmontables : parce qu'on aura pris les choses à rebours, l'on verra souvent, pour fruit de bien des peines, de mauvaises habitudes où l'on en attendoit de bonnes.

Une réfléxion que l'on peut encore faire sur ceci, c'est que, comme *l'on s'habitue à vouloir de même qu'on s'est habitué à penser*, il est bien fâcheux pour le cœur que l'esprit soit mal conduit : les meilleures choses présentées d'un mauvais sens, c'est-à-dire, sous de fausses idées ou d'une maniere désagréable, produisent dans l'homme de mauvaises qualités en gâtant un bon naturel, ou faute de redresser, comme il faut, celui qui péche. On dit souvent dans le monde, cet homme a de grands dé-

Combien il est dangereux pour le cœur que l'esprit soit mal conduit.

fauts malgré tous les ſoins pris pour le former ; mais on ne ſçait pas qu'il a toujours été imbu de fauſſes idées & de fauſſes opinions, que la vertu, ſi aimable par elle-même, lui a toujours été préſentée ſous les dehors affreux d'une mégére, & la vérité ſous les dehors de l'erreur & du menſonge : ſi on déplore les malheurs de la condition humaine, qui ſe porte au mal, comme par un penchant naturel, & c'eſt ordinairement ſur elle qu'on s'excuſe des défauts d'une mauvaiſe éducation, ou d'un excès de mal qu'une bonne auroit pû prévenir ou du moins diminuer ; ce qui eſt auſſi ridicule que ſi un Pilote s'excuſoit de la perte d'un vaiſſeau qui ſe ſeroit briſé contre des écueils qu'il auroit pû éviter, ſur ce que le vaiſſeau n'auroit pas eu la force de réſiſter à leur choc.

Après l'expoſition préliminaire de ce ſiſtème, nous allons faire l'analyſe des regles d'éducation que nous venons d'indiquer, & en même-tems nous en ferons l'application à *l'eſprit* dans cet eſſai, qui ſera à proprement parler une *pratique d'éducation* pour lui ſeul en particulier, reſervant à un autre tems ce qui regarde le cœur, le corps, & enfin tout l'homme.





PRATIQUE D'ÉDUCATION POUR L'ESPRIT:

PREMIERE PARTIE.

L'IMAGINATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des premieres idées de l'enfance, & de l'usage qu'on en doit faire pour l'éducation.

Ce qui frappe nos sens dès le moment de la naissance.

LES premieres idées que l'homme acquiere presque en naissant, sont celles de figure, de mouvement, de repos,

de ſon, de couleur, d'odeur : ſitôt qu'il voit le jour, ſes organes commencent à croître & à ſe développer : leurs mouvemens auparavant confus, commencent à ſe faire avec plus d'ordre, & les ſens à agir ſéparément, de ſorte que l'ame diſtingue peu-à-peu les objets qui les frappent.

Comment s'apprend la langue maternelle.

Il eſt dans l'ordre que les premieres ſenſations qui s'excitent en nous, ſoient celles que l'auteur de la nature a établies pour la conſervation de notre corps : le plaiſir, la douleur, la faim, la ſoif excitent dans l'Enfant un mouvement purement machinal ; il pleure ; on lui préſente ce qui lui eſt néceſſaire ; on lui parle, & ſon oreille devient attentive à la voix d'une nourrice. La langue, par la communication qu'elle a avec l'ouie, articule confuſément quelques ſons, enſuite

les dernieres ſyllables des mots, puis les mots entiers. Les yeux s'accoutument auſſi à reconnoître un objet qu'ils ont vu pluſieurs fois ; le nom qu'on lui donne en le montrant, s'imprime dans la mémoire, ou en même-tems, ou peu après qu'il eſt dépeint dans l'imagination, & tout cela par le ſeul ſentiment, ſans aucune regle réfléchie, ou de ſa part, ou de la part de ceux qui ont ſoin de lui.

Comment un enfant fait ſucceſſivement uſage des parties du langage.

Il apprend d'abord les noms de toutes les choſes qui l'environnent & qui lui ſont le plus néceſſaires ; à meſure qu'elles ſe préſentent, il les nomme, ſans lier aucune de ſes idées, de ſorte qu'il ne fait encore uſage que des *noms* ſans les joindre par les verbes : peu-à-peu la fréquentation des objets lui fait faire attention à leurs qualités les plus apparentes, telles que les couleurs, les figu-

res, rondes, quarrées, &c. & cette attention apprend à un Enfant à faire usage de l'*Adjectif*, de même que le rapport qu'il fait de ces qualités, à leurs sujets, & de ce qu'il sent, à ce qui est hors de lui; en un mot tous ses besoins & tout ce qui lui fait peine ou plaisir, lui font employer les verbes, à commencer par l'infinitif & l'impératif lorsqu'il demande quelque chose: ensuite il se sert des tems & des modes les plus directs qui se prononcent plus aisément & plus vîte: il apprend les autres lorsqu'on l'interoge, qu'on lui suggere les réponses, lorsqu'on parle en sa présence de lui, ou pour lui, lorsqu'on le flatte ou qu'on le gronde.

Voilà comme les Enfans apprennent les premiers élemens de la langue maternelle: ce n'est que par le sensible, & c'est par

là qu'il faut toujours les conduire.

Remarquez que ces progrès que les Enfans font dans la langue du pays & dans les connoissances propres à leur âge, se font sans aucun travail d'esprit, sans effort d'imagination : ils voient un objet, ils en sont frappés : un autre survient qui affoiblit ou efface l'impression du premier ; de sorte que quelquefois cet objet tombe entierement en oubli, s'il ne reparoît plus. De même un son articulé frappe l'oreille, & passe aussi vîte que l'air qui le porte ; est-il réiteré ? la langue l'imite, d'abord mal, puis un peu mieux, enfin avec facilité sans avoir égard à la nature grammaticale de ce son.

Qu'il ne faut point troubler ni interrompre les

Encore une fois tous les hommes dans leur tendre enfance n'agissent que par le sensible & toujours uniformément; les mou-

vemens de l'ame ſont comme les mouvemens directs de certains corps qui tendent à quelque but pour être réfléchis ; & qui pour cela ne doivent ni être interrompus dans leur courſe ni porter à faux. L'ame à cet âge vole, pour ainſi dire, d'objets en objets, comme l'abeille de fleur en fleur, elle amaſſe, ſans s'embaraſſer de l'ordre, pour ranger enſuite ; vouloir lui faire faire autre choſe que ce qu'elle doit faire en certains tems ; c'eſt troubler ſes opérations : vouloir par exemple la faire raiſonner, réflechir ſur quelques idées, qu'on penſe lui avoir données par quelque définition, ou de mots, ou de choſes qui ne lui ont point été rendues ſenſibles, ou qui ne le peuvent devenir que dans la ſuite, par expérience : vouloir bâtir là-deſſus des regles & des méthodes, & lui

mouvemens de l'ame lorſqu'elle eſt occupée a amaſſer des idées.

en faire faire l'application à la chose même dont on prétend qu'elle a l'idée; quelle chimere, quelle extravagance !

Comment il faut l'aider.

Il suffit donc de présenter à l'ame les objets dans l'ordre naturel qu'elle suit ordinairement, dans la maniere dont elle procede à leur occasion, & cela, sans lui faire appercevoir qu'elle y doit faire attention, puisqu'elle ne peut pas la refuser à ce qu'elle voit sans peine & qu'elle peut facilement discerner.

Après avoir exposé les premieres notions de l'enfance la plus tendre, nous allons voir dans quel ordre on doit les ranger chacune suivant son espèce, & les faire succéder les unes aux autres dans le reste du tems destiné à les acquerir.

CHAPITRE II.

De l'ordre dans lequel les connoiſſances, ou s'accompagnent mutuellement, ou ſe ſuccedent les unes aux autres, & de l'uniformité des études.

POur modérer l'empreſſement trop impatient que des parens témoignent pour le progrès de leurs Enfans, en qui ils ſe plaignent ſouvent avec chagrin, de ne voir rien avancer qu'avec lenteur, parce qu'ils ne les voient pas aſſez-tôt briller. Je dirai à ceux qui ont aſſez de bon ſens pour diſcerner le faux d'avec le vrai, que l'éducation accélére les connoiſſances; mais qu'elle le doit faire ſans précipitation, ſi l'on ne veut pas porter la confuſion & les ténébres dans

L'éducation accelere les connoiſſances: elle ne doit point les précipiter.

l'eſprit que l'on offuſque ou qu'on aveugle quelquefois, en y repandant tout d'un coup les lumieres d'un grand nombre de connoiſſances, dans un âge trop tendre ou trop foible pour en pouvoir ſupporter l'éclat, & en conſerver l'impreſſion.

Choix des connoiſſances plus ou moins importantes & des tems qui ſont propres à les acquerir.

Que l'on prenne donc garde qu'il eſt des tems deſtinés à chaque connoiſſance, & que quoique dans l'enfance, il faille beaucoup parler aux yeux, & faire de l'imagination un magazin d'images; il ne faut pas arrêter les enfans, ni ſur un trop grand nombre d'objets à la fois, ni ſur des choſes dont la connoiſſance devient une bagatelle, ſinon par elle-même, du moins, parce qu'on les a toujours ſous les yeux; ou parce qu'elles reviennent ſouvent; ou enfin parce que lorſqu'elles ont une fois frappé l'imagination on les rappelle facile-

ment. Il faut bien, dis-je, faire différence de toutes ces choſes, pour ſçavoir celles dont il faut néceſſairement fournir l'eſprit; celles de la poſſeſſion deſquelles il eſt aſſuré, celles dont l'acquiſition lui eſt facile; enfin celles qu'il ne peut acquérir que dans un tems marqué; afin de n'être point ſurpris de leur retardement, & de trouver les moyens qui peuvent le conduire promtement à leur connoiſſance.

Premiérement donc il y a des choſes qui ſont tellement à la portée de tous les hommes, même dès leur plus tendre enfance, qu'il ſuffit qu'ils les ayent vues une ſeule fois pour comprendre ce qu'elles ſont, comme par exemple, des animaux, des meubles, des habits, des vivres, & généralement tout ce que nous font ſentir ou déſirer les beſoins de la nature & tout

Il ne faut pas exiger d'application pour acquérir des notions communes & à la portée de tout le monde.

ce qui peut contribuer à notre conſervation. C'eſt donc aſſez pour qu'un enfant connoiſſe la plûpart de ces choſes, de laiſſer agir toutes ſeules & ſon imagination & ſa curioſité qu'on doit exciter & ſatisfaire toutes les fois que l'occaſion s'en préſente; (*a*) ſans lui faire une loi de retenir tout ce qu'on lui a dit là-deſſus, pour enſuite le lui faire réciter comme un perroquet en préſence d'une compagnie, & rire ſottement de niaiſeries qu'on auroit honte de lui faire répéter dans un âge un peu plus avancé; c'eſt aſſez qu'il ſe trouve environné de tous ces objets, & qu'on les lui mette devant les yeux, ſans lui dire *les-voilà*, pour qu'il s'en forme des idées qui ſervent enſui-

(*a*) Turpe eſt difficiles habere nugas
Et ſtultus labor ineptiarum. *Martial. l.* 2.

te à l'élever à de plus hautes connoiſſances par la comparaiſon qu'on fait ordinairement des choſes communes avec celles qui ne le ſont pas, & du ſenſible avec l'inſenſible.

L'appareil de toutes ces notions ne coute rien à l'eſprit ; par exemple, la connoiſſance par ſenſation, par ſentiment, & par imagination, du ſoleil, de la lune, des étoiles, des élemens, des couleurs, de certaines fleurs, de certains fruits, de certains animaux &c. naît ſans efforts, & ces choſes ſervent à tout moment de comparaiſon ; il eſt donc inutile de vouloir d'abord les faire connoître aux enfans autrement que parce qu'elles paroiſſent à leurs ſens, ou de vouloir exiger d'eux qu'ils rendent comte de ce qu'ils ſentent en eux à l'occaſion de ces objets.

Autres notions

En ſecond lieu il y a des cho-

dont il faut faire provision dans l'enfance.

ses à-peu-près de la même nature que celles dont nous venons de parler & qu'il suffit d'avoir vues une fois pour en conserver l'imáge; mais qui ne sont point si communes; comme sont celles qui se trouvent dans un pays & non dans l'autre; qui sont enfermées dans le sein des eaux ou de la terre, ou qui sont hors de notre tourbillon, ou enfin qui ont été & ne sont plus, & que nous ne pouvons connoître que par le raport d'autrui & par la peinture; c'est de ces images que l'imagination doit faire provision dans l'enfance, elles lui plaîsent & n'ont pas besoin d'une grande application; parce-qu'il est aîsé de les rappeller par la suite si elles viennent à s'oublier, & qu'enfin on peut s'assurer de leur possession. Ces secondes idées sont le second

dégré

dégré qui nous éleve à d'autres connoissances.

Troisiémement, les idées qui doivent accompagner toutes les autres, comme l'ombre accompagne le corps, sont les signes ou naturels, ou arbitraires, qui sont comme les étiquettes des êtres auxquels on les attache.

Comment l'ame se forme le plan général de ses idées.

Enfin l'attention, que notre sentiment intérieur nous oblige de faire à tout ce que produisent en nous les différens objets qui nous environnent dans cet univers, nous donne des idées des opérations de notre âme, qui cherchant la cause de tout ce qui se fait en elle, remonte des causes particuliéres à de plus générales, & de ces plus générales aux premiers principes. Ainsi, par la comparaison de ses opérations avec ce qui les occasionne, elle parvient à se connoître elle-même par la

propre force de ſa raiſon ; elle s'aſsûre de l'entiére poſſeſſion de toutes ſes idées ; elle diſcerne ; elle arange ; elle juge & ſe forme le plan & le tableau général de tout ce qu'elle connoît. Il faut remarquer que l'eſprit uſe preſque continuellement de comparaiſons *d'idée à idée*, de *ſigne à idée*, & *d'idée à ſigne*. Il ne faut donc jamais ſéparer l'idée qui occaſionne, de celle qui eſt occaſionnée, ni le ſigne de la choſe ſignifiée.

Uſage qu'il faut faire des moyens propres à faire acquérir des idées.

J'entens donc par *uniformité d'étude*, la juſte proportion avec laquelle on doit employer les moyens qui ſervent à former les quatre eſpèces d'idées dont nous venons de parler.

Par les ſens.

Les premiéres, par le ſimple mouvement de la nature, par la fréquentation des objets ſenſibles, & par tout ce que les yeux peuvent préſenter à l'ima-

gination dans l'Arithmétique, le Dessein, la Peinture, la Geométrie pratique, l'Architecture, la Méchanique usuelle, la Phisique expérimentale, & la Cosmographie.

Les secondes & les troisiémes, se forment réciproquement les unes par les autres. L'histoire ou des hommes, ou des animaux, ou des productions de la terre, s'apprend par les langues, & les langues par l'histoire. Les mots dont sont composées les langues sont les signes dont les hommes marquent ce qu'ils voient, auxquels ils ont recours, lorsqu'ils veulent rappeller le souvenir d'un objet absent qu'ils ont vû. Enfin ce sont comme des hiéroglyphes de ce qui s'est passé avant nous, ou de ce qui est éloigné. Nous trouvons la clé de ces signes, en découvrant par ce qui nous est

Par les comparaisons.

déja connu, de quelle idée ils ſont la marque. Il eſt fort difficile de faire proviſion de ces ſignes, (ſans leſquels nous ignorerions beaucoup de choſes,) lorſqu'en les étudiant, on a plus d'égard à leur figure, à leur valeur, & à leur dénomination, qu'à ce qu'ils ſignifient; ou qu'on ne les fait pas précéder ou accompagner des choſes ſignifiées. La Grammaire, la Réthorique, & la Logique qu'on emploie ordinairement pour apprendre les langues, les expreſſions figurées qui ſont des comparaiſons, & pour expliquer par définitions certains termes conſacrés, ces ſciences péchent ſouvent pour s'attacher aux mots plutôt qu'aux choſes; ou bien on les montre avant que d'y avoir préparé l'eſprit, par quantité de notions qu'elles devroient enſuite perfec-

tionner : d'où viennent les idées creuses, & le vuide qu'elles y laissent.

Enfin les idées totales, qui réunissent toutes les autres sous un point de vue, qui fixent & déterminent leurs différens rapports, sont les fruits d'une raison déja mûre, & les effets de tous les ressorts de l'esprit humain, qui viennent à se mouvoir successivement : comme les décorations d'un théatre, qui présentent aux yeux tout ce qui peut orner un superbe palais. L'imagination excite l'attention, l'attention cultive la mémoire, la mémoire fait naître la réfléxion, & toutes ensemble aident le jugement. Par réfléxion.

Voilà ce que j'appelle *uniformité*, ou ordre naturel des idées. Là, comme dans une piéce de théatre, rien ne doit être

trop précipité ou interrompu ; mais se soutenir jusqu'à un heureux dénoûment.

CHAPITRE III.

De la premiere institution de l'Enfance, & des avantages qu'on peut tirer de la curiosité ordinaire à cet âge, ainsi que de l'inclination qu'elle a pour les jeux & les amusemens.

Ce qui plaît le plus aux enfans.

LEs enfans sont dans ce monde, comme des voyageurs qui arrivent dans une terre étrangére ; ils ont naturellement beaucoup de curiosité ; ils veulent tout voir ; ils s'informent de tout ; ils imitent tout ce qu'ils voient faire ; ils aiment beaucoup les images, tout ce

qui eſt orné de couleurs ou de moulures, parceque l'âme qui eſt faite pour l'ordre, eſt agréablement frappée, lorſque la ſimétrie des objets remue régulièrement ſes organes.

Il faut donc ſavoir tirer avantage de ces deux inclinations naturelles à l'âme ; ſavoir le *déſir de connoître*, & *l'amour de l'ordre*, dans le tems qu'ils ſont plus ardens. Et loin de réprimer ces mouvemens de l'âme dans les enfans, il faut ſavoir les diriger & les occuper à quelque choſe d'utile ; en leur préſentant des objets qui puiſſent les inſtruire, & les divertir davantage que leurs jeux ordinaires, qui tendent toujours à ces deux fins. Car quoique tous les divertiſſemens de l'enfance paroiſſent une eſpece de folie & de déréglement d'imagination : il eſt cependant vrai, que les

Il faut mettre à profit les inclinations naturelles à cet âge.

enfans y cherchent toujours quelque choſe d'extraordinaire : tels ſont les arrangemens ſimétriſés, qu'ils admirent dans les petits châteaux, qu'ils bâtiſſent avec un ſoin & une attention qui ſuſpend pour quelque tems leur légéreté & leur diſſipation naturelle ; tels ſont les mouvemens réguliers d'un volant, d'une bale ou d'un ſabot (*a*) qu'ils ne ſe laſſent point de conſidérer des journées entiéres, enfin l'admirable variété des couleurs

(*a*) Ceu quondam torto volitans ſub verbere turbo,
Quem pueri magno in giro vacua atria circum
Intenti ludo exercent. Ille actus habenâ
Curvatis fertur ſpatiis : ſtupet inſcia turba,
Impubeſque manus, mirata volubile buxum.

Virg. liv. VII. *v.* 378. 379. 380. 381. 382.

de l'arc-en-ciel, renfermées dans une bouteille d'eau de ſavon. Toutes ces choſes dont ils ignorent la nature, ſont autant de petits miracles pour eux ; tant l'ordre admirable de tous ces petits phénomenes a de pouvoir ſur l'âme.

Il faut piquer la curioſité, & ne rien éxiger à la rigueur de la mémoire.

Il faut donc chercher toutes ſortes de moyens utiles pour ſatisfaire la curioſité des enfans, en leur apprenant tout ce qu'il y a de curieux dans les uſages ordinaires de la vie. Il faut, pour l'augmenter, leur faire toujours eſpérer quelque choſe de plus curieux que ce qu'ils ſavent ; ne leur jamais faire un crime d'ignorer quelque choſe, ou de ne l'avoir pas retenu ; mais plûtôt de ne l'avoir pas demandé autant de fois qu'ils ne s'en ſont pas ſouvenus. Car on ne ſauroit croire, quel préjudice apporte à l'avancement de la plû-

part des enfans, la fauſſe honte ou la crainte de paroître ignorer certaines choſes à un certain âge. Elle leur eſt ordinairement inſpirée, par les réprimandes qu'on leur fait ſur leur manque de mémoire, comme s'il dépendoit d'eux, ou de retenir, ou de ne pas oublier. Cette fauſſe honte paſſe enfin en habitude pour le reſte de la vie, & produit l'entêtement, dans les faux préjugés, & les opinions les plus abſurdes. Qu'on inculque donc aux hommes dès leur plus tendre enfance, qu'il n'eſt jamais honteux d'ignorer ou d'oublier les choſes que l'on a ſues, à quelque âge que ce ſoit; mais que c'eſt une ſtupidité brutale que d'en demeurer là. (*a*)

(*a*) Cur neſcire, pudens pravè, quam diſcere, malo,

Horat. art. Poët. v. 88.

Quant à l'amour de l'ordre & de tout ce qui plaît à la vue ; on doit s'en ſervir comme du moyen le plus sûr d'inſtruire l'âme ſans la fatiguer, lorſqu'elle n'eſt pas encore capable de ſupporter le travail. C'eſt ſurtout dans la premiére inſtitution de l'enfance, & par les premiers élémens des lettres, qu'il faut inſpirer à l'eſprit du goût pour d'autres connoiſſances, & faire enſorte que les premiéres démarches qu'il fait, pour apprendre à connoître les ſignes des êtres, lui ſoient faciles ; ſi l'on veut qu'il s'attache enſuite volontiers à connoître les êtres mêmes. Cependant juſqu'à préſent, il en a toujours beaucoup couté aux enfans pour apprendre à connoître leurs lettres & à lire. Le nom, que l'on donne ordinairement aux caractéres de l'Alfabet, ſonne autrement à

Il faut faire un jeu aux enfans des premiers élémens des lettres.

La maniére ordinaire dont on les enſeigne péche contre cette maxime.

l'oreille étant prononcé ſeul & ſéparément, que lorſqu'on unit & combine ces lettres avec des voyelles qui les précédent, ou les ſuivent dans les mots d'une langue. Ainſi rien de plus rebutant pour un enfant, que d'entendre ſonner les ſyllabes autrement, lorſqu'il les épelle, que lorſqu'il les lit; parcequ'on l'oblige, pour ainſi dire, de renoncer à la vérité de ce que ſon oreille vient de lui faire ſentir, pour y ſubſtituer comme quelque choſe de parfaitement équivalent, ce qui ſonne tout autrement. Par éxemple; nous appellons cette lettre H, *ache*, ces deux autres N N, *enne enne*, & enfin celle-ci R, *erre*, & c'eſt ainſi qu'on les fait nommer en épelant le mot HONNEUR, où il n'y a que les voyelles qui conſervent leur ſon naturel. Néanmoins on veut

qu'un enfant entende, & retienne que ces ſons équivalent

Noms des lettres.	ache, o, enne, enne, e, u, erre	
Valeur naturelle.	h o - n - n - e u - r	

entr'eux. Ne ſent-on pas à la ſimple lecture de cette comparaiſon, la différence conſidérable qu'il y a entre le nom que nous donnons aux lettres & le ſon qu'elles ont naturellement dans les ſyllabes ? Quelle difficulté pour faire comprendre à un enfant que ces deux lettres que nous nommons *ache-o* font *ho*, &c.

Méthode de Mr. Dumas pour apprendre à lire.

Ces conſidérations ont engagé Meſſieurs Dumas & Pypoulain à rappeller tout au ſenſible & au naturel. Ils dépouillent les lettres Alfabétiques du nom arbitraire, & ſouvent bizare qu'on leur donne dans chaque langue, pour les réduire au ſeul ſon qu'elles ont, lorſ-

qu'on les prononce combinées dans quelque mot, en prononçant ce mot même ; en faiſant néanmoins Eliſion de l'E muet, qu'on entend toujours ſonner après les conſonnes prononcées ſeules. Ainſi, par exemple, en nommant ſéparément toutes ces lettres,

Ne, A, BE, U, C (Ke), O, DE, O, NE, O, ZE, O, RE,

l'on apperçoit qu'il eſt facile, en élidant toutes les muettes, de lire tout d'un coup NABUCODONOZOR.

Monſieur Dumas & Monſieur LOOK, donnent encore le moyen d'apprendre les lettres aux enfans, en leur donnant au lieu de jouets, des cartes blanches, ou des dez ſur leſquels ſoient peintes ſéparément les lettres & les ſons, en caracteres qui puiſſent leur plaire,

par la variété des couleurs ou des ornemens.

Outre cela Monſieur Dumas fait encore faire uſage d'une machine qui eſt comme une caſſe d'imprimeur, dans laquelle les lettres imprimées ſur des cartes ſont rangées dans le premier rang de logettes, par ordre Alfabétique : dans le ſecond ſe trouvent tous les ſons vocaux, & compoſés de notre langue, tels que ceux-ci

ha	eu	ai	ie	au	ue
ah	eux	ei	ye	hau	eu
as	ent	ois	is	os	
		oit	il		
		aient			
		oient			

qui équivallent à peu de différence près avec

a e é è ê i o u

ſoit que ces voyelles s'élident l'une l'autre, ſoit que les conſonnes qui les accompagnent ne ſonnent que foiblement dans la prononciation ; ce qui eſt fort fréquent dans notre langue, le plus ordinairement à la fin des mots, & fait qu'il eſt difficile de l'écrire correctement. Monſieur Dumas y a joint des logettes qui contiennent des mots, qui ſont des termes de ſciences, arts, métiers, hiſtoire, morale, réligion, &c. qu'on explique aux enfans pour leur donner quelque légére teinture de toutes ces choſes. Il eſt ſurprenant de voir avec quelle promtitude les enfans aprennent à lire par cette machine.

Il ſeroit à ſouhaiter, qu'on en fît uſage dans toutes les écoles publiques. Je n'y vois qu'un inconvénient, malgré tout ce

que l'ignorance ou l'envie a pu faire pour combattre cette méthode, c'eſt qu'elle inſpire beaucoup de diſſipation aux enfans, comme il eſt ordinaire à tous les jeux, lorſqu'on en uſe trop lon-tems. Je crois donc que ſi-tôt qu'ils ſavent lire, il faut les faire paſſer de cette machine aux livres, pour les fortifier par une lecture ſoutenue & ſuivie.

Ceux qui ne veulent pas faire uſage du Bureau typografique, ſoit par préjugé, ou autrement, peuvent également apprendre à lire aux enfans, par les livres dont on fait uſage dans les petites écoles, en donnant aux lettres la même dénomination que Monſieur Dumas. Je crois qu'il ne ſera pas inutile d'en donner ici un modele, qui joint à ce que j'ai déja dit, pourra donner une

idée de ſa méthode à ceux qui ne l'ont pas lue. On appelle les lettres.

Selon la Méthode ordinaire.			*Selon la Nouvelle.*		
A	I	Qu	A	Iy	QU*e*
Bé	Je	éRre	B*e*	J*e*	R*e*
Cé	Ka	éSse	C*e*, ou Ke	K*e*	S*e*, ou Z*e*
Dé	éLle	Té	D*e*	L*e*	T*e*, ou Ti
E	éMme	U	E	M*e*	U
éfFe	éNne	Vé	F*e*, ou PH	N*e*	V*e*
		iXce			
Gé	O	Ygrec	G*e*, ou GU*e*	O	X*e*
Hache	Pé	Zéde	H*e*	P*e*	Z*e*

Outre cela la nouvelle méthode donne les voyelles naſales *an*, *én*, *in*, *on*, *un*, les ſons *ou*, *oi*, *ui*, *ill*, *gn*, dont voici des exemples bANc chiEN, INvincible, nONce lUNdi, lOUpe, lOI, lUI, paILLE, ſeiGNeur, &c.

Mais en voilà aſſez ſur cet

article, ceux qui voudront en ſavoir davantage, conſulteront l'ouvrage même, où l'Auteur traite amplement cette matiére.

Quand il faut apprendre à lire à un enfant.

Si-tôt donc qu'un enfant eſt hors des bras de ſa nourrice, & qu'il peut articuler, c'eſt alors qu'on doit mettre à profit un tems toujours trop court, pour l'homme qui veut acquérir des connoiſſances. Comme il ſe trouve pour lors vuide d'occupations, la premiére doit naturellement être celle qui fournit un moyen aîſé d'accélérer des connoiſſances, qu'une longue & ſouvent fâcheuſe expérience n'ameneroit que fort tard & en petit nombre; ſi on négligeoit de la prévenir, en ſe mettant en état de pouvoir prendre conſeil des morts mêmes.

La méthode dont nous venons de parler, pour apprendre à lire le plus promtement qu'il

eſt poſſible, ouvre la porte des ſciences aux enfans, que leurs parens y deſtinent, & un chemin aux connoiſſances abſolument néceſſaires à toutes ſortes de conditions.

Si-tôt donc qu'un enfant ſait lire, on lui fait apprendre à écrire & à comter; puis s'il arrive que la fortune, ou ſes parens l'empêchent d'étudier davantage; pour lors on laiſſe agir l'eſprit tout ſeul, & acquérir peu-à-peu les idées les plus néceſſaires à la vie: il n'a pas alors beſoin d'autres préceptes que de ceux de la nature.



CHAPITRE IV.

De l'usage des langues mortes & comment il faut les montrer.

Pourquoi le Latin est-il devenu la langue savante de l'Europe, & comment notre langue s'est perfectionnée.

LOrsque l'on destine un enfant à quelque emploi honorable dans la république, soit de la robe, soit de l'épée, on l'éleve aux connoissances qui peuvent le faire distinguer dans ces places; & on pense, assez ordinairement, que le premier pas qu'il doit faire, est d'apprendre une langue, qui parmi nous & dans toute l'Europe, a toujours été la langue savante; soit parceque ce sont les Romains qui ont répandu les sciences qu'ils avoient reçues des Grecs; soit que la noblesse de leur langue ait paru plus propre à exprimer quelque chose de

relevé, que les différens Idiomes qui ſe ſont formés dans les tems de la décadence de l'Empire; enfin ſoit que la coutume ou la vanité ayent engagé les ſavans à écrire plutôt en Latin qu'en leur langue maternelle. Mais depuis que les lettres ont fleuri dans ce royaume, elles ont donné occaſion de polir notre langue, parcequ'elles ont donné envie à ceux-mêmes qui ne ſavoient ni Latin ni Grec, d'écrire des Romans à l'imitation des Poëtes Latins, ſur le récit qu'ils en entendoient faire; ou des hiſtoires du tems à l'imitation des anciennes, dont on avoit déja eſſayé de faire des traductions dans un langage barbare & ſans regles, qui inſenſiblement s'eſt poli en quittant ce qu'il avoit de groſſier & de rude, pour s'enrichir des dépouilles de la langue qui lui

avoit donné naissance. Enfin le François est venu à un point de perfection, qui l'a rendu la langue des Cours & des Savans, de la meilleure partie de l'Europe. On s'en sert & pour traduire les anciens, & pour exprimer tout ce que l'antiquité laissoit à désirer sur une infinité de matiéres.

De sorte qu'à présent, on peut être habile homme sans savoir le Latin: du moins est-on dans cette persuasion en France parmi un certain monde; ce qui deviendra peut-être fatal à cette langue & aux Auteurs qui tomberont insensiblement dans l'oubli, au fond des bibliotheques, d'où la curiosité des descendans les tirera une seconde fois. Ce seroit dommage, car si les hautes sciences, ni les arts nécessaires à la vie & au commerce n'en souffroient point,

Ce qui arriveroit si on negligeoit les langues savantes.

les belles lettres en ſouffriroient beaucoup.

Quoique nous ayons d'excellens Auteurs en tout genre de littérature, & que les Latins ſe trouvent traduits ou imités en notre langue ; ce ne ſont toujours que de belles imitations d'originaux encore plus parfaits, & à qui certaines qualités ſont tellement propres, qu'il faut les conſulter pour en ſentir toutes les beautés. Nous n'avons peut-être point d'auſſi bons hiſtoriens, ni d'orateurs qui s'expriment avec autant d'énergie & de graces que ceux de Rome & d'Athènes ; point de Poëſie auſſi belle & auſſi harmonieuſe que la leur, & dont les régles ſoient auſſi bien obſervées. D'où l'on peut juger, que ſi ces langues tomboient totalement dans le mépris, le mauvais goût s'introduiroit bien-tôt dans les bel-

les

les lettres, à meſure qu'en imitant des copies de copies, on s'éloigneroit de l'original, & peut-être enfin les verroit-on expirer. Je ne tire point d'autres conſéquences, elles m'éloigneroient trop de mon ſujet.

Utilité des langues.

Puiſque les langues Grecque & Latine, ſont encore en honneur parmi nous, ſurtout auprès de ceux qui veulent exceller dans les ſciences; je ne les crois pas indignes des gens de qualité ni des riches. Certainement il eſt agréable & avantageux de pouvoir puiſer dans la ſource d'excellentes maximes de morale, de politique & des ſentimens, qui rectifiés par notre réligion, élévent l'âme au-deſſus de l'héroïſme de l'antiquité. Qu'il eſt doux en un mot pour un homme à qui les richeſſes n'ont pas ôté le ſens commun, de recueillir au ſein d'u-

ne oisive abondance, les fruits de tant de pénibles veilles! Quoiqu'en puissent dire ceux à qui la fortune a été plus favorable que la nature, il est honteux à un honnête homme d'ignorer des choses qu'on ne peut pas bien savoir sans ces langues. Elles sont encore fort utiles, & même nécessaires aux gens de robe; sans être indignes de l'homme d'épée. Je pourrois citer pour exemple la plûpart de nos plus grands Généraux. L'honneur des armes est infiniment relevé par le savoir; parcequ'il fait supposer dans un guerrier beaucoup d'humanité & de politesse, au lieu de la férocité qu'on pourroit y soupçonner sans cela.

La difficulté de les apprendre fait qu'on les néglige.

Ce qui fait que beaucoup de personnes méprisent l'étude des langues mortes, c'est que la difficulté de les apprendre, les rebute, & que l'homme en

général pareſſeux, mépriſe ce qu'il ſeroit bien aîſe de poſſéder s'il pouvoit l'acquérir ſans peine. Outre cela la réfléxion que quantité de gens de condition & de riches font ſur le peu de fruit qu'ils ont rétiré de longues & pénibles études; le ſouvenir du peu de choſes utiles à la vie, qu'on leur a apris dans leur enfance, qu'ils ont cependant paſſée dans une multitude d'occupations accablantes & confuſes; l'embaras où ils ſe ſont trouvés pour entrer dans le monde au ſortir d'un collége, où on apprend ſi peu à le connoître: ces réfléxions, dis-je, ont fait juger à des parens, qu'il étoit inutile de donner la même peine à leurs enfans. Ils penſent juſte à cet égard. Je conviens de la difficulté d'apprendre les langues, du tems conſidérable qu'on paſſe à ce-

la, ſans ſouvent en devenir plus habile homme, ſans acquérir autre choſe, que l'entêtement aveugle de vouloir ſavoir quelque choſe, ce qui eſt pire que l'ignorance la plus groſſiére.

D'où vient la difficulté d'apprendre les langues & de les enſeigner.

Mais enfin d'où viennent ces difficultés? Ne pourroit-on pas les lever ou toutes, ou en partie, & trouver un moyen d'épargner le tems, ou de l'employer à acquérir des idées en acquérant des mots, & d'apprendre à penſer ſolidement en apprenant à parler.

Voilà la difficulté que beaucoup d'habiles gens ont tâché de réſoudre de notre tems. Ils ont remonté à l'origine & à la ſource des langues, & voyant qu'il eſt dans l'ordre de la nature, *de les entendre avant que de les parler*, & *de les parler avant que de raiſonner ſur leurs principes*; ils ont penſé que dans

un âge, où le jugement étant aussi étroitement borné que le nombre des connoissances, il est presque impossible de discerner les choses les plus sensibles; des enfans ne peuvent certainement pas faire l'application des regles de Grammaire, qu'ils ne savent que comme des perroquets. D'où ils ont conclu que pour apprendre les langues, il falloit beaucoup plus de pratique & de routine, que de spéculation dont l'enfance est absolument incapable.

C'est pourquoi les uns, persuadés que l'intelligence seule des Auteurs suffit pour posséder une langue morte, se contentent de recommander en général la version de cette langue en la nôtre, plutôt que les thêmes, ou bien essayent par des *interprétations interlineaires*, par des *constructions artificielles*,

Diverses tentatives des savans pour aplanir ces difficultés en quoi elles péchent.

& en ſuppléant les mots ſous-entendus, de raprocher le Latin ou le Grec de notre langue. Ils occupent d'abord l'eſprit des enfans, ou de la ſeule ſignification des mots, ou de la ſeule conſtruction, pour paſſer enſuite alternativement de l'une à l'autre. Mais on verra par la ſuite, que ces deux choſes ſont inſéparables, & s'aident mutuellement. D'autres du même ſentiment, mais par un reſte de préjugé ou de coutume, ont cherché une infinité de moyens pour rendre les rudimens & les méthodes intelligibles aux enfans; mais les regles ſont chargées d'exceptions qui forment un labirinte, d'où ils ſe tirent avec beaucoup de peine & de larmes. Si quelqu'un d'eux a rendu ces regles plus générales & preſque ſans exceptions, ce ne ſont plus des regles de Gram-

maire : elles forment une logique, excellente à la vérité, mais qu'il faut réserver pour un âge plus avancé ; elles sont trop abstraites pour celui-ci.

Il est aîsé d'appercevoir que toutes ces tentatives ne sont employées que pour applanir aux enfans les premiéres difficultés de la langue, & pour les mener au point de pouvoir marcher presque d'eux-mêmes, de sorte qu'il suffise alors de les conduire des yeux pour les voir avancer avec succès.

Monsieur du Marsais commence, pour cela, par faire apprendre la signification propre de chaque mot Latin conjugué, ou décliné ; & cela dans un Auteur dont le texte est rangé dans l'ordre qui répond à notre langue, en suppléant tous les mots sous-entendus.

Méthode de Mr. du Marsais.

EXEMPLE.

Lupus & agnus compulsi à siti,
Le loup & l'agneau poussés par la soif,
venerunt ad eundem rivum.
vinrent au même ruisseau.

Il n'est pas besoin qu'un enfant sache d'abord décliner ou conjuguer : on ne le lui fait apprendre que lorsque, dans le cours de l'explication, les différentes terminaisons des noms & des verbes, dans les cas ou dans les modes directs & indirects, lui sont devenues familiéres, & qu'il les traduit bien dans toutes ces différentes infléxions. Il fait tenir un cahier alfabétique des prétérits & des supins : puis il donne une Grammaire raisonnée, où les regles rappelées à leurs principes naturels, deviennent très-générales, & font une espèce de Logique. Voyez l'exposition de sa *Méthode raisonnée*,

ſes *Tropes*, ſa Préface ſur la Grammaire qu'il promet au public & la verſion interlinéaire de l'*Appendix de diis* du P. Jouvenci.

Mr. Fremi donne auſſi des verſions interlinéaires: mais il marque chaque mot d'un ſigne fort ſimple, qui déſigne ſa déclinaiſon, ſon cas, ou ſa conjugaiſon, &c. Enſuite il explique les regles de la ſyntaxe latine par rapport à notre langue, d'une maniére fort aîſée & toute mécanique, par le moyen de quelque lettres de l'alfabet.

Methode de Mr. Fremi & de Mr. Dumas.

L'Auteur du Bureau Typografique, fait pratiquer ſur la table de ce bureau, l'uſage des petits thêmes, dont on fait faire les parties aux enfans ſuivant la méthode ordinaire. On leur met ſur des cartes, les terminaiſons des noms & des verbes; ces cartes ont des logettes particuliéres

dont l'étiquette leur anonce la déclinaiſon, ou la conjugaiſon, le cas, ou le tems, &c. Ainſi ils les retiennent par le local; mais, comme on voit, cette pratique ne peut pas conduire plus loin.

Obſtacles qu'il faut franchir.

De ſorte que l'on voit tous ces Savans embarraſſés, ou des regles de la Grammaire qu'ils n'oſeroient, pour ainſi dire, encore entiérement abandonner; ou des difficultés de la conſtruction du texte d'un Auteur Latin. Tant que l'on ſe fera un fantôme de ces deux obſtacles, qui dans le fond ne ſont rien; tant qu'on ne franchira pas, comme de plein ſaût, ces deux barriéres, il ſera toujours fort difficile d'apprendre, ou de montrer une langue.

CHAPITRE V.

Exposition d'une nouvelle méthode pour enseigner les langues.

SAns prétendre avoir mieux rencontré que quantité de Savans, qu'il me soit permis de proposer mon sentiment comme simple conjecture, toujours prêt de souscrire à un meilleur.

Il en est de montrer une langue comme de montrer à lire: ici ce n'est qu'à force de répéter des syllabes qu'on unit les unes aux autres; là c'est à force de redire les mêmes mots accompagnés de la signification & de l'idée qui y est attachée.

Les langues s'apprennent par habitude & par imitation.

La conversation avec ceux qui possédent bien une langue

vivante, peut ſuffire pour l'apprendre paſſablement; mais ce n'eſt que par la lecture qu'on s'y perfectionne. Ce n'eſt pas aſſez de parler Latin avec ceux qui le ſavent, pour le parler ſoi-même, & encore moins, pour le parler avec exactitude, pour entendre, & pouvoir imiter ceux qui le parloient autre fois: il faut encore s'entretenir avec eux-mêmes. Toutes les langues en général ont cela de commun, que pour les bien ſavoir, il faut les puiſer dans la ſource, & parler avec les morts plus fréquemment qu'avec les vivans, dont la converſation ſeche & ſtérile ne peut fournir que très-peu d'expreſſions. Mais on s'entretient avec un bon Auteur tant qu'on veut, & d'une maniére d'autant plus efficace pour la mémoire & pour l'eſprit, qu'elle plaît davantage, par la

variété des objets qu'elle présente, & par le nombre considérable de termes souvent répétés qui ne tardent pas à devenir familiers.

Puisqu'à cet égard, le Latin, le Grec, l'Hebreu, &c. ne sont pas plus étrangers, que le François, l'Allemand, l'Espagnol, &c. Voici simplement comme on doit enseigner toutes ces langues.

Il (*a*) suffit d'expliquer un Auteur, sans s'embarrasser, pour lors, des moindres parties de la Grammaire, sans le secours des versions interlinéaires, ni des constructions artificielles. Il n'est pas inutile de suppléer les mots sous-entendus, comme fait Mr.

L'explication des Auteurs suffit, pour apprendre une langue. Il faut différer ce qu'on appelle principes.

(*a*) Grammaticæ & Latinæ linguæ peritiam quotidiano usû & librorum explicatione potius quam præceptorum copiâ consequantur.... *Matheo Lopes Bravo de Rége & regendi ratione. lib.* 2.

du Marſais, mais ſans s'y attacher trop ſcrupuleuſement. En un mot il ne faut parler à un enfant, ni de ſyntaxe, ni de méthode, que quand il eſt preſque en état d'expliquer un bon Auteur à livre ouvert, & qu'il a par conſéquent, aſſez de mots dans la mémoire pour pouvoir, à l'aide du ſens que forment les mots dans une phraſe, ne recourir que rarement au Dictionnaire. On ne doit jamais le faire compoſer dans une langue qu'il apprend, que lorſqu'il la poſſéde & qu'il commence à avoir le jugement formé. Je différe ce qu'on appelle *principes* plus tard que ceux qui ne les omettent qu'au commencement. Mais entrons plus en détail.

Pratique de notre méthode. Le maître ſe

1o. Si-tôt qu'un enfant ſait lire, que l'on prenne un Auteur Latin, & ſans lui faire apper-

cevoir qu'il y ait rien de plus difficile qu'une ſimple lecture, que le Maître prenne ſur lui toutes difficultés : s'il eſt habile il n'importe en général, de quel Auteur il ſe ſerve, pourvû qu'il y ait dequoi piquer la curioſité d'un enfant : il faut cependant commencer par les plus aiſés.

charge de toutes les difficultés.

2°. Que le Maître faſſe lui-même la conſtruction, & la faſſe faire des yeux à ſon diſciple, en lui feſant ſuivre les mots, dont il lui dira la ſignification la plus propre qu'il ſera poſſible, ſans s'écarter, au moins, d'un françois ſupportable ; qu'il le faſſe enſuite répéter, en lui expliquant toujours les mots dont il n'a pas retenu la ſignification ; qu'il continue cet exercice, juſqu'à ce qu'il s'apperçoive que l'enfant ſent déja les noms & les verbes à la ſeule terminaiſon, quoiqu'il ne ſache encore

Le maître conduit le diſciple juſqu'à ce qu'il puiſſe marcher preſque de lui-même.

la ſignification que de très-peu de mots. Qu'il le conduiſe ainſi juſqu'à ce qu'inſenſiblement il apprenne de lui-même à faire la conſtruction ; le tout par ſentiment. Qu'il le laiſſe ainſi ſe fortifier dans l'explication des Auteurs par beaucoup de pratique, & qu'il ne ſe décharge des difficultés, qu'il a d'abord toutes priſes ſur lui, qu'à meſure qu'elles commencent à n'en être plus pour ſon éleve.

Il faut éxiger l'atention ſans contraindre la mémoire.

30. On ne doit pas ſe faire une peine d'être obligé de répéter ſouvent la ſignification d'un même mot dans une même page, ni lui impoſer l'obligation abſolue de la retenir, c'eſt aſſez de l'y exhorter : la ſeule choſe que l'on doit éxiger de lui avec autorité, c'eſt l'attention à ſuivre exactement chaque mot qu'on lui explique. Il faut en agir de la ſorte pour ne le

pas rebuter s'il a peu de mémoire, & parceque les mêmes mots à force de revenir souvent en peu de tems, ne peuvent manquer de faire impression sur la mémoire la plus dure; quel progrès une mémoire aisée ne fera-t-elle pas?

4°. Lorsqu'un enfant expliquera passablement bien un Auteur facile, & qu'il aura acquis avec l'intelligence d'un grand nombre de mots la facilité de construire un texte; on pourra pour lors le faire décliner & conjuguer, lui apprendre seulement la définition de chaque partie d'oraison. Ceux qui voudront le faire avant ce tems, le peuvent, pourvu que l'enfant soit en état de comprendre ces choses; mais il faut encore s'en tenir là.

Quand il faut faire apprendre à décliner & à conjuguer.

5°. Si l'enfant sait écrire, il faut lui faire tenir un cahier par

Maniére d'apprendre

les prétérits & supins.

ordre alfabétique, par la lettre initiale seulement, des verbes dont les prétérits & supins sont irréguliers, & des noms dont les terminaisons sont difficiles ou rares, à mésure qu'elles se présentent : je suis en cela le sentiment de Mr. du Marsais. On peut les lui faire relire de tems en tems avec attention & l'interroger dessus, l'éxercice achevçra insensiblement de les lui apprendre.

Version par écrit. Maniére de la corriger.

60. Si-tôt qu'un enfant peut retenir le sens de ce qu'on lui vient d'expliquer presque mot pour mot, il faut lui faire mettre par écrit en françois quelque chose de ce qu'il aura expliqué, laissant de l'espace entre chaque ligne, pour corriger les fautes de contre-sens, d'orthographe, & celles contre la langue. Si par exemple, on expliquoit un historien, il faudroit

lui donner chaque jour un certain nombre de lignes à traduire ſur un cahier relié, & cela de ſuite ſans diſcontinuer, indépendemment de l'explication faite de vive voix, qui doit dévancer de beaucoup celle qui ſe fait par écrit. On revoit néanmoins ce qu'on lui donne pour tâche, ſi l'on juge qu'il ne s'en ſouvient plus : de ſorte qu'inſenſiblement, un enfant voit avec complaiſance la traduction entiére de ſon Auteur, qu'il regarde comme ſon propre ouvrage. Il apprend de plus à écrire correctement ſa langue, ce qui eſt bien rare chez les écoliers ordinaires.

Secours que le maître doit donner à l'éléve lorſqu'il commence à traduire par écrit.

Le Maître aura ſoin d'être préſent dans les commencemens, lorſque l'écolier fera ſa verſion, pour lui dire les phraſes & les mots dont il ne ſe ſouviendra pas ; juſqu'à ce que la pratique

l'ait rendu capable de les chercher dans un Dictionnaire, dont il ne se servira jamais que pour cela : après quoi on lui corrigera son devoir, & quand il y aura quelque terme de notre langue dont il ne comprendra pas la signification, on lui donnera une idée de ce qu'il signifie par des comparaisons sensibles, & des définitions qui soient à sa portée ; si l'on ne peut pas lui mettre la chose même devant les yeux. Voilà ce qu'on doit faire quand on n'est chargé que d'une éducation particuliére, comme quand on a un nombre de disciples à conduire. On verra dans le chapitre suivant & par toute la méthode que le nombre ne la rend pas plus embarrassante.

A quelle marque on reconnoît que le juge-

A mésure que l'enfant se fortifie, il faut redresser peu-à-peu la maniére d'expliquer, d'abord

trop littérale, en l'accoutumant à rendre un bon françois, autrement il ne le parleroit jamais exactement : défaut assez ordidinaire aux écoliers. On doit l'exercer de la sorte, jusqu'à ce que l'on s'aperçoive que le jugement se forme par le grand nombre d'idées que l'esprit aura acquises. La marque la plus sûre pour le reconnoître aisément, est de prendre garde quand un enfant sentira de lui-même la force & la signification propre de chaque terme dans l'une & l'autre langue, & qu'il en saura trouver l'analogie, en rendant une phrase bien Latine par un bon tour françois, après l'avoir fait mot-à-mot. Il faut le laisser affermir dans cette habitude ; puis lui faire observer sur le texte d'un Auteur les regles de Grammaire, selon les principes généraux & logiques qu'en don-

ment se forme dans un éleve : ce qu'il faut faire alors.

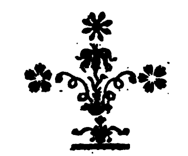
ne Mr. du Marſais, ou telle autre méthode que l'on voudra.

Quand il faut donner des thêmes.

Je crois que quand un enfant entendra & traduira bien un Auteur, aux difficultés près qui embaraſſent les Savans, & qu'il pourra y appliquer les regles de la ſyntaxe, il ſera en état de faire uſage de ſa raiſon. En un mot c'eſt alors qu'il penſe. On pourra lui donner du françois à mettre en Latin, & celui même de ſes meilleures verſions. Il ne lui ſera pas difficile d'imiter ſes Auteurs, & d'écrire une langue dont il ſentira les tours, le génie, & dont il entendra la plupart des termes.

Je ſuppoſe que ſuivant cette méthode nous ayons rempli le vuide des premiéres années: des actes fréquemment réitérés ne peuvent manquer de mettre un éleve en poſſeſſion de la langue qu'on veut qu'il

ſache, jointe à la connoiſſance de l'hiſtoire. Je ſuppoſe outre cela qu'il ſache bien la langue de ſon pays : on peut, ſans abandonner les hiſtoriens, voir les Poëtes & les Orateurs de l'une & l'autre langue ; lui en faire ſentir les beautés, les lui faire extraire ; raiſonner ſur les regles de leur art ; enſuite l'exercer ſurtout dans la narration, dans le genre épiſtolaire, dans la poëſie, &c. Mais nous parlerons plus au long de tout cela dans la ſuite.



CHAPITRE VI.

Des occupations du bas-âge ſuivant l'état auquel on deſtine les enfans.

LE matin que l'on regarde comme le tems le plus propre à l'étude, à cauſe de la tranquilité des humeurs, & des forces que le repos vient de rendre aux organes, doit toujours être deſtiné à ce qu'il y a de plus important, & de plus difficile dans les études. Or puiſque la coutume veut que la principale occupation de la plupart des enfans, depuis le prince juſqu'à l'artiſan, dans les colléges & dans les penſions, ſoit d'apprendre le Latin; cédons au torrent de cette coutume; mais feſons voir néanmoins

qu'en apprenant le Latin, l'on peut aussi apprendre autre chose.

On peut donc, suivant notre méthode & ce que je dis dans l'article 6. du Chap. précédent; expliquer, faire traduire, & corriger. J'ajoute seulement ici, qu'il faut faire d'abord écrire la version sur un papier volant, en laissant comme nous avons dit, un grand espace entre ligne, pour corriger avant que de transcrire au net sur le cahier relié. Si le tems de la matinée ne suffisoit pas pour ces trois occupations, il faut remettre la derniére à l'après-midi. Quand on a des enfans entiérement à soi; & du tems de reste, il faut toujours anticiper sur l'avenir. L'après-midi doit être employé, aux mêmes occupations.

Occupations du matin & de l'après midi. 1. Expliquer de vive voix. 2. Faire traduire par écrit, corriger. 3. Et faire transcrire au net.

A mesure que le tems & le progrès rendent une occupation moins nécessaire, on doit la re-

Retrancher les occupations à mésure qu'el-

les deviennent inutiles pour y en substituer d'autres. La Géographie. L'Histoire.

trancher pour lui en substituer une autre. Quand les enfans entendent assez bien leur Auteur pour pouvoir le traduire passablement seuls, il ne faut plus l'expliquer qu'en corrigeant. Lorsqu'ils savent l'orthographe, & qu'ils ont assez de jugement pour entendre la syntaxe, il faut la leur expliquer, comme j'ai déja dit. Le tems de reste, doit être employé à la Géographie des Auteurs que l'on voit, à la lecture de l'histoire sacrée ou profane en françois, qui ait rapport à ce qu'on lit en Latin. Il faut encore employer ce tems, à faire des observations à la portée des enfans; à leur expliquer les termes qu'ils n'entendent pas, en leur rendant sensible ce que ces termes signifient, par tout ce qui est capable de leur en faire concevoir une juste idée. Puis enfin on peut s'assûrer par

des queſtions, qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, & que leur curioſité eſt ſatisfaite.

Sur ce que l'on pourroit ici m'objecter que dans les penſions on a des écoliers de baſſes claſſes qui ne vont point au collége & d'autres qui y vont; & que cette diverſité rendroit notre méthode impraticable, quand on l'admettroit par tout, parce qu'un Maître tout occupé du ſoin des commençans n'auroit pas le tems de voir l'ouvrage des autres. Objection.

Je répons que quand la verſion a été expliquée & répétée une ou deux fois, les enfans s'accoutument aiſément à retenir la ſignification de preſque tous les mots, telle qu'on la leur a dite; de ſorte que, quand ils l'écrivent, on n'eſt jamais, (plus de quinze jours ou un mois au plus) obligé de leur redire ce qu'ils en ont oublié. En ce cas le Maî-

Ce qu'il faut faire quand on a un grand nombre de diſciples & dans les penſions.

tre peut prendre ce ſoin ou en charger un Précepteur. Il peut même permettre au plus habile de la claſſe, d'aider ſes compagnons, ou à tous de ſe ſécourir mutuellement, pourvu qu'ils le faſſent en répétant mot-à-mot le françois avec le latin.

Corrections des devoirs.

Cependant on paſſe ſucceſſivement d'une claſſe à l'autre, ſoit pour corriger ce qui a été expliqué au collége, ſoit pour expliquer de nouveau. Si on ne peut pas faire lire tous les devoirs ni les corriger tous en particulier; il ſuffit de le faire faire à trois ou quatre de chaque bande, en obligeant les autres d'écouter attentivement: puis prépoſer un d'entr'eux pour examiner ſi les autres ont corrigé le devoir ſur le brouillon, & prendre garde qu'ils le tranſcrivent exactement. (Cette petite prérogative ne laiſſera pas d'exci-

ter l'émulation.) On peut deſtiner un jour de la ſemaine à la revue des cahiers, & pour lors voir s'ils ſont bien au net ; ſi l'orthographe & la ponctuation ſont obſervées ; ſi les mots ſont ſéparés les uns des autres ; s'ils ne ſont point coupés ; ſi les lettres ſont bien formées, je ne dis pas ſelon les principes de l'art d'écrire, mais quant à la figure qu'elles doivent avoir, pour que, par exemple, on ne prenne pas un *n* pour un *u*, ni un *i* trop courbé pour un *c* &c. défaut aſſez ordinaire à ceux même qui ſe piquent de bien peindre, & qui écrivent promptement. Si tout le monde n'a pas ce talent, tout le monde peut écrire liſiblement ; il ne faut pour cela que de l'attention, & ſi on la fait obſerver aux enfans, il ſera aîſé dans la ſuite à un Maître écrivain, de leur faire donner la

proportion aux lettres auxquelles ils ſauront donner la figure. Enfin il faut récompenſer ceux dont les cahiers ſeront en bon ordre.

Suppoſé qu'on ne fît uſage de cette méthode que dans les penſions, on pourroit garder les enfans juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'être bons Troiſiémes, c'eſt-à-dire au point où nous voulons qu'ils ſoient pour faire des thêmes. Ils feroient beaucoup d'honneur à leurs maîtres; il en couteroit moins de peine: le tems qu'il faudroit pour cela ne ſeroit pas ſi long que l'on penſe, tout cela va bien-tôt être prouvé.

Ce qu'il faut faire pour une éducation particuliére.

Voilà ce qu'il faut faire faire aux enfans encore en bas-âge à qui l'on donne une éducation publique ou particuliére. Pour ceux à qui on donne des Maîtres ſuivant qu'on les deſtine ou à la robe ou au commerce ou

aux armes ou aux ſciences & aux arts : C'eſt le tems de joindre à l'étude de l'hiſtoire & des langues, celle des premiers élémens d'Arithmétique, de Géométrie, de Peinture, d'Architecture, du Génie, &c.

Arithmétique élémentaire.

Pour l'Arithmétique il s'agit de faire acquérir à un enfant l'idée de nombre par celle d'unité qui eſt la plus ſimple que nous ayons. Pour cela qu'on lui faſſe apprendre de bonne-heure à compter & à calculer, d'abord juſqu'à dix, puis juſqu'à vingt & ainſi de ſuite, en lui rendant ſenſible par des jettons, ou des points de dez, chaque unité, qui jointe aux autres priſes toutes enſemble, fait le nombre qu'il nomme. Il faut enſuite lui donner l'idée des ſignes qui marquent les nombres en prenant garde qu'il ne *ſépare, comme il arrive ſouvent, l'idée du ſigne*

de sa signification, si on n'a pas soin de les rapprocher. Il retiendra, par exemple, que cette figure 5. s'appelle cinq, sans se souvenir, ou faire attention qu'elle exprime cinq fois une unité : ce qui fait bien voir *combien dans cet âge, on est peu capable de lier des idées & de raisonner.* Quand un enfant sait comter & connoître les chifres par la figure & par la valeur; il faut l'exercer beaucoup sur le calcul & par cœur & par écrit, jusqu'à ce que l'habitude le lui ait rendu si facile, qu'il ne reste plus qu'à lui *donner, dans un âge plus avancé, la théorie après la pratique pour le rendre imperturbable.* On sait combien cette science est utile à tout le monde.

Gèométrie élémentaire & autres parties de

Les vérités de la Géometrie élémentaire, sont si simples, si naturelles & si frapantes, qu'il

ſemble d'abord que ce ſoit un jeu de la raiſon. Mais on ne tarde pas à connoître, quelle eſt la vaſte étendue de l'eſprit humain, qui peut s'accoutumer embraſſer tant de choſes à la fois. C'eſt au ſenſible de cette ſcience qu'il faut d'abord appliquer un enfant, je veux dire aux figures, telles que le point, la ligne, l'angle, le triangle, le quarré, les poligones, le cercle, les plans & les ſolides, lui feſant remarquer ſur la figure même ſes principales propriétés; qu'un quarré, par exemple, a quatre côtés & quatre angles égaux; on peut pour qu'il ſente mieux la choſe, les lui faire meſurer avec le compas. Lorſqu'il connoît bien les principales figures, on peut encore lui faire exécuter ſur le papier tous les problêmes les plus aiſés de la Géométrie, tels que les

Mathématiques.

différentes élévations des perpendiculaires, l'inſcription & la circonſcription des figures, leurs diviſions, & leurs évaluations; lui apprendre les différens uſages des inſtrumens de Mathématique; à conſtruire une échele, un plan de fortification ou d'Architecture civile, & l'élévation des différens ordres avec leurs proportions; & tout cela ſans qu'il ſoit encore beſoin de rien démontrer. *En un mot rien de ce qui eſt ſenſible, & qui peut s'éxécuter à la regle & au compas, n'eſt au-deſſus de la portée des enfans : cela leur donne même une certaine dextérité; ils aiment naturellement le deſſein, & ne voit-on pas la plupart des enfans s'amuſer d'eux-mêmes à grifonner quelques figures.* C'eſt à cet âge qu'il faut commencer à les former, lorſqu'on les deſtine à la Peinture, Art qui n'eſt

pas indigne des plus grands Seigneurs, qui doivent au moins ſavoir bien deſſiner un point de vue, un payſage, un édifice remarquable, &c.

J'obſerve ici en paſſant que, dans quelque profeſſion que ce ſoit d'arts ou de métiers, on doit montrer aux enfans ce qu'il y a de mécanique & de ſenſible.

On remplit les intervales du jour par la muſique & par la danſe; ou bien on fixe un tems pour ces exercices.

Notre méthode laiſſe du tems pour toutes ces occupations.

On voit que l'étude des langues dépouillée de tous les embarras qui l'environnoient auparavant, laiſſe un tems conſidérable aux autres occupations; puis qu'elle ſe trouve réduite au plus à 4 heures par jour; qu'on peut la partager entre le matin & l'après-midi ou la réſerver entiére à l'une de ces deux parties. Deux heures peuvent ſuffire ré-

guliérement par jour à un enfant qui commence à étudier de bonne-heure, & en qui on remarque de la vivacité d'eſprit. Enfin il ſera libre, de l'occuper à l'étude d'une langue autant de tems que l'on jugera néceſſaire pour ſon avancement ; s'il commence tard, ou s'il a l'eſprit peſant ; & ſurtout ſi on le deſtine au Barreau, à la Cléricature, ou à la Médécine.

Telles ſont pour chaque jour les diverſes occupations, qu'on peut donner, ou toutes, ou en partie, à un enfant de ſix à ſept ans, à qui, ſans beaucoup raiſonner, on fait acquérir le plus d'idées qu'il eſt poſſible, en atendant que leur nombre & des organes un peu plus dévelopés par l'âge, le rendent capable d'un ſentiment plus prompt & moins confus, de réfléchir & de donner de l'ordre à ſes penſées & à ſes connoiſſances.

CHAPITRE VII.

Parallèle de la méthode ordinaire avec celle-ci, où l'on fait voir ce qu'il y a de défectueux & de rebutant dans l'une, & ce qu'il y a de naturel & d'avantageux dans l'autre.

OUtre que la méthode ordinaire est plus rebutante & n'a rien qui flatte les enfans, elle leur fait faire beaucoup moins d'ouvrage dans une journée, que la nôtre en une heure ou deux réguliérement employées.

Détail de la méthode ordinaire: combien elle est fatiguante.

Premiérement, les leçons de rudiment, de méthode, de thêmes corrigés, (*a*) les petits ou-

Les leçons.

(*a*) J'ajoute encore; & d'autres ouvrages raisonnés & dans le genre Epistolaire. Il

vrages de Cicéron, enfin le texte pur de leurs Auteurs, qu'on leur fait apprendre, ſouvent ſans qu'ils entendent, ni qu'ils comprennent ce qu'ils récitent; tout cela leur fait employer un tems conſidérable à confier à leur mémoire un dépôt qui la fatigue & qu'elle perd auſſi-tôt. De ſorte que

eſt bon que je cite à ce ſujet, le ſentiment du pere Buffier dans ſa Grammaire Françoiſe. Les livres les meilleurs à lire au commencement, ſont, dit-il, ceux dont le ſujet nous eſt agréable & familier, parce que les choſes, qui nous ſont connues & qui nous plaîſent, nous ſont aîſément appercevoir & retenir les mots qui les expriment: au lieu qu'en liſant un livre, dont la matiére n'eſt pas à notre portée, l'eſprit eſt embaraſſé en même-tems des choſes & des expreſſions, & ne concevant pas bien celles-là, il ne peut comprendre celles-ci. Il paroît étrange qu'on ne faſſe pas toujours cette réfléxion à l'égard des jeunes gens; & qu'on leur mette quelquefois entre les mains des livres à interpréter, ſur des matiéres qu'ils n'entendent pas même en leur langue naturelle; pour leſquelles par conſéquent ils ne ſauroient avoir aucun attrait.

loin de la cultiver, comme on prétend, on inſpire aux enfans un dégoût affreux pour ce qui fait la partie la plus pénible de leur travail : ainſi c'eſt un tems entiérement perdu pour eux.

De-là ils paſſent à un thême de neuf ou dix lignes, où il eſt fait mention de choſes auſſi peu inſtructives & intéreſſantes pour eux, que pleines de niaiſeries & de fadaiſes. On en fait les parties; puis ils travaillent des heures entiéres, à traduire un mauvais françois en un latin encore pire. C'eſt un amas de mots impropres, mal en ordre, pleins de ſolécismes, & qui cependant ont couté chacun, près de demi-quart d'heure de recherche dans un Dictionnaire qui n'en dit pas aſſez ou qui dit ce qu'il ne faut pas. Enfin on corrige ce thême ſouvent ſans que les enfans ſentent les fautes qu'ils ont faites; Les thêmes.

puis le Maître dicte un latin qu'ils n'entendent pas, quoiqu'il l'explique. On passe à cette unique occupation environ un an, qu'il faut ajouter à presque autant de tems mis à apprendre & rudiment & méthode; & malgré tout cela on péche toujours contre les régles de syntaxe: sujet de réprimandes & de mauvais traitement.

Les versions.

Dans la suite on fait succéder au thême une version: nouvel embarras pour un écolier. Quoique d'ailleurs il tourne assez bien du françois en latin, il ne sait, ni faire une construction, ni choisir dans son Dictionnaire latin la véritable signification de la plupart des mots, qui varie sous différens rapports. Son françois qu'il latinise mot-à-mot ne lui apprend, ni le tour des Auteurs, ni les différens usages d'un même terme, & ne

fournit par conséquent sa mémoire que d'un petit nombre de significations : de sorte qu'il est encore un tems considérable sans pouvoir faire passablement une version, qui pourroit seule réparer le tems perdu, si elle ne se ressentoit pas du découragement & de la négligence qu'inspire tout ce qui vient de la précéder.

Cette version aussi superficiellement entendue qu'interprétée, rendue en françois plat, plutôt que simple & naturel, se trouve jettée sur le papier sans orthographe, ou avec peu de sens.

Le dégoût que cette méthode cause.

Je suis persuadé que, pour fruit de cette pénible journée, un écolier ne remporte le plus souvent que du dégoût pour ce qu'il doit faire la suivante. Cette étude lui cause une fatigue, une tension d'imagination & de

mémoire d'autant moins propre à former le jugement, qu'elle tient la réfléxion toujours en suſpens, feſant pancher de ſon côté toute la force de l'eſprit & des ſens.

Un enfant tout occupé des paroles & des ſons qu'il doit retenir, fait peu d'attention aux idées & à leurs rapports; tout ſe trouve en lui placé comme par hazard, & les impreſſions ſe diſſipent comme elles ſont venues.

Cauſe de la diſſipation des enfans après l'étude.

Après quoi il ne faut pas s'étonner de la diſſipation où l'on voit ordinairement les écoliers après l'étude. Il eſt ſûr qu'elle ſera d'autant plus grande qu'il auront été plus gênés: & *comme rien ne s'imprime bien dans l'eſprit que par un mouvement réfléchi de l'âme, excité naturellement par celui des organes; il faut remarquer que l'âme les*

laisse agir seuls, & se prête le moins qu'elle peut, quand ils sont mus par force. Il n'est donc pas surprenant alors que le mouvement machinal & forcé des études ordinaires, qui déplaît; soit détruit par le mouvement du jeu, machinal à la vérité; mais qui plaît & qui est assez naturel dans l'enfance. *En un mot notre âme créée pour l'ordre, fait toujours librement les opérations de l'intelligence, & rejette avec répugnance tout ce qui est confus & embarrassé. Elle s'aide de la mémoire & des sens; mais elle ne veut pas être accablée de la foule d'objets qu'on voudroit lui transmettre par leur moyen. Il faut que ces objets se présentent avec ordre, que l'un suive naturellement l'autre sans précipitation. Il faut qu'elle reconnoisse chaque chose avant que de l'admettre, qu'elle sache où elle*

doit la placer ſans confuſion, pour la retenir ſans peine. Lorſque rien de tout cela ne ſe trouve obſervé, on oublie plus promtement que l'on n'a appris. Il arrive même ſouvent que l'eſprit, ſemblable à ces courſiers dont la bouche eſt gâtée pour avoir été rudoyée par une main mal-habile, ne ſait plus obéir à aucun guide; rebuté de choſes qui ne l'ont point ſatisfait, il ſe trouve enſuite peu propre à écouter celles qui l'intéreſſeroient davantage.

Que ce qu'on appelle principes d'une langue n'en eſt point.

Examinons maintenant, ſi ces régles qu'on appelle *principes d'une langue*, en ſont véritablement, & ſi elles ne ſont pas plutôt *des conſéquences philoſophiques tirées des obſervations faites ſur ce qu'il y a d'abſolu ou de relatif dans cette langue* par des raiſonnemens peu à la portée des enfans, qui n'ont pas en-

core le jugement formé, & si par conséquent, en commençant par la Grammaire & par les thêmes, on présente les choses à l'esprit dans un ordre naturel.

Il ne faut pas commencer par les thêmes.

1°. Pour ce qui regarde les thêmes : je prie ceux qui par préjugé prétendent qu'il faut commencer par eux, & même en faire beaucoup ; je prie encore une fois ces personnes de prendre la peine de lire attentivement ce que je dis dans l'exposition de cette méthode, ch. 5. Après quoi je leur demanderai, si un enfant, qui aura été conduit de cette maniére, ne sera pas en état de mettre du françois en bon Latin, quand on voudra le lui faire faire ?

Il faut différer les principes de Grammaire.

2°. Quant aux principes de la Grammaire, je crois qu'il faut les différer ; parce que, comme je viens de dire, ils ne sont point des principes ; mais des consé-

quences. Et pour le prouver, prenons quelque régle de syntaxe. *Telle préposition*, par exemple, *gouverne l'accusatif: telle autre l'ablatif. Tel verbe gouverne l'accusatif: tel autre le datif de la personne & l'accusatif de la chose; celui-ci régit l'ablatif ou le génitif*, *celui-là veut le nominatif &c.* Il y a des raisons particuliéres qui ont fait établir ces *usages* dans une langue; & quelque arbitraires que paroissent ces mêmes usages, il est certain en général qu'ils sont fondés sur des principes bien naturels puis qu'ils sont si unanimement suivis par tout un peuple, plutôt par sentiment que par réflexion.

Ce qu'une langue à d'absolu dans ses regles particuliéres.

Tous ces *usages* s'appellent *idiomes*, *génie*, *tours* d'une langue, en un mot c'est ce qu'elle a *d'absolu*. C'est des *combinaisons* de tout cela que se sont formées toutes les régles de

Grammaire que nous venons d'indiquer. Les Grammairiens qui ont ramaſſé ces régles, pour former un ſiſtême, ne ſe ſont pas toujours aidés du ſecours d'une langue étrangére; ils ont ſenti ces façons de parler dans leur langue maternelle, ou dans celle que l'habitude leur avoit rendue fort familiére; or il eſt certain qu'on ne peut être en état de faire ou de comprendre ces raiſonnemens, que quand on ſait une langue. Il eſt donc vrai qu'on ne doit les faire faire aux enfans, que quand ils entendent aſſez bien les Auteurs.

A l'égard du rapport ou analogie du françois avec le latin ou toute autre langue: il eſt aîſé de voir que ce ſont des obſervations faites ſur l'une & l'autre langue comparées enſemble. Tel tour françois, par exemple, ſe rend par tel tour latin. Voilà *la*

Ce qu'elle a de relatif à une autre langue.

particule françoise, on, *rendue par le passif ou par l'impersonnel latin:* autant que, *par* tantùm quantùm; *après un verbe de prix ou d'estime*, *par* tanti quanti. *Lorsqu'un nom en françois ne se rapporte ni au nominatif ni au cas du verbe, on le met à l'ablatif absolu &c.*

Les régles de Grammaire ne sont point à la portée des enfans.

Je demande si tout cela est bien à la portée des enfans; & s'il est moins nécessaire de savoir une langue, pour en pouvoir bien faire la comparaison avec une autre, que pour en sentir le génie? D'ailleurs les mots de substantif, d'adjectif, de participe, de verbe déponant, de verbe neutre, de que rélatif &c. pour être cent & cent fois répétés, ne sont jamais bien entendus.

Ne voit-on pas tous les jours que les enfans confondent & prennent l'un pour l'autre, & genre,

genre, & nombre, & cas, & tems, & mode, &c.

Concluons donc de tout ceci, que l'on fait précéder la conséquence au raisonnement, en prenant pour principe ce qui n'en est point, & que c'est écrire sur le sable que de vouloir imprimer dans la mémoire ce qui n'y peut tenir, si le jugement ne commence du moins à se former.

Notre méthode léve toute difficulté.

Je crois que la méthode que j'ai exposée, léve toutes les difficultés qu'on pourroit proposer, celles qui jusqu'ici ont rendu l'étude des langues si difficile, & qui ont embarrassé tant d'habiles Grammairiens pour les montrer; puisque, comme j'ai déja dit, un habile Maître se charge de ce qui n'est pas difficile pour lui, & que le disciple n'a plus *qu'à suivre les mouvemens de la nature & du sentiment, sans raisonner.*

Il ne faut pas s'écarter de la maniére naturelle dont on apprend la langue maternelle. Notre méthode s'y conforme.

On comprendra ceci aisément, si l'on fait réfléxion, comme nous l'avons établi, que la langue maternelle s'apprend sans raisonner, promtement & sans peine. L'auteur de la nature a voulu qu'il en fût de la parole, comme des alimens, & par une sagesse infinie tout ce qui est nécessaire à la vie est tellement à la portée de notre sentiment, que nous nous en servons sans presque aucun examen de la raison. Toute méthode qui s'écartera de celle-ci, ne sera pas la véritable. Or je ne vois rien de si aîsé que de lire simplement, & de répéter tout ce qu'on suggère. Quoique l'impression soit d'abord légére, elle laisse cependant des traces dans la mémoire, insensibles à la vérité; mais qui s'augmentent peu-à-peu, comme les différentes couches de couleurs viennent enfin à former des nuances plus fortes.

On peut remarquer qu'un enfant retient, d'abord la signification des mots qui approchent de notre langue, & celle des indéclinables; puis celle des différens cas directs; enfin celle des tems des verbes les plus aisés à former de l'infinitif, & les plus fréquens dans un texte. Souvent même la signification d'un mot, qui précéde, lui rappelle celle du suivant, qu'il avoit oubliée, ou la lui fait deviner & cela d'autant plus facilement que chaque mot dans un texte se trouve dans sa place naturelle, & qu'on voit en quel sens il est employé.

De quels mots un enfant retient d'abord la signification.

Outre cela le sens d'un bon Auteur, ne laisse-t-il pas dans l'esprit quelque chose de meilleur que des termes & des régles de Grammaire? Si la nature des mots ne s'explique pas d'abord, elle se sent sans qu'on

la définisse. J'en appelle à tous ceux qui savent assez bien leur langue, sans l'avoir apprise, comme on dit, par principes.

Le tems, que l'on met dans le bas-âge à expliquer à des enfans des termes de rudiment, interrompt, pour ainsi dire, le cours du sentiment, qui feroit promtement saisir l'intelligence d'une langue, si on les menoit, comme à-tire-d'aîle, dans l'explication, sans les arrêter par ces opérations entre-coupées de demandes & de réponses, qui les distraient beaucoup; qui frappent leurs oreilles de différens sons; & qui leur font quelquefois oublier la signification d'un mot dont ils font les parties: ce qui forme dans leur imagination un embarras, dont ils ont bien de la peine à sortir, quand leur mémoire est foible.

Il ne faut Je dis ceci afin, qu'en suivant

notre méthode, on ne se presse pas trop de faire faire à l'enfant qui commence les parties du texte d'un Auteur. Il faut attendre qu'il se soit bien fortifié, de crainte de partager l'attention & le mouvement naturel des organes entre deux impressions, qui le retarderoient. *Ce mouvement naturel est*, comme nous avons dit, *d'être frappé plusieurs fois d'un objet, jusqu'à ce qu'ensuite il fasse naître la réflexion.* point trop tôt expliquer les *parties d'oraison.*

Il suffit en général à tous les hommes qu'ils sentent d'abord ce que c'est qu'une chose, quoiqu'ils ne puissent pas s'énoncer sur sa nature. Il faut que l'enfant les sente.

C'est donc assez qu'un enfant sente, ce que signifie un mot. S'il ne le sent pas sur le champ; en réveillant une autre-fois la même idée, l'impression en deviendra d'autant plus vive, qu'elle sera précisément la même

qu'auparavant. En un mot le sentiment ne doit point être gêné dans ses opérations : autrement il trouble l'âme ; il faut toujours qu'il agisse sur elle d'une maniére *aisée*, *soutenue* & *uniforme*.

A quoi on reconnoît le progrès que fait un éleve dans une langue.

Lorsqu'un enfant commence à s'habituer à une langue morte, il fait de lui-même la construction, sentant premiérement la place du nominatif, puis du verbe & ensuite du reste sans qu'on le lui dise. C'est alors qu'il commence à faire usage des idées qu'il a acquises. La seule chose qu'on doit éxiger de lui, c'est l'attention, comme j'ai déja dit. Si dans le commencement elle est forcée, elle deviendra bientôt volontaire, & il se trouvera dédommagé de la peine par le plaisir qu'il aura, lorsqu'il s'apercevra du progrès qu'il aura fait. Comme il ne connoît pas

encore qu'on le méne, il croit marcher tout ſeul ; il ſe portera donc avec ardeur à tout ce qui flattera ſon amour propre & ſa curioſité.

Notre méthode peut ſe pratiquer dans les colléges.

Outre la maniére naturelle dont cette méthode agit, c'eſt qu'on peut facilement la pratiquer dans les colléges, comme dans les penſions ; car il ne s'agit pour cela que de ſe contenter d'expliquer dans les claſſes les Auteurs, comme on fait au Collége Royal ; de donner ſeulement de la verſion pour devoir aux écoliers des baſſes claſſes : il ſuffit enſuite de la faire lire & de la corriger comme un thême : il faudroit ſuivre un Hiſtorien Latin d'un bout à l'autre. Je ſuis sûr que, dans le cours d'une année, un Régent à la tête de quatre-vingts ou cent écoliers, qui expliqueroient alternativement, pourroit aiſé-

ment voir tout Tite-Live. On donneroit dans les hautes classes outre la version, les observations Grammaticales sur les Auteurs, des thêmes d'imitation sur une histoire suivie, ou d'autres sujets françois à mettre en latin.

Que l'on juge à présent avec combien de fruit on peut employer le tems de la premiére enfance, & combien cependant on en use mal. J'ajouterai, pour pousser les choses jusqu'où elles peuvent aller, qu'en comparant les deux méthodes, on peut réduire au calcul le nombre de connoissances qu'on fait acquérir dans le même espace de tems par l'une & par l'autre, & savoir par-là celle qui l'emporte.

Après avoir fait voir, dans cette premiére partie, comment il faut présenter les choses à *l'imagination*. Nous allons

voir, dans la ſuivante, comment on peut les inculquer dans *la mémoire* ; & quand il faut le faire : enfin nous parlerons de tout ce qui peut ſervir à l'exercer.





PRATIQUE D'ÉDUCATION POUR L'ESPRIT,

SECONDE PARTIE.

LA MÉMOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Quand & comment il faut cultiver la Mémoire.

La Mémoire en général.

LA Mémoire eſt chez nous l'imagination corporelle tellement & ſi fréquemment agitée de la même ma-

niére, que, lorſque nous voulons faire attention aux objets qui l'ont frappée, elle nous les répréſente tels qu'ils étoient quand ils ſe ſont préſentés, ou tels que nous les avons entendu *nommer* ou *décrire*; de ſorte que nous pouvons ſur le champ les indiquer aux autres de la même maniére, ou ſous des ſignes équivalens. C'eſt pourquoi on diſtingue deux ſortes de Mémoire *l'artificielle* & la *réfléchie*.

La Mémoire artificielle.

La Mémoire *artificielle* eſt celle qui nous conſerve l'image des choſes préciſément telles qu'elles ſont, quant à *la figure*, au *lieu*, à *l'arrangement*, au *nombre*, au *ſon*, à *la couleur*, &c. Comme, par exemple, celle qui nous répréſente un parterre par la ſimétrie, en nous rappellant les compartimens, les contours, la place de chaque fleur : celle qui nous fait ſouvenir du texte d'un

livre par l'ordre & l'arrangement des mots, & par la combinaison des lettres sans avoir égard au sens : celle encore qui rappelle un nombre par le chifre qui l'exprimoit, un air par le commencement d'une cadence, &c.

La Mémoire réfléchie.

La Mémoire *réfléchie* est celle qui nous fait souvenir des choses, plutôt que des signes arbitraires, auxquels nous en substituons alors d'équivalens ; ou qui s'aide de la chose même signifiée pour rappeller le signe qui nous est échapé : telle est la mémoire qui fait que nous nous souvenons du sens d'une pensée ou d'une maxime, sans en avoir retenu les termes, ou bien qui se sert de ce sens même pour les recouvrer.

Cela posé ; sans m'arrêter à plusieurs questions qu'on peut faire sur la mémoire : je me contenterai d'établir.

1°. Que la Mémoire locale & la mémoire réfléchie doivent être inséparables & s'aider mutuellement.

2°. Que la Mémoire en général se cultive mieux & plus aisément par une lecture attentive & par les entretiens qu'en apprenant par cœur.

La Mémoire *locale* n'est jamais durable, si la *réfléchie* ne vient au secours. Si une attention forcée arrête l'Esprit sur le sensible, elle l'empêche d'agir & de s'assûrer de la possession entiére de ce qui le frappe.

La Mémoire locale & la réfléchie doivent être inséparables.

L'âme est alors comme un spectateur trop lon-tems attaché à considérer un édifice, plutôt que d'examiner par un retour sur lui-même, que ce qui le surprend ce sont les différens ordres d'Architecture bien proportionnés & bien simétrisés, qu'il doit reconnoître chacun en par-

ticulier, pour se former une image distincte du tout. Un tel homme s'en retourneroit chez lui, sans pouvoir dire autre chose que : *j'ai vu un bel édifice ; mais je ne puis pas vous en faire la description, il faudroit que vous le vissiez vous-même.*

La Mémoire locale est bonne pour le sensible sans l'intervention des signes des idées.

La Mémoire *locale* est bonne pour les idées des êtres qui entrent dans l'esprit immédiatement par l'objet qu'elles réprésentent, sans l'entremise d'aucun signe ; comme l'idée ou plutôt, l'image de l'édifice, que je viens d'apporter pour exemple, ou celle d'une piéce de Peinture s'y introduit par le seul aspect. Mais pour en retenir la description par écrit mot pour mot, le *local* ne m'en conservera pas lon-tems le souvenir sans le *réfléchi* ; car ce qu'il y a de *local*, dans une description faite par écrit, ce sont les mots &

les termes rangés dans un certain ordre, & le *réfléchi* eſt ce que l'on veut ſignifier par ces termes : or il eſt certain que quelque choſe de *local*, tel que des mots, auxquels ſouvent je n'attache point d'idée dans le moment que je veux, à force de les répéter, les inculquer dans ma mémoire, s'en efface bientôt.

Il en eſt de-même dans un enfant à qui, dans le bas-âge, on fait apprendre quelque choſe par cœur, pour cultiver, dit-on, ſa mémoire. On l'agite en vain : ſi elle eſt foible, elle s'affoiblit encore & affoiblit le jugement : ſi au contraire une mémoire dure devient enſuite fléxible, en apprenant par cœur, il ne lui reſte que ſa fléxibilité, & rien du *local* qu'elle s'eſt efforcée d'étudier, parce que la réfléxion ne s'y eſt pas trouvée jointe.

Apprendre par cœur ne cultive pas la mémoire.

On voit donc que le meilleur moyen de cultiver de bonne-heure la mémoire des enfans, n'eſt pas d'employer d'abord le *local* tout ſeul, en leur feſant apprendre par cœur beaucoup de phraſes & de mots qu'ils n'entendent point, & qui diſtraient toute l'attention que l'eſprit pourroit donner au réel, qui le ſatisferoit ; au lieu qu'il ſe rebute, s'émouſſe & s'énerve, (comme on dit) à battre l'air : outre que le tems employé à cette vaine occupation met obſtacle à l'accroiſſement du jugement.

Il ne reſte ordinairement rien de ce que l'on a ſeulement appris par cœur ſans réfléchir.

Une preuve de ce que j'avance c'eſt que, dans les études, on ne voit preſque aucun progrès qui vienne véritablement de l'exercice d'apprendre par cœur, ni qui en ſoit aidé. Car ſoit langue, ſoit hiſtoire, je défie quelqu'un de pouvoir me dire qu'il ſe ſouvienne d'autre cho-

se que de ce qu'une fréquente lecture & une attention non forcée lui ont fait retenir. *Lorsque l'esprit n'est point gêné il se porte de lui-même au réel, parce-qu'il n'y a que le réel qui puisse le mouvoir.* Les enfans, à qui on fait apprendre beaucoup par cœur, quelque bonne mémoire qu'ils ayent, ne le font jamais avec plaisir. C'est ce qu'il y a de plus fatiguant pour eux ; & ils ne s'en souviennent presque jamais dans la suite : au lieu qu'ils retirent beaucoup de fruit d'une lecture faite avec attention & souvent réitérée.

Revenons donc à nos principes. Il faut d'abord faire acquérir des idées sans forcer l'esprit ; il ne faut que le frapper un peu plus souvent de l'objet qu'on veut y imprimer. Quand on entre dans une galerie de tableaux, on les parcourt d'abord des yeux

On retient mieux par une lecture attentive.

l'un après l'autre, & cela si rapidement, que, si l'on sortoit aussi-tôt, on ne pourroit pas dire les avoir bien vus; mais on y revient à plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on ait satisfait sa curiosité, ou son goût. Il faut faire de-même à l'égard des enfans, sans s'embarrasser, (je le répéte encore) s'ils ne retiennent pas aussi-tôt en allant bien vîte. On peut bien des fois revenir sur ses pas. Une simple lecture soutenue & réglée chaque jour, faite attentivement sur quelque matiére intéressante, & expliquée avec soin, leur feroit acquérir une infinité d'idées, & formeroit insensiblement leur jugement, de sorte qu'ils seroient bien-tôt en état de rendre comte de cette lecture, si non mot-à-mot, du moins quant au sens. En redressant leurs façons de parler; en suggérant ce qui ne leur vient

pas à l'eſprit ; on les accoutumeroit à s'énoncer avec facilité dans la converſation.

Ainſi l'enfance doit continuellement s'exercer à lire avec ordre & méthode, à comprendre & à rendre comte. J'ai dit ailleurs que la marque à laquelle on reconnoiſſoit le jugement, c'eſt ; *lors qu'on peut faire connoître aux autres que l'on comprend.*

En quel tems on peut faire apprendre par cœur.

Quand on eſt parvenu à ce point : on peut, ſi l'on veut, employer la Mémoire *Artificielle*. Elle ſervira à mettre de l'ordre dans les idées que la réfléxion aura fait *ſentir* : alors on peut faire apprendre par cœur, mais rien que de bien entendu, & qui en vaille abſolument la peine ; comme quelques belles penſées ou quelques belles maximes, enfin quelques beaux traits, en proſe, ou en vers, qui ne

peuvent pas se redire en d'autres termes que ceux précisément qui les expriment.

Voici ce qu'on peut nous objecter de plus fort.

Objections. On oblige les enfans à apprendre par cœur, non pour qu'ils retiennent tout ce qu'ils ont ainsi étudié; mais du moins pour qu'il en reste quelque chose qui fructifie lorsque la raison sera formée.

Cette raison seroit sans replique, s'il étoit vrai qu'il pût rester dans l'esprit quelque chose de ce qu'on ne comprend pas dans le bas-âge, & surtout lorsque la contrainte apporte un continuel obstacle à la perception des idées. N'arrive-t-il pas qu'un enfant retient presque sur le champ ce qu'il oublie aussi-tôt après, sans peut-être se ressouvenir dans la suite, d'avoir jamais appris ou su telle chose.

Mais puiſqu'il faut que les *idées*, ſelon nos principes, *reviennent fréquemment pour entrer dans l'eſprit*; par quel autre moyen les faire ſouvent reparoître aux yeux des jeunes gens, qu'en les obligeant à relire d'eux-mêmes ſouvent & avec attention ce qui ſe trouve dans un livre; & comment les obliger à relire un paſſage ſi on ne leur fait une loi de l'apprendre par cœur?

Encore une fois, ce ſeront les mots, & non point les idées, qui reparoîtront ſouvent, qui frapperont les ſens & les yeux de l'enfant & non ſon eſprit: & quiconque en voudra faire l'expérience, ſe convaincra de cette vérité à n'en pas douter. Qu'on interroge un enfant ſur ce qu'il vient d'apprendre par cœur, ſouvent il ne ſera pas en état de répondre.

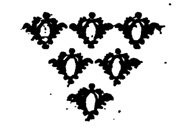
Quant à ce qu'on continue d'objecter, qu'un enfant ne se portera pas de lui-même à lire attentivement quelque chose. Je répons, qu'il lira avec plaisir tout ce qui flattera son imagination sans la fatiguer : qu'il témoignera de la joie & de l'empressement à réciter tout ce qui lui aura plu davantage, & ce qu'il aura compris ; par où l'on pourra juger du caractere & de la capacité de son esprit. Au contraire, si on le gêne, il ne tardera pas à avoir de l'aversion pour ce qui lui fesoit d'abord le plus de plaisir.

Mais n'est-ce pas gêner un éleve que d'éxiger de lui de l'attention, lorsqu'on lui explique quelque chose, ou qu'on le lui fait lire, & qu'on lui en demande comte ?

Oui : je conviens qu'on le gêne, en ce qu'on l'oblige à s'ap-

pliquer à quelque chose qu'il ne connoît pas ; mais ce n'est que pour un moment qu'il répugne : il ne tarde pas, quand c'est quelque beau trait d'histoire, à y prendre goût : on peut même l'engager par cette espérance. Il en est de même que d'un homme qu'on forceroit par priéres ou par menaces à boire un breuvage, dont il ne voudroit point goûter, parce qu'il ne le connoîtroit pas ; mais qu'il trouveroit ensuite délicieux.

Au reste un enfant ne seroit-il pas encore plus gêné si on le forçoit à lire & à apprendre quelque chose de désagréable ?



CHAPITRE II.

Réfléxions générales ſur l'éducation des deux ſexes, & ſur le tort que font les préjugés ſur cette matiére.

La raiſon eſt plutôt formée dans l'un que dans l'autre ſexe. Pourquoi ?

POur achever de détruire l'opinion où l'on eſt, qu'il faut beaucoup faire apprendre par cœur aux enfans.

Que les Maîtres & les parens conſidérent pour un moment, ſans prévention, tout ce que nous avons dit dans le chapitre précédent ; qu'ils ajoutent encore à la réfléxion du retard que cela apporte à la raiſon, celles que nous allons faire ſur la différence de l'éducation des deux ſexes.

Les filles, toujours élevées ſous

ſous les yeux d'une mere, ſe forment promtement & avec facilité par les occupations qui conviennent à leur ſexe; elles s'inſtruiſent par converſation beaucoup plus que par étude; elles apprennent Hiſtoire, Géographie, Deſſein, Economie, par lecture, par pratique, par entretien plutôt que par mémoire. Jamais elles ne raiſonnent que ſur ce qu'elles comprennent parfaitement; auſſi la raiſon eſt-elle bien plutôt formée chez elles que dans notre ſexe, ſans que cela vienne préciſément de ce qu'elles ont les organes plus fins que nous.

C'eſt qu'on laiſſe agir librement en elles l'imagination & la mémoire; d'où il arrive ſouvent que l'eſprit de ce ſexe n'eſt point gâté, parce qu'on ne prend pas beaucoup de peine à le cultiver; & voilà auſſi comme il eſt

redevable de ce qu'il ſait au faux préjugé, où on eſt, qu'il ne doit rien ſavoir ou peu de choſe. Nous au contraire parce qu'on veut que nous ſachions beaucoup, il arrive qu'étant mal conduits, nous ne feſons que fort tard un foible uſage d'une raiſon peu éclairée.

Les efforts que l'on fait pour cultiver l'eſprit d'un jeune homme le gâtent ſouvent.

Dans un fils de famille, que l'on veut avancer dans le monde, on précipite tout : on fait jouer quantité de reſſorts & de machines pour remplir ſon eſprit ; on le plie tellement, que ſouvent il ſe fauſſe, & quelquefois il ne ſe redreſſe jamais. On déplace Grammaire, Poéſie, Philoſophie, Hiſtoire, Géographie : on les détache de toutes les choſes auxquelles elles ſe trouvent naturellement liées : on éloigne tout ce qui les rendroit ſenſibles, pour les faire entrer par force dans un eſprit qui ne ſait,

ni d'où elles viennent, ni à quoi elles ont rapport, ni par conséquent les appliquer à rien. Réprésentons nous un peintre qui commenceroit par écrire sur une toile ce qu'il voudroit y peindre, & qui peindroit ensuite sur les caracteres le sujet du tableau, qui les feroit disparoître. Il en est de même de l'imagination & de la mémoire suivant le préjugé ordinaire. Dans l'enfance on y écrit seulement les signes de ce qu'on devroit y peindre & lorsque dans un âge mûr le commerce du monde vient offrir les objets, les idées des signes qui les ont précédés disparoissent & le tableau reste sans inscription : l'esprit, faute de jugement, est comme une Bibliothéque ou une salle d'Académie où tout seroit sans ordre & sans étiquette.

J'ai parlé ailleurs de tout ce Si un éle-

ve réussit ce n'est pas par les moyens qu'on emploie. On ne doit pas s'en prévaloir.

qu'on fait apprendre par cœur dans les colléges ; si les raisons que j'allégue là-dessus sont vraies, est-il possible qu'on se figure que, si dans la suite un enfant vient à faire usage de ses régles, ce soit à force de les lui rebattre? N'est-ce pas plutôt parce que son jugement a pris heureusement naissance au milieu de la tempête, & s'est comme sauvé du naufrage ?

Pourquoi vouloir faire venir de force ce que la réfléxion peut amener naturellement ; & après cela faire valoir des soins qui m'ont retardé dans ma course ? Pourquoi attribuer à ces soins, ce qui n'est l'effet que du peu de bonnes choses, qui se trouvent parmi une infinité de mauvaises dans votre méthode.

A quoi les parens devroient prendre garde.

Quand des parens ouvriront-ils les yeux sur l'éducation de ce qu'ils ont de plus cher au

monde ? Ne retourneront-ils jamais sur leurs pas pour réfléchir aux peines de l'enfance, & aux difficultés qu'ils ont eues d'apprendre ce qu'on leur enseignoit si mal ? Quoi, parce que ces peines ne sont plus pour ceux qui jouissent de toute leur raison, un Pere ne peut-il se résoudre à entrer dans celles d'un autre lui-même ? De quelle importance ce soin n'est-il pas pour lui & pour la patrie à qui il doit ses enfans ? Ne secondera-t-on jamais, comme il faut, l'heureux naturel qui se trouve quelquefois dans l'homme, pour le mettre facilement en possession d'un bien dont il est naturellement si avide ?

Je ne suis pas le premier qui fasse des efforts pour le persuader; & je proteste que je ne suis pas non plus le moins ardent; dussai-je m'exposer à la haine

la plus envenimée du petit nombre, je n'épargnerai rien pour les convaincre.

Notre ſentiment ne trouvera point d'oppoſition chez les perſonnes ſenſées.

Je dis du petit nombre, car je ſuis perſuadé que j'ai le bonheur de rencontrer le ſentiment de quantité d'honnêtes gens & de perſonnes habiles, & que je ne trouverai nulle oppoſition dans leur eſprit, non plus qu'auprès de ceux qui ſont dans une opinion contraire, parce que, quoiqu'ils ayent d'ailleurs beaucoup de capacité, ils n'ont cependant pas eu occaſion de réfléchir à cette méthode, ou en ont été détournés par une infinité d'autres occupations.

Dans les Colléges mêmes, contre leſquels il paroîtra peut-être à quelqu'un, que je me déclare; je ſuis perſuadé que la plupart, de ceux qui voudront ſe donner la peine de lire cet ouvrage, auront déja penſé comme

moi. Cependant on ſuit le torrent de la multitude. Perſonne, ſoit crainte, ſoit mépris, ſoit complaiſance, ſoit pareſſe ou intérêt, n'oſe affronter le nom de novateur, que donnent certains génies bornés à ceux qui attaquent leurs faux préjugés. C'eſt à cette marque que vous les reconnoîtrez; il faut qu'il y ait de ces gens dans le monde, il ſont pour les ſavans ce que l'ombre eſt au tableau. Mais en voilà aſſez ſur une matiére qui choque peut-être déja quelqu'un. Paſſons aux différentes maniéres dont on peut ſe ſervir pour exercer la mémoire.



CHAPITRE III.

Où l'on continue d'expoſer la maniére de cultiver la mémoire, & ſur quoi il faut l'exercer. De la Religion.

NOus avons fait voir, dans le ſecond chapitre de la premiére partie, que l'eſſentiel des études ne doit jamais varier, mais être toujours uniforme. Nous ferons voir ici que la diverſité ne doit être que dans les maniéres d'expliquer les choſes, ou de converſer avec les enfans ſur ce qui a rapport à leurs occupations.

Il faut fixer ce qu'on doit enſeigner à chaque âge &

Que l'on fixe donc ce qu'on leur fait apprendre à certain âge d'une maniére invariable. Premiérement tout le merveilleux

de l'hiſtoire, & ce qui peut remplir l'imagination doit être deſtiné pour la premiére enfance: que l'on s'en tienne à un ſeul bon livre, ſans en parcourir plusieurs ſur une même matiére. Il faut laiſſer cela pour un âge plus avancé. Point de *raiſonnemens trop longs*, & *beaucoup de ſenſible.* Que ce livre ſoit donc uniquement deſtiné à cultiver la mémoire, en y feſant entrer non pas tant les mots que les choſes mêmes.

déterminer ce qui doit ſervir à cultiver la mémoire.

Dans une éducation publique ou particuliére; dans une penſion ou dans un collége; pour apprendre les langues, ou les principes de la réligion; que l'on emploie le tems, deſtiné à apprendre par cœur, à la lecture, de tout ce qui a rapport au capital des études. S'il y a plusieurs écoliers un d'entr'eux lit; on explique; il relit, les autres

Pour l'éducation publique & particuliére.

écoutent en silence. Ensuite on interroge ; on suggére ; on fait naître les réponses ; on s'assûre qu'elles sont entendues ; on loue ; on exhorte ; on excite l'émulation. On peut faire encore relire une fois le sujet de cet exercice ; après quoi l'on passe à l'explication des Auteurs & à la lecture des traductions qui achévent d'imprimer dans l'esprit les choses, dont elles ne sont pour lors qu'une répétition, ou plus étendue, ou plus abrégée. Voilà pour le bas-âge. Nous parlerons ailleurs de la maniére de conduire celui dont le jugement commence à s'ouvrir.

Ce qu'il faut que les enfans sachent de la Réligion.

A l'égard de la Religion, il suffit que les enfans en sachent les principaux mysteres, & qu'ils apprennent le reste par pratique & par imitation ; jusqu'à ce qu'ils puissent le faire par raison. Il ne faut pas beaucoup s'étendre avec

eux en diſcours de morale auxquels ils ne comprennent rien, & qui les ennuient : il faut attendre les occaſions de fait, pour leur faire connoître ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans les actions. Quant aux cérémonies, ils demandent volontiers raiſon de ce qu'ils voient faire dans une Egliſe ou ailleurs : c'eſt alors qu'il faut leur expliquer la cauſe & l'origine de ces cérémonies, & pourquoi elles ſont établies, & leur faire ſentir par la Religion même ce qu'elle eſt. *On doit attendre que l'habitude de pratiquer la vertu faſſe naître les réfléxions ſur ſa nature.* Il faut pratiquer ; puis on joint à la pratique le dogme & la morale.

Lecture de l'Evangile.

N'éprouve-t-on pas ſouvent à la ſimple lecture de la morale répandue dans l'Evangile, que le ſeul commentaire qui puiſſe le

mieux faire comprendre ce texte ſacré, ce ſont les paroles mêmes de celui qui, après avoir demandé à un Docteur quels étoient les préceptes renfermés dans la loi, & comment il les liſoit, ajoute pour toute remarque; *faites cela & vous vivrez*? Il ſuffit ſouvent d'en dire autant à un enfant pour réveiller ſon attention & lui faire prendre garde au ſens de ce qu'il lit, dans un livre dont les préceptes ſont à la portée de quiconque eſt en état de ſentir les premiers devoirs de l'humanité. C'eſt donc l'Evangile même qu'il faut faire lire aux enfans, pour leur apprendre le véritable eſprit d'une religion toute active; en leur diſant prenez garde à ce que preſcrit ce commandement. Sentez-vous quel eſt l'avantage de le mettre en pratique? Voyez, par exemple, l'admirable ſimplicité

du discours que Jesus-Christ fait au peuple sur la montagne. Il renferme en peu de mots des loix telles, que jamais la sagesse humaine n'a pu porter les siennes à un si haut point de perfection, ni les rendre aussi complettes : elles contiennent tous les devoirs de cette vie. Considérez la justesse de telle ou telle parabole. C'est une comparaison qui s'accorde parfaitement bien au sujet auquel elle est appliquée. Prenez garde que celui qui parle ne dit rien qu'il ne confirme par des miracles éclatans : suivez l'ordre dans lequel ils sont rapportés : souvenez-vous de ceux qui précédent : faites attention à celui que nous lisons actuellement : retenez ceux que nous allons voir. C'est ainsi, qu'en fesant comme l'analise de chaque chapitre, on formeroit dans l'imagination des enfans

un plan de toute la vie de Notre-Seigneur. Je crois que c'eſt à cette fin, que les traducteurs du nouveau Teſtament en ont coupé les chapitres par autant de paragraphes qui portent chacun leur titre pour rendre le lecteur attentif. Voilà pour le fond de la pratique & de la doctrine de notre religion.

Pour la Tradition & la ſaine Théologie : il en faut puiſer les différentes parties dans l'hiſtoire de l'Egliſe.

Comment il faut fixer l'attention des enfans ; réfléxion ſur les jeux inventés pour les inſtruire.

Enfin ſoit ſacré, ſoit profane, que l'on fixe l'attention des enfans ſur tout ce qu'on voudra qu'ils retiennent. Comme quelquefois, pour leur faire voir une choſe qu'ils cherchent des yeux, on leur prend la tête & on la tourne vers cet objet : de même que l'on uſe de comparaiſon, ſouvent auſſi de proſopopée : qu'on anime tout : que l'on per-

sonifie tout pour le leur faire toucher au doigt : qu'on se serve encore pour cela d'estampes, dans lesquelles on leur fera remarquer, outre ce qu'il y a d'historique, généralement toutes les choses nécessaires à la vie, qui s'y trouvent réprésentées, habits, vases, armes, chariots, vaisseaux, instrumens de guerre, d'agriculture, d'arts & de sciences, &c. Tous les jeux qu'on a inventés, à l'imitation du jeu d'Oie, pour le Blazon, la Géographie, la Navigation, &c, auroient réussi, si, en qualité de jeux, ils n'eussent pas rendu les enfans plus attentifs à l'avantage de gagner la partie & à leurs dez, qu'aux images du jeu ; si l'exercice que l'on fait dessus étoit assez soutenu & uniforme ; si enfin, pour vouloir trop divertir l'esprit, on ne le rendoit pas dissipé & incapable

d'aucune application sérieuse. Sans présenter aux yeux une si grande foule d'objets à la fois, il eût mieux vallu que ceux, qui ont fait graver ces jeux, eussent fait des recueils d'Estampes. On aideroit la mémoire & l'imagination des enfans en leur présentant ces gravûres à mesure qu'ils lisent quelque chose qui y a rapport.

Il faut varier les signes des idées & non les idées mêmes.

Revenons toujours à nos principes. Qu'on aille vîte, mais avec ordre : qu'on offre à l'imagination ce qui vient de soi-même. Il ne faut ni l'accabler de la présence d'une multitude d'images, ni l'arrêter trop lontems sur une seule : mais faire souvent repasser devant notre âme les modeles de ses idées. Si on craint de la dégoûter par trop d'uniformité, que l'on varie, non les idées, ni leur arrangement, mais leurs signes &

leurs expreſſions ; qu'on les faſſe reparoître ſous de nouveaux habits, qui ne les déguiſent cependant pas. Au reſte la converſation & le commerce de la vie fourniſſent mille & mille occaſions de rappeller tout ce que nous avons ainſi appris, & achevent de faire prendre teinture à l'eſprit.

Matiéres propres à exercer la mémoire.

Enfin la Géométrie, dont nous avons parlé ailleurs, & tout ce qu'il y a de ſenſible dans les differentes ſciences, dont on donne les élémens aux enfans, peut ſervir de matiére à exercer la mémoire. Mais ſurtout l'hiſtoire jointe à l'étude d'une langue, qui doit ſervir comme d'interprete; car autrement quelle en ſeroit l'utilité ? Cependant ſuivant la méthode ordinaire, il ſemble qu'on ne penſe à rien moins qu'à apprendre l'une par l'autre : car on voit des gens qui

ſavent aſſez bien le Latin ſans avoir preſque aucune connoiſſance de l'hiſtoire. Par notre méthode au contraire, on voit de quel ſecours ſont les langues pour l'hiſtoire, & l'hiſtoire pour les langues; quand en les apprenant, on s'attache d'abord à la ſignification des mots & aux idées qu'ils préſentent, plutôt qu'à leur nature Grammaticale. Nous allons donc voir dans les chapitres ſuivans.

Diviſion de ce que nous allons dire ſur l'Hiſtoire la Fable & la Géographie

1°. Quel choix on doit faire des Auteurs Latins: & comment l'hiſtoire forme l'eſprit par le grand nombre d'idées qu'elle lui fournit.

2°. Nous propoſerons un plan pour l'étude de l'hiſtoire ancienne.

3°. Nous ferons des obſervations ſur différentes faces de l'hiſtoire.

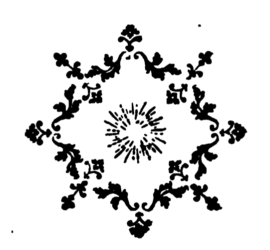
4°. Enfin nous ferons la mê-

me chose pour la moderne. Nous examinerons en général l'utilité de la fable, & ce qui a donné occasion aux fictions. Nous parlerons aussi de ce qu'il y a d'historique dans les Sciences, & de ce qui peut servir d'acheminement vers elles.

Il ne faut pas éxiger des enfans ce qu'ils ne peuvent sçavoir que dans un certain tems.

Mais avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empêcher d'avertir, qu'il ne faut pas trop-tôt éxiger des enfans, ce qui est au-dessus de leurs forces. Il ne faut pas vouloir cueillir des fruits, où il ne paroît que quelques fleurs précoces, qui souvent se fannent presque aussi-tôt qu'elles sont écloses. On doit attendre que l'attention les ait mûries. C'est pourquoi que l'on prenne garde qu'il arrive quelquefois que, pour vouloir faire briller trop-tôt des enfans, on leur apprend superficiellement l'histoi-

re, on les interroge ſur les endroits les plus rebutans & les plus épineux, tels que pluſieurs de la nôtre. Je demande ſi les Savans mêmes, & ceux qui l'écrivent, ont autre choſe dans la tête, qu'un plan général & quelques uns des événemens les plus remarquables. Ils ſavent ſeulement avec cela où trouver à point-nommé tout le reſte.



CHAPITRE IV.

Du choix des Auteurs, & comment l'histoire forme imperceptiblement la raison.

LEs Auteurs, dont il faut d'abord se servir, sont ceux dont le stile est le plus simple & le plus naturel, & sur lesquels il ne faut pas beaucoup raisonner, pour les comprendre. Tels sont les historiens en général. Entre ceux-ci, il faut choisir ceux qui rapportent les faits les plus intéressans pour la religion, les plus capables de frapper l'imagination des enfans qui aiment le merveilleux. On doit d'abord voir les abrégés qui sont comme des canevas pour quelque chose de plus éten-

Des Auteurs faciles, & des abrégés.

du. Mais il faut choiſir entre ces abrégés, ceux qui ne retranchent que ce qui eſt peu important & difficile à retenir; comme ſont, par exemple, dans l'hiſtoire Romaine, les diſſentions inteſtines entre le peuple & le ſénat, dans les tems que la République étoit en paix au dehors. Il ſuffit d'indiquer ces faits en paſſant. Il ne faut pas cependant prendre de ces abrégés qui ne ſont ſouvent qu'une table de matiéres, & qui ne ſervent qu'à ſe rafraîchir la mémoire de ce que l'on a lu fort au long.

Des Auteurs claſſiques, dans un ordre cronologique.

Pour les Auteurs claſſiques: on peut commencer par le petit catechiſme hiſtorique; puis paſſer de-là au petit *ſelectæ è veteri teſtamento*; enſuite à quelque abrégé de l'hiſtoire univerſelle écrit en bon Latin, tel que celui de Turſelin. Après cela pour

la variété, on fera voir à un écolier, qui a les premiéres teintures de l'histoire, le *selecta è profanis*, où il y a quantité d'exemples extraordinaires de vertu & de grandeur d'âme. Et on lui fera rapporter tous ces faits détachés au corps de l'histoire qui vient de précéder. On passera ensuite à Justin. Quoiqu'il y ait bien des fables, elles peuvent être redressées par d'autres lectures. Il y a dans cet Auteur beaucoup d'ordre, & les choses y sont racontées avec beaucoup de netteté & de précision. Enfin après Cornelius Nepos, Quinte-Curce, les meilleurs abrégés de l'histoire Romaine, César: on acheve de se perfectionner dans la langue Latine par Tite-Live, Corneille Tacite, &c; passant toujours du général au particulier suivant un ordre cronologique. Quoiqu'il ne soit pas

abſolument beſoin qu'un enfant ſache déterminer au juſte l'Epoque de certains faits ; il faut néanmoins qu'il ſe ſouvienne de celui qui précéde & de celui qui ſuit , pour ne les pas tranſpoſer. Du reſte il n'appartient qu'à ceux , qui font une étude particuliére de l'hiſtoire , & qui veulent y exceller , de ſavoir parfaitement la Cronologie. Encore doivent-ils ſavoir l'hiſtoire par l'ordre des faits , avant que de l'étudier par ordre des tems.

En liſant l'hiſtoire en Latin, on peut auſſi la lire en françois dans le même ordre & choiſir les livres les mieux écrits en cette langue.

Ce que c'eſt que l'Hiſtoire.

L'hiſtoire eſt le tableau Hiéroglyphique de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'univers. Les mots des langues en ſont les ſignes , & la reſſemblance de ce qui eſt aujourd'hui

aujourd'hui dans le monde avec ce qui fut autrefois, en donne la clé.

L'histoire est toute occupée à rapporter les actions de l'homme : elle le peint environné de toutes les circonstances qui le font agir, & de tout ce qu'il fait : elle renferme les idées de tous les hommes & tous les portraits naturels du monde dans ses différens âges.

Comment elle cultive l'esprit en rendant raison de tout.

L'histoire forme l'esprit & la raison, parce qu'en parlant à l'imagination, elle n'offre, en bien des endroits, que des idées si naturellement rangées que l'esprit en apperçoit tout d'un coup l'ordre, & s'accoutume à ranger de même les siennes. On voit, sans raisonner, qu'un fait améne l'autre : celui-ci est le principe; cet autre la conséquence. Il y a souvent un tel enchaînement dans les événemens passés

qu'il ſemble en les liſant, que malgré la biſarerie qui s'y trouve, les circonſtances ne permettoient pas qu'ils fuſſent autrement. Ainſi, par exemple : *Xerxès confie la garde d'un pont, qu'il a fait ſur le Danube pour paſſer chez les Scythes, à des gens qui naturellement devoient être ſes ennemis mortels, & qui cherchent en effet à faire périr ſon armée, en délibérant s'ils couperont le pont. Mais leurs intérêts joints inſéparablement à ceux de Xerxès lui font retrouver un paſſage.*

Parce qu'Alexandre ne ſe choiſit pas un ſucceſſeur ; il fait naître la diſcorde entre ſes officiers généraux, qui mettent ſon Empire en combuſtion.

Parce que, ſelon quelques Auteurs, *Annibal ne va pas droit à Rome après la journée de Cannes ; il perd le fruit de ſa victoi-*

re. Capoue lui devient funeste. Selon d'autres, *il ne fait plus rien en Italie ; parce que Carthage ne lui envoie point les secours nécessaires.*

L'équité apparante des Romains contribue, autant que la force des armes, à les rendre maîtres de presque tout l'Univers. Enfin cet Empire, devenu si vaste qu'il ne peut plus se soutenir, devient la proie de ses propres sujets, & ensuite des nations, à qui il a inspiré de la jalousie ou de la haine.

Voilà comme, en passant, l'Histoire rend raison de tout, de l'établissement des Empires, de leurs accroissemens & de leur décadence. Elle fait en même tems le récit de l'invention des Arts : elle explique les caracteres du cœur humain, par les actions des hommes, & ceux de l'esprit par ses productions. Enfin elle fait naître à chaque ins-

tant, ſur toutes ces choſes une infinité de réfléxions, qu'on ne feroit jamais ſans ſon ſecours. En faut-il davantage après cela, pour accoutumer la raiſon à agir d'elle-même ?

Elle apprend à raiſonner ſur le préſent par le paſſé.

L'hiſtoire ne doit donc pas ſervir ſeulement à ſatisfaire une vaine curioſité ; puiſqu'il importe peu de ſavoir ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés, ſi nous n'en tirons une infinité de régles pour notre conduite particuliére. Son utilité ne conſiſte pas préciſément dans le ſouvenir des faits ; mais dans l'habitude de penſer & de raiſonner juſte ſur les accidens préſens de la vie, par l'expérience du paſſé, & de ſavoir prendre ſur le champ le parti le plus honnête & le plus avantageux.

Pour faire uſage de l'hiſtoire dans l'éducation, il faut bien en connoître toutes les différen-

tes faces, & ſavoir les appliquer aux différens âges & aux différentes conditions de ceux qui l'apprennent. Il faut que ceux, qui l'emploient, ſâchent diſcerner ce qui convient au cœur, & ce qui convient à l'eſprit, pour le placer à tems & à propos.

CHAPITRE V.

Maniére de diſtribuer l'Hiſtoire par rapport à l'Eſprit. Idée de l'Hiſtoire ancienne.

IL faut s'attacher à un plan d'hiſtoire qui ſoit invariablement le même; de ſorte que l'on puiſſe ajouter aux faits, ou en retrancher tout ce qui paroît moins intéreſſant pour la jeuneſſe; ſans toucher à l'eſſentiel de ce plan, je veux dire à l'ordre méthodique, qui doit y régner. Quel plan il faut ſuivre.

Il faut faire paroître ſur cette ſcene tout ce qu'il y a de plus capable de ſurprendre l'eſprit par l'imagination, & les ſens que l'on charme par une eſpèce d'enchantement.

Léger crayon de l'Hiſtoire univerſelle. La création. Le déluge.

Quel ſpectacle en effet! Dieu parle, & l'univers ſort du néant. Il forme l'homme, imprime en lui le caractere de la Divinité: il en fait un abrégé de l'univers, & lui donne un empire ſans borne ſur toutes les puiſſances de ſon âme, & une entiére jouiſſance des biens qui couvrent la terre. Cette créature perd bientôt ſon excellence: l'homme déſobéit. L'eſprit de révolte paſſe du pere aux enfans, & bien-tôt à toute la poſtérité: elle devient ſi méchante qu'à peine reſte-t-il un ſeul homme qui faſſe le bien. Cet homme échappé avec ſa famille au naufrage univerſel, ſans avoir rompu le lien fatal du com-

mun esclavage, repeuple une seconde fois la terre. Mais la même innocence de mœurs, qui lui avoit fait trouver grace devant celui, qui venoit de faire éclater sa colere sur le reste du genre humain, ne passa point dans tous ses fils. La terre encore toute imbibée des eaux du déluge & couverte des cadavres des premiers hommes, n'empêche pas que l'un d'eux ne mérite, par un outrage, la juste indignation d'un pere favorisé du Ciel.

Tour de Babel. Etablissement des empires. Origine de l'idolatrie.

Enfin à mesure que la terre se repeuple de nouveaux habitans, les horreurs de cette vaste solitude disparoissent; & le tems diminue peu-à-peu la terreur que devoit inspirer une punition si éclatante. Les hommes, par un ridicule orgueil forment des projets insensés, que Dieu renverse d'une maniére aussi aîsée, que les efforts, qu'ils font pour

immortaliſer leur nom, ſont téméraires & impuiſſans. Il confond leur langage, de ſorte que, ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils ſont obligés de ſe ſéparer en autant de colonies, qu'il ſe trouve de langues différentes parmi eux. Les plus hardis ſe mettent à la tête; les ménent en différens pays; fondent des Royaumes & des Républiques. Ils ſe ſignalent ou par beaucoup de bien, ou par beaucoup de mal. Leur nom, que la ſuite de quelques ſiécles, & les bienfaits dont ils ont comblé les peuples rendent reſpectable, & à qui l'autorité de leurs deſcendans fait dreſſer des Autels, devient l'objet d'un culte qui n'eſt du qu'à un Etre dont l'image s'eſt preſque effacée en eux. Tels ſont les premiers tems de tous les peuples de la terre, dont le ſouvenir s'eſt conſervé

parmi eux par une tradition corrompue & fabuleuse. Telle est l'origine de l'idolatrie & des mensonges de la Grece, de l'Egypte & d'une infinité d'autres peuples qui ont voulu se distinguer, en perdant dans une longue suite de siécles les époques de leurs foibles commencemens.

Les Monarchies. Leurs caractéres.

Le lieu, où tous les premiers hommes avoient pris naissance, devoit être naturellement celui où se devoit former le premier & le plus puissant Empire. Aussi l'Asie en a-t-elle été le théâtre : puisque ce lieu, qui renfermoit la demeure délicieuse de nos prémiers parens, sembloit pour cela devoir être rempli de tout ce qui peut flatter l'ambition des Conquérans. L'Assirien, le Babilonien, le Méde & le Perse possédent tour-à-tour les richesses immenses de cette partie du monde. Tous s'endorment dans les

plaiſirs qui cauſent leur perte. Le dernier envahit tous les autres, & comme ſes bornes ſont contigues à la Grece, il s'éveille enfin de l'aſſoupiſſement des proſpérités, au bruit des actions éclatantes de quelques villes, dont les citoyens ſont autant de Héros. Ces peuples ne s'étoient point laiſſé corrompre ni par l'or, ni par la moleſſe. La providence les avoit établis dans un pays, qui fourniſſant au travail de ſes habitans le néceſſaire à la vie, ne leur inſpiroit que l'amour du travail, de la gloire & de la vertu. Chaque membre de ces différens petits états étoit obligé par ſon propre intérêt de n'être point inutile, & par les loix, à remplir tous les devoirs de l'humanité. Ces loix étoient religieuſement obſervées pluſieurs ſiécles même après la mort des legiſlateurs, qui les avoient quelquefois ſcé-

lées de leur propre ſang. Enfin tous les Grecs endurcis aux plus rudes travaux de la guerre feſoient trembler leurs voiſins. Le Perſe, las de s'aſſujettir des peuples auſſi faciles à vaincre qu'étoient les Aſiatiques, veut auſſi commander à des gens de cœur. Xerxès, avec toutes les forces de l'Aſie, vient fondre ſur une petite Province,comme un torrent qui ſemble devoir bien-tôt l'engloutir. Mais il apprend à ſes dépens combien le petit nombre de gens aguerris & diſciplinés l'emporte ſur une multitude efféminée. Le Perſe ne trouve pas d'autre moyen de dominer ſur des peuples ſi vaillans, qu'en affoibliſſant par la contagion du luxe ceux qu'il n'avoit pu abattre par la force des armes. Car tant qu'il les attaqua à la pointe de l'épée, il eut toujours en tête les plus grands Généraux d'Athènes &

de Lacédémone, & ce fut dans ce tems-là qu'en parut le plus grand nombre. Mais à mesure que la fréquentation des Asiatiques vint à amolir le courage des Grecs, l'ancienne austérité de mœurs fit place à l'oisiveté & à la molesse. Les beaux arts & les sciences, qui sont des fruits de la paix, prirent naissance dans son sein; mais les vertus militaires passerent à Rome, à Carthage & en Macédoine, petit état presque inconnu jusqu'alors d'où sort enfin celui qui frappe toute la terre d'étonnement autant par la rapidité de ses conquêtes que par celle du tems qui l'emporta. Tandis que celui-ci parcourt l'Asie plutôt en voyageur qu'en victorieux, Rome & Carthage, ces deux fierres rivales qui se connoissoient à peine, & dont les commencemens avoient été très-foibles, se formoient déja le plan

d'un vaste empire. L'une par une politique qui savoit s'accommoder au tems, rampante dans l'adversité autant que fierre & impérieuse dans le succès. L'autre toujours constamment inébranlable dans l'une & l'autre fortune, sans jamais faire trop éclater ses avantages, & cachant ses pertes sous les plus magnifiques apparences. Alexandre à qui un monde ne suffisoit pas, jaloux de leur gloire naissante, se préparoit à mesurer ses forces avec des ennemis plus dignes de lui, que ceux qu'il avoit jusque-là combattus. Mais la mort vint le surprendre au milieu de ses ambitieux projets. Ses conquêtes, après avoir été la proie de ses Officiers Généraux, qui s'en disputerent lon-tems les lambeaux avec cruauté & perfidie, tomberent enfin au pouvoir des vainqueurs de Carthage & d'Antiochus.

Etat des Juifs pendant les Monarchies.

Tandis que toutes les nations marchoient ainsi dans leurs voies; le peuple que Dieu s'étoit choisi entr'elles, de retour depuis Cyrus d'une longue & dure captivité, étoit le seul sur toute la terre qui rendît de vrais hommages au Tout-puissant. Ce peuple avoit souvent oublié celui qui, par une bonté spéciale, l'avoit autrefois tiré du pays, où il étoit né esclave, pour le conduire au travers des eaux & des déserts dans une terre où couloient le lait & le miel, suivant la promesse faite à ses Ancêtres. Dieu, après avoir brisé ses fers par une infinité de miracles éclatans, lui avoit soumis d'une maniére aussi éclatante toutes les nations qui s'étoient élevées contre lui. La possession de la terre promise ne l'avoit pas rendu plus reconnoissant. Mille fois entraîné à l'idolâtrie par le mauvais exemple de ses Princes,

il ſentit ſouvent les effets de la colere divine ; un repentir paſſager & peu ſincere dans l'adverſité le laiſſoit bien-tôt retomber. Enfin il éprouva de la part d'un pere, qui vouloit le rendre fidele, un châtiment des plus rigoureux : il gémit lon-tems ſous le joug de ſes ennemis. De retour dans ſa patrie, il retourna de tout ſon cœur vers Dieu qui, pour faire connoître à Iſraël qu'il étoit véritablement rentré en grace avec lui, le deffendit par une protection particuliére contre des ennemis, qu'il ne lui ſuſcita, que pour faire connoître aux nations la grandeur & la majeſté de ſon nom, que le peuple Juif avoit déja publié parmi elles, & pour confirmer par-là qu'il eſt le maître de toutes les Monarchies du monde. En effet ſa providence en a toujours fait la récompenſe des peuples les plus vertueux ; &

à meſure qu'ils ceſſoient de l'être leur pouvoir paſſoit en d'autres mains.

L'empire Romain.

Tel fut le ſort des différentes parties de ce ſuperbe Coloſſe, vu en ſonge par Nabucodonozor. L'or, l'argent & l'airain, qui ſe ſuccedent dans la compoſition de ſon tout appuyé ſur des jambes de fer, donnent une idée bien expreſſive du caractere de toutes les monarchies qu'ils repréſentent. Qui eût penſé que les peuples de la terre, ſi diviſés d'intérêts, de mœurs & de langues, ſe réuniroient un jour par toutes ces choſes; & que la force invincible d'un peuple, qu'on peut appeller tout de fer, deviendroit le ſoutien du poids énorme d'un ſi vaſte corps? Une troupe de bergers & de bannis s'aſſemble, s'enferme dans une enceinte qu'un homme franchit aîſément, & ſe bâtit des cabanes

de jonc. Ces nouveaux habitans commencent leurs exploits par un rapt, mais insensiblement leur ville s'accroît de ceux qu'ils forcent de devenir leurs concitoyens. Leur férocité devient valeur, & sous un regne plus doux la brutalité une vertu austere. Ceux qui avoient enlevé les filles de leurs voisins vengent d'une maniére éclatante l'outrage fait à une Dame. Enfin l'intrépidité, la constance, l'amour du travail, le mépris des richesses, un entier devoûment au service de la patrie, forment le caractere dominant des Romains. Le secret impénétrable d'un Sénat; ses vues étendues sur l'avenir; ses projets suivis sur un plan invariable, fécondés de l'union intime de tous les membrès de l'Etat & par une infinité de grands hommes; des guerres toujours suivies d'heureux succès; le secret de gagner

les cœurs des nations vaincues & de se les attacher comme par un lien de fer ; tout cela peut bien faire qu'un Empire en ait la solidité. Mais ses colonnes péchent par la base, les piés de la statue sont de fer mêlé d'argile : tant de vertus chez les Romains n'étoient qu'apparentes : elles n'avoient rien de solide. Aussi disparurent-elles bien-tôt, lorsque la puissance & les richesses eurent mis leur modestie à l'épreuve. Enfin une petite pierre se détache de la montagne, roule & vient frapper cette grande statue par l'endroit fragile. Elle tombe & est réduite en poudre par son propre poids ; de sorte qu'à peine en reste-t-il une pièce qui conserve quelques traits de ce prodigieux Colosse.

Voilà un plan général de l'histoire ancienne tel qu'on le peut suivre jusqu'à la décadence

de l'Empire Romain, qui devient la partie de l'hiſtoire la plus difficile & la plus rebutante pour les enfans, & qu'on doit par conſéquent réſerver pour un âge plus avancé.

Quant à l'hiſtoire ancienne, comme elle ne ſe ſubdiviſe point tant, il eſt beaucoup plus aiſé d'en ſuivre le fil & d'en lier les événemens, malgré toutes les difficultés de la Cronologie qu'il faut laiſſer diſcuter aux ſavans. Les premieres nuances de ce canevas ſont les faits merveilleux, tels que les batailles, les ſiéges, les actions héroïques des grands hommes, les morts tragiques, les miracles, enfin tout ce qui paroît ſurpaſſer les forces de l'humanité. L'hiſtoire doit paroître aux enfans revétue de tout ce qu'elle a de plus magnifique. D'abord c'eſt l'*hiſtoire univerſelle merveilleuſe*. Puis à meſure

L'hiſtoire ancienne eſt plus aiſée à apprendre que la moderne. De quel côté il faut d'abord la préſenter à l'eſprit.

que le ſentiment leur fait faire de petites réfléxions, on en profite pour en faire naître d'autres. Ils interrogent d'eux-mêmes, on les ſatisfait & l'on s'apperçoit inſenſiblement de l'accroiſſement de la raiſon.

CHAPITRE VI.

Obſervations ſur les différentes faces de l'hiſtoire & ſur le merveilleux.

Pourquoi le merveilleux plaît tant.

COmme je ne veux laiſſer paſſer aucune occaſion de faire connoître l'eſprit humain dans toutes ſes maniéres d'agir; je crois qu'il n'eſt pas ici hors de propos de réfléchir ſur l'impreſſion que le merveilleux fait ſur lui dans un âge encore tendre. Pourquoi lui plaît-il tant? D'où

vient, par exemple, qu'un rocher qui devient fontaine; une mer qui s'ouvre pour livrer passage à tout un peuple au travers de ses eaux; un fleuve qui remonte vers sa source; une multitude prodigieuse d'hommes défaite par un petit nombre; un homme qui seul arrête une armée entiere; un autre qui souffre le feu sans qu'il paroisse la moindre altération sur son visage; celui-ci qui se précipite à travers mille dangers & leur échape; celui-là qui court à une mort certaine ou se la donne lui-même; un monstre de cruauté comme celui qui fait les délices du genre humain: d'où vient, dis-je, que tous ces traits d'histoire nous frappent si vivement? Pourquoi les lit-on avec tant d'avidité à un certain âge? C'est que l'on juge de tout par comparaison avec son sentiment intérieur. Le

ſouvenir de la vivacité de quelque légere douleur comparée avec la vivacité de celle qui ôteroit la vie, fait admirer une valeur intrépide couverte de bleſſures. La comparaiſon qu'on fait de ſa foibleſſe avec la force invincible d'un héros fait admirer ſes exploits. Le mépris de la vie, à laquelle on eſt naturellement ſi fort attaché, paroît bien extraordinaire dans les autres hommes. Le déſir de voir l'effet que produiſent les horreurs d'une mort, dont on a le tems de conſidérer l'appareil, fait courir ſur le paſſage d'un criminel qu'on méne au ſuplice : on regarde avec curioſité l'air de ſon viſage & ſa contenance dans ce moment terrible : enfin on veut s'aſsûrer par autrui de ce qu'on ne veut point éprouver ſoi-même.

C'eſt ainſi qu'on lit les mal-

heurs d'un grand homme qui devient la victime de ſes amis perfides, de ſes parens, des fureurs d'un Tyran, & peut être de la violence de ſes paſſions. Par un effet de notre ſentiment nous voulons être ce perſonnage; on ſe met à ſa place; on déplore ſon propre malheur dans un autre. La vertu au contraire eſt-elle récompenſée, s'éléve-t-elle au-deſſus de tous les obſtacles qui l'environnent: c'eſt pour la même raiſon qu'on en reſſent une joie ſecrete. Le miraculeux frappe, parce qu'on ignore par quels reſſorts ſecrets peuvent ſe mouvoir des êtres en qui il ne paroît aucun arrangement mécanique de parties, & parce que l'on ſent par-là la préſence d'un être inſenſible plus puiſſant que nous. En un mot tous les hommes admirent ce qui ſurpaſſe, ou leurs forces naturelles

ou les lumiéres de leur raiſon ; ſurtout dans l'enfance lorſque toutes ces choſes ſe préſentent à nous pour la premiére fois.

Quels avantages ne peut-on pas tirer de ſi puiſſans mobiles pour former le cœur en formant l'eſprit ! Mais attachons nous avant tout à ce dernier.

Il faut joindre l'Hiſtoire des Arts & des Sciences à celle des actions des hommes.

Après le merveilleux de l'hiſtoire, on doit placer à-propos, en travaillant toujours ſur la même piéce, celle de ces rares génies à qui on eſt redevable de l'invention des Arts & des Sciences. Il faut joindre à l'hiſtoire des Empires celle des Sciences mêmes, qui ne ſont que des obſervations ſur la plupart des choſes merveilleuſes qu'on vient de lire. Cette hiſtoire eſt très-propre à diſſiper l'étonnement ſtupide où l'on reſteroit, ſi on ne cherchoit pas les cauſes de ce qui arrive d'extraordinaire dans le

le monde. On peut donner une légére idée de ces Sciences, si en racontant les vies de ceux qui les ont inventées ou réduites en préceptes, on ajoute quelles sont les refléxions qui leur ont fait faire des découvertes, & ce qui y a donné occasion. Ainsi l'industrie de certains animaux à passer les fleuves, apprend aux hommes la Navigation; les contours de l'ombre leur font tracer les premiers traits de la Peinture; la cadence des marteaux d'une forge leur apprend la Musique; & un pannier posé par hazard sur une plante fait inventer le plus bel ordre d'Architecture. Enfin Philosophes, Historiens, Orateurs; Géometres, Architectes, Peintres, Poétes &c, ce sont eux qui ont occasionné ou éxécuté la plus grande partie des merveilles de l'esprit humain ou qui

en ont expliqué les causes. Ils sont les héros de son histoire, qui sous ces égards donne encore une infinité d'idées, par le détail & les descriptions particuliéres des plus beaux ouvrages de l'homme.

Il faut lire les Histoires particuliéres des grands hommes.

La raison conduite d'idée en idée, comme par differens dégrés, commence enfin à venir au grand jour & à se reconnoître elle-même. Après lui avoir fait parcourir l'univers, il faut l'arrêter sur quelques objets particuliers & les lui faire considérer à loisir. C'est alors qu'il faut lire avec attention les portraits des grands hommes tracés par les plus habiles mains. C'est là qu'un jeune homme doit faire usage d'une raison adulte: il doit étudier & comparer les caractéres de l'esprit & du cœur des grands hommes d'Athènes, de Lacédémône, de Carthage,

& de Rome. Il ne faut pas se contenter alors de la lecture d'un seul livre ; mais lire par ordre ceux qui ont écrit les vies des grands hommes en différens tems, prennant successivement ceux qui commencent où les autres finissent. C'est là qu'il faut les voir dépeints, ou par leurs qualités personnelles, ou par leurs grands talens : c'est là qu'ils paroissent tels qu'ils fûrent autre-fois, sages politiques dans le gouvernement, intrépides & prudens à la tête des armées, modestes & désintéressés dans le particulier.

Fruit que l'on retire de l'Histoire ancienne.

Ce sont là les différentes faces sous lesquelles l'histoire doit être présentée à l'esprit, & c'est de cette derniére qu'on recueille tout le fruit, qu'on en a espéré d'abord pour l'esprit, par la combinaison des motifs & des circonstances qui font agir les

hommes. C'eſt ce qu'on doit toujours faire obſerver aux jeunes gens à qui on la montre. Car, dit un Auteur, « étudier » l'Hiſtoire c'eſt étudier les opi- » nions, & les paſſions des hom- » mes pour en pénétrer tous les » reſſorts & tous les détours, en- » fin pour connoître toutes les » illuſions qu'elles peuvent faire » à l'eſprit & les ſurpriſes qu'el- » les font au cœur : en un mot » c'eſt apprendre à ſe connoître » ſoi-même dans les autres. » On pourra faire uſage des régles que je donnerai dans la ſuite, pour connoître les différens eſprits dans le commerce de la vie ; & en faire l'application aux différens perſonnages de l'hiſtoire, quand on voudra rechercher les cauſes premiéres de leurs différens caracteres.

L'hiſtoire moderne eſt

Voilà les fruits qu'on doit retirer de la lecture de l'hiſtoire

ancienne. Mais quels avantages ne doit-on pas tirer de la moderne ! Dans celle-ci la conduite des hommes plus proche de nos tems se compare plus aîsément avec ce qui se passe aujourd'hui ; les hommes y paroissent plus naturellement ce qu'ils sont ; parce qu'on les voit de plus près, & que les fantômes de vertus héroïques se sont évanouis avec le paganisme.

plus utile que l'ancienne. Pourquoi cela.

CHAPITRE VII.

Dans quel ordre il faut lire l'histoire moderne ; & quel fruit on peut en tirer.

CE qu'il faut observer, en fesant lire l'histoire moderne, pour qu'elle ne rebute pas les enfans par la multitude

Ce qu'il faut faire pour que l'Histoire moderne ne

ate pas élevé.

d'événemens peu curieux dont elle est chargée ; c'est d'en réserver l'étude pour un âge plus avancé, ou de suivre la même méthode que nous avons proposée pour l'ancienne ; en ne s'attachant d'abord qu'à ce qui peut plaire davantage & en évitant le trop de sub-divisions qui accablent la mémoire & lui échapent aisément. Mais si l'on en différe quelque tems l'étude ; elle ne doit pas être moins sérieuse que celle de l'ancienne, & on doit d'autant plus en profiter qu'on est plus en état de le faire : puisque cette histoire nous fournit des modeles de conduite plus conformes à nos mœurs & à nos usages.

Il faut donc, comme j'ai dit, s'attacher au tronc ou à quelque branche considérable de cette histoire, je veux dire à quelque Monarchie presque aussi

ancienne que l'Ere vulgaire, telle que l'Empire d'Orient ou d'Occident. On peut, si l'on aime mieux, pour éviter la confusion des révolutions, passer des premiers Empereurs Romains à la succession non-interrompue des Rois de France : de Constantin à Clovis ; pour considérer de là, comme d'un lieu élevé, tout ce qui se passe en d'autres pays.

Comment il faut la distribuer.

Après s'être donné le tems de considérer la vaste étendue de l'Empire Romain, qui s'est conservé assez lon-tems dans son entier sous les douze premiers Césars : après avoir vû croître notre religion au milieu des persécutions d'où elle tiroit toujours de nouvelles forces ; on la verra bien-tôt solidement établie sur les ruines de l'Empire, qui ne tarderent pas à se préparer sous les Empereurs suivans par les invasions des Barbares. On verra

les débris de cette vaſte domination former différens états qui n'eurent rien de ſtable que vers le quatriéme ſiécle.

Depuis qu'avec Conſtantin s'étoient évanouis les reſtes de la ſplendeur Romaine; les Gots, les Viſigots, les Oſtrogots, les Huns, les Vandales, les Ecoſſois, les Pictes, les Saxons ou Anglois, les Bourguignons, les Francs, les Sclavins ou Sclavons, peuples pour la plupart Scythes ou Sarmates d'origine, s'emparerent de différentes provinces Romaines. Mais ces peuples n'établirent pas tous des demeures fixes : il n'y eut que ceux qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, quoiqu'après pluſieurs révolutions.

Pour comprendre tout ce qui ſe paſſe dans des tems ſi tumultueux, il faut avoir ſous les yeux des cartes & des tables crono-

logiques, pour fixer par le local l'attention & la mémoire, jusqu'à ce qu'on ait atteint les Epoques certaines de la fondation des royaumes, de France, de Navarre, de Castille; les commencemens des royaumes, d'Angleterre, d'Ecosse, de Pologne, de Boheme, de Danemark de Suede; jusqu'à ce qu'enfin on soit parvenu au renouvellement de l'Empire d'Occident par Charlemagne.

Quant à l'Empire d'Orient, depuis sa division jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. le fil de son histoire est assez continu & par-là aisé à suivre. Il faut donc faire marcher parallelement tout ce qui se passe dans l'un & l'autre Empire.

Fruit de l'Histoire moderne.

Le fruit que l'on doit tirer de l'histoire moderne, c'est d'aller chercher jusque dans leur sour-

ce, c'eſt-à-dire dans le caracte-re dominant de tous les peuples Barbares qui ont fondé tant de Monarchies, l'origine & la cauſe de toutes les différentes eſpèces de gouvernemens établis en Europe, des différentes prérogatives de certaines villes ou provinces, de quelques Seigneurs, de quelques Corps, Colléges, ou Académies; & par conſéquent l'origine du Droit public fondé ſur les intérêts differens de toutes les puiſſances ſupérieures & ſubalternes; & celle des différentes inventions de choſes ignorées de l'antiquité, tant pour le commerce & la navigation, que pour la guerre, &c. L'hiſtoire moderne nous préſente les divers changemens arrivés dans toutes ces choſes, les mœurs des peuples lon-tems plongés dans une ignorance groſſiére & de leur propre hiſtoire

& de tout ce qui les avoit précédés dans les pays où ils s'étoient établis. Nous y voyons ensuite ces peuples se dépouiller peu-à-peu de leur ancienne férocité à mesure que des siécles plus paisibles leur donnent le tems de se reconnoître, de méditer & de réfléchir. Les Lettres, lontems abandonnées à des gens qui en connoissoient à peine les premiers élémens, sortent enfin du Cloître pour paroître avec honneur auprès des Grands qui les méprisoient auparavant. Elles donnent occasion d'aller fouiller dans les ruines des anciens édifices pour y trouver dequoi dissiper les ténébres de l'histoire, & faire revivre les Arts qui firent autrefois admirer la Grece de toutes les autres nations du monde.

Renouvellement des sciences en Europe.

On peut voir les différentes faces de notre Monarchie sous

L'histoire de France.

les différentes races de ses Rois & le caractere de la nation dans ces tems différens : sa valeur toujours constante, commander aux autres peuples & leur donner des maîtres : enfin sa gloire parvenue au point d'élévation où elle est maintenant sous un Auguste qui, par les loix d'Etat, ainsi que par celles du sang, ne meurt jamais. Sans sortir de notre France ; où trouvera-t-on de plus beaux modeles de valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée dans la conduite & le maniement des affaires, & d'une connoissance parfaite de tout ce qui orne l'esprit ? où trouvera-t-on de plus grands Capitaines, de plus habiles Politiques, de plus sages Magistrats ? Dans ces illustres personnages avec tant de qualités d'esprit à quel éminent dégré n'a-t-on pas vu briller le

mérite perſonnel par des vertus réelles & ſolides, ſans le fard & la dure auſtérité des anciens Stoïques.

On ne ſauroit donc lire avec trop de ſoin les Vies & les Mémoires de ces grands hommes, quand on en trouve de fidelles, toujours ſuivant le plan général. La lecture de ces Mémoires eſt d'autant plus intéreſſante qu'elle nous fait voir ces héros de plus près. Elle nous fait converſer familiérement avec eux : elle nous fait entrer dans leurs cabinets : nous apprend leurs maximes telles qu'ils les proféroient ; en un mot elle nous ouvre leurs cœurs, nous fait voir la franchiſe ou la diſſimulation qui y regne : elle nous fait connoître la beauté de leurs génies par la vivacité & la force de leurs penſées; leurs paſſions, leurs inclinations, leurs foibleſſes, par

Les Mémoires.

toutes leurs demarches: elle nous inſpire l'envie de les imiter, nous éleve le courage pour le faire & pour éviter les travers dans leſquels la foibleſſe humaine les a fait donner. Voilà en général tous les avantages que procure l'Hiſtoire.

CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur la Fable.

LA Fable a ſon utilité auſſi bien que l'Hiſtoire, à cauſe de l'illuſion charmante qu'elle fait à l'Eſprit, à qui, comme nous avons fait voir plus haut, le merveilleux plaît tant. Il faut ſavoir profiter de cette ſurpriſe; mais en prenant garde que le cœur n'en devienne pas la dupe.

Comme on aime beaucoup ce qui surprend, c'est-à-dire toutes les choses où certaines qualités se trouvent réunies à un dégré d'éminence extraordinaire; les hommes ont voulu mettre ou supposer partout ce merveilleux. Lorsqu'il ne s'est pas trouvé de héros parmi eux, ils en ont feint; ils les ont fait parler & agir d'une maniére extraordinaire: de-là la Poésie, qu'ils ont appelée le langage des Dieux, la Musique, & en un mot tout ce qui est capable d'exprimer les mouvemens d'une âme élevée au-dessus d'elle-même.

Ce qui a donné occasion à la Fable.

Comme les vices ont leur merveilleux ainsi que la vertu, & qu'il y a un excès de grandeur comme un excès de bassesse dans les hommes, un excès de tristesse comme un excès de joie; il y a aussi un excès de sérieux & un excès de ridicule:

Ce qui a fait inventer différentes sortes de Poésies.

Toutes ces choſes ſont les cauſes naturelles qui ont fait chercher aux hommes les moyens de peindre & d'exprimer tous ces caractères, ſurtout chez des peuples qui avoient le plus de vivacité d'imagination & d'eſprit. C'eſt à de tels principes qu'on doit rapporter l'invention des Poémes Epiques, Tragiques, Comiques & Satiriques.

C'eſt le même eſprit qui a introduit chez les François, peuple qui a toute la vivacité des anciens Grecs, toutes ces eſpèces de poéſies; d'abord d'une maniére auſſi imparfaite qu'elles l'avoient été en Grece. Quand les lettres commencerent en France à ſortir de l'obſcurité, le Poéme Epique étoit groſſiérement imité par le Roman; la Tragédie & la Comédie par les farces de nos Troubadours ou farceurs: enfin inſenſiblement

toutes ces choſes ſont venues au point de perfection où nous les voyons maintenant.

Ce qu'il y a d'utile dans la Fable.

Par où ces ſortes d'ouvrages ſont-ils donc utiles ? En ce qu'ils ſont des tableaux accomplis, de toutes les bonnes qualités de l'eſprit & du cœur qu'on fait briller toutes réunies dans un même ſujet, ou des vices qu'on peint avec tous les traits qui les font haïr ou mépriſer ; & cela en raſſemblant, par un enchaînement continuel d'accidens & de cataſtrophes ſuppoſées, tout ce qui vraiſemblablement feroit agir les hommes de telle ou telle façon, ſi par un effet du hazard ils ſe trouvoient engagés dans de pareilles circonſtances. (*a*) Certainement on ne

(*a*) Il ſemble que le Roman & la Comédie pourroient être auſſi utiles qu'ils ſont nuiſibles. On y voit de ſi grands exemples de conſtance, de vertu, de tendreſſe, &

pourroit pas trouver un meilleur moyen pour faire connoître tout ce qui meut le cœur humain ni de plus ſages inſtructions pour l'homme : ſi on ne s'en étoit pas ſouvent ſervi pour le corrompre.

Comment il faut la lire.

Voici donc ce que je penſe de la lecture qu'il faut faire de ces ſortes d'ouvrages. C'eſt que rien n'eſt plus capable de former l'eſprit par la beauté des images qu'on y voit & par l'aimable variété de tout ce que la vérité n'a peut-être jamais fait voir dans un ſi beau point de vue. Mais il faut bien prendre garde que l'eſprit ne ſe forme au dépens du cœur. Il faut donc faire choix des livres qu'on donne

de déſintéreſſement, de ſi beaux caracteres ; que quand une jeune perſonne jette la vue ſur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des ſujets indignes & fort au-deſſous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle ſoit capable pour eux de la moindre foibleſſe. *La Bruyere.*

à lire aux jeunes gens ſur cette matiére ; & ne s'en ſervir que lorſqu'on a ſagement prévenu la raiſon contre tout ce qui pourroit la troubler ou la ſurprendre, en lui feſant appercevoir les Sophiſmes ſpécieux des paſſions & lui apprenant à diſtinguer les apparences de la réalité. On doit faire de tous les écrits, qui ſont des productions de l'imagination, ce qu'on fait des tableaux qu'on place dans un appartement pour l'orner. La nouveauté nous en fait lon-tems admirer les beautés : c'eſt ſur eux que nous nous formons le goût pour juger d'autres ouvrages : enfin inſenſiblement nos yeux s'y accoutument, & nous paſſons devant avec indiférence à moins que par complaiſance nous ne les montrions à nos amis. Il en eſt de même des ouvrages de Poéſie qui ſervent plutôt à

récréer l'esprit, qu'à l'occuper sérieusement. Cependant on peut dire qu'ils y laissent une infinité de beaux sentimens & de belles maximes qui plaîsent beaucoup par la maniére noble dont elles sont exprimées.

En général l'Histoire prévient ou dissipe les préjugés.

Enfin un des derniers & des plus grands avantages que l'esprit puisse tirer de l'histoire soit véritable, soit fabuleuse; c'est qu'après avoir acquis beaucoup de connoissances, on apprend encore par la prodigieuse diversité d'opinions & de sentimens sur une même matiére, à discerner la vérité, à guerir ou prévenir les préjugés si ordinaires dans les jeunes gens & le malheureux entêtement de vouloir que les choses, sur lesquelles ils ont prononcé, soient telles qu'ils les jugent.

CHAPITRE IX.

De la Géographie. Conclusion de cette Partie.

Il faut étudier la Géographie en lisant l'Histoire.

LA Géographie & la Cronologie, qu'on appelle les yeux de l'Histoire, en doivent être inséparables. A mesure qu'on lit, il faut aller chercher sur la carte les lieux dont il est fait mention; c'est de cette maniére qu'on doit l'enseigner aux enfans. Parle-t-on d'un siége, d'une bataille, de la marche d'une armée; il faut à la fin de chaque lecture leur montrer sur la carte & leur imprimer dans la mémoire l'image des différentes contrées d'un pays par les contours q[illegible] bornent, de sorte qu'ils [illegible]t savoir par-là à

point nommé, la place que ces pays occupent ſur la carte. Pour les termes de cette ſcience ; il eſt inutile de ſe donner la peine de commencer par les faire apprendre aux enfans. Il faut ſe contenter de les leur expliquer à meſure qu'ils ſe préſentent. Un Promontoire, un Cap, une île, une preſqu'île, un iſtme, tout cela s'explique ſur le champ & la figure devant les yeux. Que l'on obſerve toujours cette pratique en liſant l'hiſtoire ancienne & moderne, en les comparant tour à tour l'une à l'autre. Le Peloponèſe s'appelle aujourd'hui Morée : la Tartarie étoit autrefois la Scythie &c. A l'hiſtoire de nos tems que l'on joigne la lecture des voyages, une connoiſſance plus particuliére des mœurs & coutumes des différens peuples, de leur commerce, de leur économie, de leurs

maximes politiques, de leur religion, de leurs ſciences.

Il faut réſerver ce qu'il y a de ſcientifique dans la Géographie pour la Phyſique où l'on traite de la Coſmographie.

Récapitulation de ce que nous venons de dire dans les deux parties précédentes.

Voilà toutes les choſes que l'on pourroit faire étudier aux enfans à qui on donne une éducation particuliére, comme à ceux à qui on en donne une publique. Il ne s'agit pour ces derniers, que de régler toutes ces choſes ſuivant l'ordre que je propoſe, de ſorte que tout ſe trouve uniforme entre pluſieurs, proportionné à la capacité de chaque âge & diſtribué, ſi l'on veut, ſuivant les claſſes ordinaires de Sixiéme, Cinquiéme, Quatriéme & Troiſiéme, dans leſquelles on verroit les différentes faces de l'hiſtoire ancienne. En Seconde & en Réthorique, lorſque le jugement com-

mence à se former, on pourroit joindre aux observations sur l'histoire ancienne, les différentes faces de la moderne, avec celles des sciences & des Arts, la Grammaire, la Critique, la Poésie, & généralement tout ce qu'on appelle Belles-Lettres, & réserver pour la Philosophie les réfléxions & les raisonnemens généraux sur toutes les idées acquises.

L'étude d'une langue, comme nous l'avons fait voir, loin d'être un obstacle & un retardement pour toutes ces choses par la maniére gênante dont on la montre, devroit au contraire les aider & en être aidée. Combien ne nous perfectionnons-nous pas dans notre langue maternelle par la lecture? Quelle prodigieuse variété de façons de s'exprimer sur une même chose ne puise-t-on pas dans

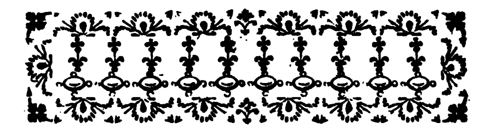
les

les Auteurs François ? N'eſt-il pas auſſi facile, ſelon notre Méthode, d'apprendre les langues mortes ? D'ailleurs combien la mémoire ne ſe trouve-t-elle pas ſoulagée ? N'a-t-on pas éprouvé combien il eſt facile de retenir un trait d'hiſtoire qu'on a expliqué dans un Auteur & qu'on a traduit par écrit ?

Quelle ſatisfaction pour des Maîtres zèlés de voir chaque jour le progrès que font leurs éleves & celui qu'ils peuvent faire ? Quel avantage pour des parens & pour des meres mêmes, de pouvoir juger de ce que ſavent leurs enfans, en les entendant expliquer, & s'aſſûrer ainſi par elles-mêmes qu'on ne leur en impoſe point ? Car qui ne pourroit pas connoître, par exemple, qu'un homme ſait l'Allemand ſi, lui voyant tenir un livre écrit en cette langue,

on lui entendoit rendre mot-à-mot en François le ſens de ce Livre? Combien n'épargneroit-on pas aux enfans de puérilités & de minuties qui ſont ordinairement traitées comme choſes ſérieuſes; ce qui tient toujours leur raiſon à la gêne & comme en enfance; après quoi on ne doit pas être étonné de voir qu'ils en faſſent uſage ſi tard, & ſouvent ſi mal.





PRATIQUE D'ÉDUCATION POUR L'ESPRIT.

TROISIÈME PARTIE.

LE JUGEMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Des Humanités ou Belles-Lettres.

LOrſqu'on remarque qu'un éleve, outre le progrès qu'il a fait dans les langues, dans la connoiſſance de l'hiſtoire & des élémens des Arts,

commence naturellement à faire usage des idées acquises, & que son jugement se forme; on le fait passer de la pratique à la théorie, du sentiment à la réflexion.

A quel âge un enfant commence à avoir du jugement.

C'est ordinairement à l'âge de 14 ou 15 ans, que les organes plus dévelopés commencent à agir avec plus d'ordre & de régularité, & à faire sur l'esprit des impressions plus distinctes. L'âme devient par-là plus attentive & plus disposée à combiner les idées acquises, à l'aide desquelles elle vient enfin à bout de se former un systême, les ayant présentes & sachant par ce qu'elles sont, la place qu'elles doivent avoir respectivement les unes aux autres. Que si on avoit manqué de faire provision d'un certain nombre de connoissances pour cet âge, l'ouvrier & l'instrument capable

d'agir, manqueroient de matiére & languiroient dans l'inaction.

Cet âge devient donc un tems propre à jouir, ou du moins à dresser comme un état général des richesses soigneusement amassées, pour s'en assûrer la possession.

C'est à quoi servent les sciences par rapport à nos connoissances. Il faut donc en général commencer par celles qui ornent & aiguisent l'esprit. Voici dans quel ordre ces sciences doivent se succéder. Lorsqu'une lecture assidue a mis un enfant en possession d'une langue, il ne faut plus le mener si rapidement; mais lui apprendre d'abord la Grammaire. Jusqu'ici on s'est tenu aux simples regles de syntaxe, observées chemin fesant dans les Auteurs mêmes; maintenant il faut lui faire remar-

Il faut commencer à exercer la raison par les sciences qui aiguisent & ornent l'esprit.

quer la force & le sens de chaque expression.

L'éleve ainsi exercé, si l'état auquel on le destine demande qu'il sache bien parler la langue qu'il apprend, on peut le faire composer en cette langue. Il ne trouvera rien alors ni de rebutant ni de difficile, parce que, comme nous avons déja dit, il est aisé d'imiter une langue dont le génie est connu. Pour un Prince ou un homme d'épée; il lui suffira d'entendre bien les Auteurs.

Faire succéder les Poétes & les Orateurs aux Historiens : ce qu'il faut faire observer dans leurs ouvrages.

Aux historiens, qu'on n'abandonnera pas encore entiérement, on pourra faire succéder les Poétes & les Orateurs. Dans ceux-ci on fera remarquer avec le tour de l'expression la beauté des pensées, la force des raisonnemens, l'enchaînement & la justesse des conséquences, la solidité des réflexions. C'est-là

que l'on ménera, comme par la main, une raison encore novice, dans un sentier semé de fleurs. Dans les Poétes on fera remarquer, outre la cadence & l'harmonie, la vivacité & la beauté de l'imagination, les expressions heureuses, l'invention, & la disposition qui dépendent d'un jugement solide, comme la beauté des images dépend de l'imagination. Enfin on dévelopera toutes les allusions qui peuvent avoir rapport à l'histoire, en quoi consiste une grande partie de ce qu'il y a de mieux frappé dans leurs peintures; ainsi que les passions & la morale qui parlent chez eux avec une énergie & une grace merveilleuses. On trouve dans leurs ouvrages des traits qui renferment en peu de mots toute une histoire, & dont on ne peut par conséquent sentir toute la beauté si on n'a

pas la connoiſſance de cette hiſtoire.

De la verſification.

A la lecture des Poétes on peut encore joindre la verſification ; mais ſeulement pour accoutumer l'oreille à ſentir la meſure, pour apprendre à déclamer & à lire correctement. Il eſt bon d'exercer les jeunes gens à compoſer d'eux-mêmes quelques petites piéces ſeulement ; à moins que le talent n'en décide autrement. En ce cas, comme il arrive ſouvent dans le monde qu'on eſtime plus la Poéſie que les Poétes, qui donnent ſouvent dans des travers ; s'il ne faut pas abſolument négliger un talent ſi admirable dans un éleve, on doit auſſi prendre garde que le déréglement d'imagination, qui ſe trouve ſouvent dans de tels génies, ne paſſe au cœur & dans la conduite. C'eſt un ardeur qu'il faut même ſouvent réprimer.

Tout cela doit être comme le prélude des ſciences & un exercice de la raiſon ſur des matiéres aîſées, pour la mûrir avant que de paſſer à des objets plus relevés. Cette eſpèce de théorie doit toujours être accompagnée de celle des Sciences, dont j'ai parlé un peu plus haut, c'eſt-à-dire des Mathématiques qui ont beſoin du ſecours de l'imagination. Mais il ne faut toucher encore qu'à ce qu'il y a de plus aîſé & de moins abſtrait dans ces ſciences.

C'eſt-là ſuivant notre ſentiment à quoi doit ſe réduire tout ce que l'on appelle *Humanités*, qui ſe trouvent diviſées en trois claſſes, dont la premiére pratique ſans raiſonner, la ſeconde pratique & commence à raiſonner, la troiſiéme enfin, qu'on peût appeller une bonne Réthorique, donne la perfection

aux deux autres. C'eſt-là que l'eſprit entre dans une eſpèce de majorité, & agit de lui-même, ſans avoir beſoin d'autres ſecours que de bons avis.

De la Réthorique. De la juſteſſe des penſées.

Lorſqu'un jeune homme eſt parvenu à ce point, il ne faut plus que le maître faſſe autre choſe que de le diriger dans la lecture de tout ce qui eſt capable de lui perfectionner le goût & le jugement, ſurtout par celle des livres où il entre beaucoup de méditation & de réfléxion. Sa Réthorique doit être une eſpèce de Dialectique, dépouillée de toutes les puérilités de l'Ecole & de toutes les minuties d'un ſtile trop étudié. On doit bien perſuader aux jeunes gens qu'il ne faut s'attacher (*a*) qu'au

(*a*) L'ignorance vaut mieux qu'un ſavoir affecté,
Rien n'eſt beau en un mot que par la vérité
C'eſt par elle qu'on plaît & qu'on peut lontems plaire. *Boileau Epi. 9. v. 101.*

vrai & que la plus belle éloquence eſt celle qui revétit une penſée conçue avec juſteſſe, de tous les traits de vérité & de lumiére dont elle eſt capable & qui, ſemblable au diamant que l'on polit, n'emprunte ſon luſtre que d'elle-même.

En effet ce n'eſt pas du nombre d'expreſſions que nos idées ont beſoin pour être exprimées & communiquées aux autres d'une maniére qui les frappe & les étonne ; ce n'eſt que de celles dont la juſteſſe & la propriété réveille dans les autres ce qu'ils ſentoient ſans pouvoir l'exprimer, ce qu'ils n'ont jamais eu occaſion de ſentir, ou à quoi ils n'ont pas fait attention, quoique ſouvent à portée de le faire. De la juſteſſe de l'expreſſion.

Lors donc qu'on fait compoſer un jeune homme, que ce ſoit ſur quelque choſe d'intéreſſant : qu'on l'accoutume de bon- Du ſtile.

ne-heure à réfléchir sur son sujet & à ne point se livrer à une abondance superflue (*a*) de tours, de phrases & de termes qu'il regarde souvent comme un ornement du discours. En un mot la pureté de langage, des idées bien justes & bien en ordre, une prononciation naturelle & aisée, suffisent pour disposer un jeune homme à devenir bon Orateur. Quand on examine son ouvrage, qu'on lui fasse remarquer les répétitions déguisées sous des termes synonimes ou

(*a*) Tout écrit qui de mots offre un vain étalage,
Est un arbre étouffé sous un épais feuillage :
Le Jardinier avide y cherche en vain des fruits ....
Que votre expression naturelle & sensée
Par un juste rapport s'unisse à la pensée.
Orner un trait commun de mots majestueux,
C'est parer un faquin d'ornemens somptueux.
Selon votre sujet il faut changer de stile.... .
Et que l'expression soit l'Echo de l'esprit.
Pope essai sur la critique chant. 2.

équivalens, les Epithétes trop ambitieuſes ou peu convenables au ſtyle ou aux choſes à qui on les joint.

Enfin à cette partie de la Réthorique qui traite des figures, on joint celle de la Logique qui traite du jugement; en lui expliquant la nature des propoſitions & leurs différentes eſpèces.

Traduire.

Rien ne forme davantage le goût & le jugement, que de s'exercer à faire des traductions libres de quelques excellens Auteurs; tachant d'en tranſporter les beautés en notre langue & de les imiter.

Faire des Extraits.

Mais ſans m'étendre davantage, je finirai par dire que le diſcernement d'un habile maître ſuffit pour décider du choix des livres qu'il faut lire pour lors: & ſans vouloir trancher moi-même là-deſſus, j'ajouterai ſeulement qu'en général ſuivant no-

tre méthode les Historiens lus avec réfléxion précédent les Poëtes & les Orateurs dans l'une & l'autre langue. On en extrait ce qu'il y a de remarquable ou pour aider la mémoire ou pour suppléer à son défaut, sans omettre les ouvrages de littérature du tems. Tout cela acheve d'orner l'esprit & de lui faire acquérir un grand nombre d'idées avec les signes de ces idées, je veux dire, tous les termes d'une langue, leur propriété & leur véritable usage : ce qui le met en état d'en faire l'application.

Il est maintenant dans l'ordre de passer aux choses mêmes que ces idées répresentent & de considérer par ce qu'elles nous paroissent, ce qu'elles sont en elles-mêmes : c'est ce que fait la Philosophie.

CHAPITRE II.

De la Philosophie.

Le sensible nous conduit à l'insensible. Par où il faudroit commencer la Philosophie ?

COmme c'est toujours le sensible qui nous conduit à l'insensible ; le physique au métaphysique ; comme aussi l'esprit suivant sa maniére de procéder va de l'idée au signe, & du signe à la réfléxion ; je crois qu'on doit commencer la Philosophie par tout ce que l'univers offre aux yeux ; par tous les phénomenes de la nature, pour en faire d'exactes descriptions & former de leur assemblage des systêmes généraux qui puissent nous méner à la cause, & de la totalité de toutes ces choses à l'Etre en général, pour descendre encore une fois aux particuliers.

Cependant l'esprit attentif à la route qu'il tient, en dresse comme la carte, pour pouvoir, comme un habile pilote, faire l'estime du chemin qu'il a fait & de celui qui lui reste à faire; pour reconnoître tous ses écarts; en un mot pour s'assûrer de tous les moyens de revenir sur ses pas, & corriger ses erreurs par des définitions plus justes ou plus approchées, par des principes plus généraux & plus certains, par des conséquences mieux liées, enfin par des maximes rendues incontestables.

La Physique historique.

On doit donc d'abord présenter tout ce que la Physique a d'historique & d'expérimental; c'est-à-dire les miracles de la nature qui se trouvent en différens pays, incontestablement avérés par d'habiles témoins oculaires, sur les trois régnes Animal, Végétal & Minéral, & générale-

ment ſur tout ce qui ſe trouve dans les entrailles de la terre ou ſur ſa ſurface. On raconte tout ce qui ſe pratique dans différentes parties de notre globe, pour la culture des terres, pour le ſoin que l'on prend des animaux & des plantes néceſſaires à la vie; tout ce qui regarde la Navigation, le Commerce & l'Architecture: on fait l'énumération des propriétés des matériaux qui entrent dans les édifices de terre ou de mer, celle des différentes drogues les plus précieuſes. On indique la maniére de les aprêter ou de les conſerver, qui eſt en uſage chez différentes Nations, ſans encore rendre raiſon préciſe de toutes ces choſes.

Les phénomenes & les ſyſtêmes.

Après avoir ainſi parcouru tous les êtres corporels, qui nous environnent dans cet univers, ſans trop nous fier à ce que nos organes nous les font paroître, nous

cherchons ce qu'ils ſont en eux-mêmes, en examinant les parties qui les compoſent, & les mouvemens qui les remuent. Après avoir obſervé toutes ces choſes en détail ; en remontant ſucceſſivement des cauſes ſecondes aux premiéres, nous conjecturons qu'il peut y avoir, en général, un tel arrangement, qui, une fois établi, produit tous ces effets. Nous nous ſervons enſuite de cette ſuppoſition ou hypotheſe pour rendre raiſon des différens phénomenes de la nature : on connoît bien-tôt ſi elle eſt fauſſe quand toutes les combinaiſons ne quadrent pas.

La Phyſique expérimentale qui rend raiſon des phénomenes & la Phyſique générale.

Quoique les ſyſtêmes ne ſoient plus du goût des plus habiles Phyſiciens de nos jours qui ne reçoivent que ce qui eſt fondé ſur l'expérience ou ſur le raiſonnement mathématique ; il eſt cependant bon de faire connoître

à un jeune homme ceux qui ont eu cours dans ces derniers tems; après l'expoſition deſquels, on paſſe aux expériences, telles que ſont celles qu'on fait ſur la péſanteur & l'élaſticité de l'air, ſur l'équilibre & la fermentation des liqueurs, ſur l'aiman, ſur la décompoſition des corps, ſur l'anatomie des animaux & des plantes, ſur les météores: puis on remonte encore à la *Mécanique*, aux loix du mouvement & enfin à la ſtructure générale de cet univers, au mouvement des aſtres, à leurs proportions. C'eſt alors qu'on fait uſage du calcul & de la *Géométrie*, dont je recommande les premiers élémens dès l'enfance; c'eſt ici qu'on peut en faire les démonſtrations: on ſait de quel ſecours ſont ces ſciences pour la Coſmographie. Enfin on fait voir à un jeune homme ce qu'il y a de certain

dans la Physique & à quoi il doit s'en tenir : on lui fait remarquer les endroits où les systêmes se trouvent démentis, & que quand il y en auroit par lesquels on pourroit tout expliquer, il ne seroit pas vrai de dire qu'il n'en pourroit être autrement.

Doute méthodique qui conduit à la connoissance d'un créateur.

Après avoir fait passer un éleve par tous ces dégrés de connoissances, on le raméne au doute méthodique. Il croit pour un moment qu'il n'y a rien hors de lui de réel dans ce qui le frappe : & quand il s'est asſûré, par la courte réfléxion de Descartes, de sa propre existence, on lui fait considérer s'il y a quelque chose hors de lui qui existe, & quand il s'en est encore asſûré, on lui fait examiner la nature de l'être en général & de ce grand tout dont il n'est que partie *contingente*. Ensuite réfléchissant qu'il n'a l'i-

dée de *contingent* que par celle de *néceſſaire ;* comprenant que l'idée de *fini* ne lui vient que par celle de *l'infini ;* toutes ces conſidérations jointes au ſentiment des bornes étroites de ſon pouvoir & de tous les mouvemens excités en lui indépendamment de ſa volonté, l'élévent à la connoiſſance d'un *être néceſſaire qui penſe, veut, & agit au dehors :* qui *agit*, parce qu'ayant reçu l'être, je l'ai certainement reçu de ce qui agit : qui *penſe* & qui *veut*, parce que ſentant en moi ces deux qualités qui ſont des perfections de l'être *contingent* il faut néceſſairement qu'elles ſe trouvent dans l'être *néceſſaire*, parce que l'effet n'eſt pas plus noble que la cauſe; & que ce qui n'exiſte pas dans celle-ci ne peut jamais exiſter dans celui-là.

On ne peut pas dire non plus, que le monde ait été produit par La matiére ne peut agir

en la ſuppoſant néceſſaire.

les combinaiſons générales d'un tout que l'on ſuppoſeroit éternel. Un tout, qui exiſte néceſſairement, eſt néceſſairement ce qu'il eſt ; il eſt incapable d'aucun changement ; toutes les parties qui le compoſent lui ſont eſſentielles, elles ont néceſſairement le même rapport & les mêmes combinaiſons générales ; & quelque variété qu'il y ait dans les combinaiſons particuliéres, ce qui ſeroit une fois tel, ſeroit toujours. De ſorte que ſi j'exiſtois par cet arrangement j'exiſterois toujours ; parce que les parties qui me compoſent auroient néceſſairement entr'elles le même rapport, de lieu, d'eſpace, de figure, de nombre ; car elles auroient abſolument toutes les modifications qui leur ſeroient eſſentielles, & qui étant néceſſaires ſeroient néceſſairement les mêmes ; or l'idée d'un

tel arrangement exclut abſolument l'idée d'action, par conſéquent l'idée de mouvement. La matiére ſuppoſée néceſſaire, ſe trouveroit donc néceſſairement dans l'inaction. D'ailleurs il faudroit auſſi ſuppoſer la matiére étendue à l'infini, ou qu'une étendue infinie n'eſt autre choſe que la matiére, ce qui la rendroit encore plus néceſſairement immobile; car on ne peut pas concevoir de mouvement ſans un eſpace, au-delà de la choſe mue, qui n'eſt pas cette choſe même. La matiére néceſſairement exiſtante & néceſſairement en mouvement répugne donc: il eſt donc abſurde qu'elle puiſſe agir.

Mais la matiére eſt néceſſaire, néceſſairement infinie, & néceſſairement en mouvement de tous les mouvemens poſſibles, ſans qu'aucunes de ces qua- Objection.

lités répugnent entr'elles. Une de ſes parties mue par le mouvement général en pouſſe une autre qui lui céde, celle-là ſe meut en rond; cet autre directement, en haut, en bas, en tout ſens; & comme le tout eſt toujours en mouvement, une de ſes parties ne quitte point ſa place, qu'un autre ne la prenne auſſitôt, ſans troubler pour cela l'ordre & les rapports eſſentiels qu'elles ont les unes avec les autres,

Le mouvement eſt étranger à la matiére.

On voit par les termes de cette objection qu'elle ſuppoſe toujours ce qui eſt en queſtion, & qu'elle ne détruit point les raiſons que nous avons apportées, pour prouver qu'une matiére étendue à l'infini eſt immobile au moins quant au mouvement général: pour les mouvemens particuliers, ils répugnent par la même raiſon puiſqu'ils ne ſe font que par le mouvement général qui

qui eſt démontré abſurde. Il reſte donc à ſuppoſer qu'il y a dans la matiére des eſpaces vuides qui pour lors ne ſont pas matiére; outre cela il eſt manifeſte que le mouvement ne lui eſt point eſſentiel : il lui eſt donc étranger, par conſéquent il y a une cauſe qui le lui applique, & un eſpace immatériel qui eſt modification eſſentielle de cette cauſe.

C'eſt ainſi, ſans m'étendre davantage, que notre foible raiſon s'éleve par le ſenſible juſqu'à la connoiſſance d'un Dieu & qu'après avoir parcouru tous les êtres abſtraits de la Métaphyſique, nous deſcendons aux différentes eſpèces particuliéres & ſur tout à la ſubſtance ſpirituelle je veux dire, Dieu, l'Ame humaine & les Anges. Nous examinons les différens attributs abſolus & relatifs de cet Etre ſuprême, la

La Métaphyſique.

nature de la partie la plus excellente de nous-mêmes, nous fesons l'Analyse de ses puissances & de leur maniére d'agir. Pour les Anges comme nous n'en connoissons rien que par révélation, la Métaphysique n'en dit que peu de chose.

C'est ainsi que, par un cercle continuel, la Philosophie nous fait faire comme ceux qui voyagent autour du monde : elle nous fait partir d'un lieu pour y revenir par le côté opposé à celui de notre départ. Il arrive souvent que nous nous égarons en chemin & que nous ne pouvons revenir au lieu où nous tournons le dos que par un circuit immense sans être sûrs d'y arriver bien directement. On part d'une hypothese par des conclusions en matiére nécessaire, qui nous montrent bien-tôt différentes routes, que nous som-

mes obligés de ſuivre au hazard.

La Logique eſt comme l'inſtrument de nos recherches. Elle conſidére la nature des idées : elle les range & les diſtribue par claſſes dans la partie qu'on appelle *Apprébenſion* : elle les unit dans le *Jugement*, elle les combine dans le *Raiſonnement*, enfin elle apprend dans *la Méthode* à nous inſtruire nous-mêmes ou à inſtruire les autres. Mais comme dans toutes ces parties de la Philoſophie, il y a beaucoup de choſes plus curieuſes qu'utiles, on doit paſſer légérement des premiéres aux autres & retrancher tout ce qui eſt ſuperflu, pour s'attacher au ſolide. La Logique.

Dans la Logique, par exemple, combien de queſtions vaines & inutiles & (a) cependant Il faut en retrancher les minuties.

(a) Il y a des ſubtilités de Logique qui reſſemblent à certains jeux que font les Char-

épineuſes, ſur leſquelles il ſuffiroit de donner de ſimples définitions, & de faire quelques queſtions promtement décidées, ſans approfondir des idées creuſes, qui n'accoutument les jeunes gens qu'à un entêtement de vaines diſputes, & qui les rendent d'autant plus incapables de meilleures choſes, que, ſemblables aux illuſions d'un ſonge agréable, elles les trompent par une apparence de vérité que l'homme aime naturellement. On ne ſauroit donc être trop en garde contre des chimeres telles que les *univerſaux*.

Perfectionner le jugement.

La partie qu'on devroit le plus perfectionner & à laquelle il faudroit s'attacher plus particu-

latans qu'on ſait n'être pas ce qu'ils paroiſſent être, mais dont on eſt pourtant bien empêché de déviner l'artifice & de pénétrer l'impoſture. *Silbron l.* 1. *chap.* 2. *p.* 19. *de la certitude des connoiſſances humaines.*

liérement ; c'eſt le *Jugement*. Mais en expliquant la nature des propoſitions, il faut toujours avoir plus d'égard à la vérité qu'à la forme.

Abréger les régles du raiſonnement.

Enfin combien de choſes ne faudroit-il pas retrancher dans les régles de raiſonnement, & ajouter à la Méthode qui ne ſe trouve bien traitée preſque nulle part.

Ce que c'eſt que la Méthode.

La Méthode doit être le premier pas de la ſpéculation des ſciences, comme la pratique eſt ce qui nous y conduit. J'entens par Méthode une eſpèce d'énumération raiſonnée des ſciences, de leurs objets particuliers, de leurs rapports & de leur ſub-ordination les unes aux autres ; qui montre comment elles traitent les matiéres & les différens uſages qu'on en fait ; qui nous apprend quelles ſont les bornes du pouvoir de notre eſ-

prit & celles de nos connoiſſances; qui nous aſsûre des choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes; qui marque les différens dégrés de certitude; enfin qui enſeigne la maniére de ſe conduire en tout genre d'étude, & qui indique par ordre quels livres on doit lire ſur chaque matiére & comment il le faut faire.

CHAPITRE III.

Origine & progrès des ſciences, leurs rapports, leur ſub-ordination, leur certitude.

TOut le monde convient que la plupart des ſciences, ſur tout les ſpéculatives, ne ſont que des obſervations, ou ſur des choſes qui ſont, ou ſur des faits qui ont été.

Dans l'enfance du monde l'homme, tout occupé des nécessités de la vie cherchoit par les voies les plus courtes les moyens de pourvoir à ses besoins ; tout appliqué à ceux qui se présentoient d'eux-mêmes, & attaché à ce qu'il fesoit, le sentiment seul & un instinct plus éclairé que celui des animaux étoient ses guides : la réfléxion avoit peu de part à ses actions. Les fruits de la terre lui fournirent d'abord la nourriture. Peut-être que pour se les procurer avec plus d'abondance, il chercha à les réunir en plus grande quantité. Il fallut pour cela les transplanter & éloigner toutes les plantes qui pouvoient leur porter obstacle, & comme en arrachant les plantes inutiles, on s'apperçut que la terre remuée en devenoit plus fertile, on s'avisa de la cultiver. On y

L'homme dans les premiers tems n'agissoit que par sentiment ; ses besoins l'ont rendu industrieux : la pratique a précédé la théorie.

employa d'abord le bois, puis le fer dont les hommes ne purent guere apprendre l'uſage que par hazard. La néceſſité de tranſporter fit inventer les machines: le partage des terres fit trouver la Géométrie pratique : la vie paſtorale ſous un ciel ſerein fit faire les premiéres obſervations aſtronomiques : les injures de l'air firent bâtir des cabanes, & fabriquer des étofes : la chaſſe enſeigna le métier des armes & les premiers ſtratagêmes, tant pour ſe préſerver des bêtes féroces, que pour ſe nourrir de leur chair. (*a*) Enfin l'imitation des animaux & le hazard ont montré aux hommes comme les premiers rudimens des ſciences pratiques. Le pere communiquoit au fils ſes découvertes, celui-ci y joignant les ſiennes propres

(*a*) Va parcourir les bois ; que les Oiſeaux t'inſtruiſent

perfectionnoit les précédentes. Mais à mesure que le nombre des inventions s'augmentoit, les besoins des hommes croissoient aussi : obligés de se sécourir mutuellement ; ils s'unirent ensemble par le commer-

Et te montrent les fruits que les buissons produisent.
Observe dans les champs les pas des Animaux,
Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
Voudrois-tu des saisons braver l'intempérie,
De l'Abeille en sa ruche imite l'industrie;
Que la Taupe t'apprenne à labourer les champs;
Que l'exemple du Ver forme des Tisserans.
Vois-tu le Nautilus sans rame, sans boussole,
Sur le vaste Occéan conduire sa gondole;
Qu'il te montre à voguer sur l'humide élément,
A maîtriser les flots, à profiter du vent.
Ici les Animaux par des régles certaines,
Construisent avec art des cités souterraines.

Pope, Essai sur l'homme Epit. 3. v. 245.

ce & la ſociété ; *(a)* ils formerent des peuplades puis des Empires. En un mot la vie civile, effet de la crainte & de l'eſpérance, comme de l'amour pour ceux qui flattent l'une & éloignent l'autre, établit les Rois & apprit aux hommes par ſentiment les premiers devoirs reſpectifs.

Le loiſir ſeul a fait naître les ſciences, en

Tout cela ne s'eſt point fait par des raiſonnemens généraux ; mais à meſure que les objets ſe

(*a*) Sed cùm longa dies acuit mortalia corda,
Et labor ingenium miſeris dedit : & ſua quemque
Advigilare ſibi juſſit fortuna premendo,
Seducta in varias certarunt pectora curas.
Et quæcumque ſagax tentando repperit uſus,
In commune bonum commentùm læta dedere.
Tunc & lingua ſuas accepit barbara leges,
Et fera diverſis exercita frugibus arva,
Et vagus incertum penetravit navita pontum,
Fecit & ignotis itiner commercia terris.
Tum belli pacisque artes commenta vetuſtas :
Semper enim ex aliis alios proſeminat uſus.
Manilius l. 1. v. 79.

ſont préſentés. L'eſprit attentif aux ſoins du corps ne marchoit que pas-à-pas : le loiſir ſeul (toutes les commodités de la vie une fois établies) a fait naître les réfléxions ſur l'expérience du paſſé, (a) & a donné occaſion de faire de plus amples obſervations pour perfectionner par des regles invariables l'exécution,

réfléchiſſant ſur le paſſé.

(a) Omnia conando docilis ſolertia vicit
Nec prius impoſuit rebus finemque, modumque,
Quam cœlum aſcendit ratio, cœpitque profundis
Naturam rerum cauſis, viditque quod uſquam eſt.
Nubila cur tanto quaterentur pulſa fragore,
Hiberna æſtivâ nix grandine mollior eſſet,
Arderent terræ, ſolidusque tremiſceret orbis.
Cur imbres ruerent, ventos quæ cauſa moveret
Pervidit : ſolvitque animis miracula rerum;
Eripuitque Jovi fulmen, viresque Tonantis.

Manilius ibid. v. 95.

l'ordre & l'ornement de ce qui étoit déja inventé. Enfin l'homme jaloux des prérogatives de ſa raiſon eſt devenu Philoſophe.

Il faut donc ſuppoſer celui qui vient d'entrer dans le monde dans l'état de nos premiers parens; il faut lui faire acquérir pié-à-pié les idées ſur leſquelles on veut enſuite le faire réfléchir avec pleine connoiſſance de cauſe. Les premiers Philoſophes n'ont certainement pas pu en agir autrement; car quels maîtres auroient-ils eus pour guides? Ceux qui leur ont ſuccédé, n'ont fait que joindre les découvertes des premiers aux leurs, avec ce qu'un long eſpace de tems écoulé entr'eux pouvoit y ajouter. Les Philoſophes & les Orateurs de l'ancienne Gréce ont précédé de loin ceux de Rome; ceux de Rome ont précédé les nôtres, qui ſemblent

avoir gagné ſur tous ceux-là, à proportion du nombre des années qui les en ſéparent. Platon, Ariſtote, verroient avec ſurpriſe leurs ſentimens au rang des préjugés du vulgaire, Euclide, Archimede, Pytagore ſe trouveroient aujourd'hui, ne ſavoir que les élémens d'une ſcience dans laquelle ils étoient profonds. Les grands capitaines de l'antiquité verroient avec étonnement, la rapidité de leurs conquêtes arrêtée par une ſimple forteresse de nos jours, & trouveroient les peuples inſtruits dans l'art militaire par la ruine totale du plus grand Empire de l'univers. En un mot on en peut dire autant de toutes les autres ſciences, telles que la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, &c. C'eſt ainſi que les plus célébres Académies de l'Europe enrichiront les ſiécles futurs de leurs

corps ſont ſujettes à ſon examen ; mais elle n'enviſage les corps que par rapport au mouvement, à la figure, & au lieu ; & toujours en tant que modifications d'un être ; elle fait toujours abſtraction de la matiére : c'eſt par-là que la *Phyſique* lui eſt ſub-ordonnée. La Métaphyſique eſt certaine dans ſes principes ; mais ils n'ont pas toujours entiére évidence.

La Théologie.

La *Théologie* lui eſt ſub-ordonnée parce qu'elle conſidére les attributs abſolus & relatifs de Dieu par le rapport qu'ils ont avec les créatures, & que les créatures ont réciproquement avec ces attributs ; cette ſcience n'eſt certaine que par ſon motif, qui eſt la révélation : mais elle n'eſt pas toujours évidente.

La Morale.

La *Morale* eſt auſſi ſub-ordonnée à la Métaphyſique, parce qu'elle conſidére les puiſſances

& les actions d'une intelligence comme capables d'être dirigées vers le bien ; tandis que la Métaphysique considére toutes ces choses seulement comme des êtres. La Morale est encore subordonnée à la Théologie, comme moyen pour tendre à la fin que celle-ci propose, & à cause des préceptes dont l'autorité est fondée sur la révélation. La certitude morale, dit Mr. Locke, consiste à parler des choses selon la persuasion de notre esprit quoi qu'elle ne soit pas toujours conforme à la réalité des choses. Il n'en est pas de-même de la vérité Métaphysique, qui n'est autre chose que l'existence réelle des choses conforme aux idées auxquelles nous avons attaché le nom dont on se sert pour désigner ces choses. Il s'ensuit qu'en déterminant avec exactitude la signification des termes

de Morale & l'idée qu'on y attache, elle devient capable de démonſtration métaphyſique.

La Politique.

La Politique eſt ſub-ordonnée à la morale comme la partie au tout : mais quant aux moyens qu'elle emploie pour connoître & mettre en mouvement les reſſorts du cœur humain, elle eſt ſub-ordonnée à la Métaphyſique qui conſidére la nature de la volonté.

La Phyſique.

La *Phyſique* conſidére les corps par ce qu'ils ſont en eux-mêmes ; mais nous n'en avons qu'une connoiſſance fort bornée & dont la certitude n'eſt fondée que ſur l'expérience qui ſe dément quelquefois. Elle rend raiſon des qualités ſecondes des corps, & de ce qu'elles occaſionnent dans nos ſens, par la figure & les mouvemens de leurs parties inſenſibles. Enfin elle fait conjecturer quel peut

être l'arrangement de cet univers : ainsi nous n'avons presque rien de scientifique sur les corps.

Les *Mathématiques*, fesant abstraction de la matiére, considérent le mouvement, la figure, le nombre en tant que susceptibles de *plus* ou de *moins*. Les Philosophes prétendent qu'elles sont sub-ordonnées à la Physique, comme ayant pour objets des modifications, qu'on attribue à la matiére. Les Mathématiciens de leur côté font dépendre la Physique des *Mathématiques*, comme d'une science qui rend ces mêmes modifications comme indépendantes de la matiére dont elles sont les principes de composition. Les Mathématiques.

Mais on peut dire de ces deux sciences qu'elles ont à peu-près le même rapport entr'elles que la Métaphysique & la Morale : c'est que l'une traite de ce qui

est *absolu* & l'autre de ce qui est *relatif*.

L'Astronomie.

Ainsi 1°. *L'Astronomie* est subordonnée à la Physique qui explique la nature, l'ordre & le cours des corps célestes. Mais elle dépend aussi des Mathématiques par le nombre, le mouvement, la vitesse, la grandeur & par tous les rapports qui peuvent devenir l'objet du calcul & de la Géométrie.

La Mécanique.

2°. La *Mécanique* est sub-ordonnée à la Physique qui considére la nature du mouvement des corps; tandis que la Mécanique réduit au calcul & met en éxécution les loix & les régles établies là-dessus: par où elle se trouve encore du ressort des Mathématiques.

On peut inférer de-là, que toutes les sciences pratiques sujettes au calcul, dépendent des Mathématiques; par tout ce

qu'elles ont d'expérimental & de Géométrique : telles sont l'Architecture, la Peinture, l'Art métallique, les métiers, &c. Tous ces Arts sont encore sub-ordonnés à la Physique par ce qu'ils ont de matériel. La *Médecine* dépend encore de celle-ci ; en tant qu'elle considére le corps humain, les animaux, & les plantes comme des êtres composés de certaines parties de matiére : & en tant qu'elle observe qu'ils sont mus par certaines loix, elle s'aide de la Mécanique & des proportions.

En un mot, comme chaque science a sa maniére particuliére d'envisager un objet, d'en juger & d'en discourir, on peut dire qu'elle a sa Logique particuliére aussi sub-ordonnée à une Logique générale.

Un cours de Philosophie sert à faire connoître aux jeunes

Un cours de Philoso-

phie ſert à ſe conduire ſoi-même dans les ſciences.

gens, tous ces différens rapports des ſciences les unes aux autres, & les met en état de ſe conduire eux-mêmes; en leur apprenant le rang & la place des choſes qui peuvent être l'objet des connoiſſances humaines, en leur indiquant où ils pourront trouver ce qu'ils voudront étudier à fond & ſur quoi ils voudront écrire dans le cours de leur vie. Que ſi leurs occupations ne leur permettoient pas de cultiver les ſciences, ils pourroient au moins parler de toutes par principes; entrevoir les conſéquences qu'on en peut tirer; & en diſcourir en converſation d'une maniére à faire juger aux autres qu'ils peuvent aiſément approfondir toutes ces choſes ou qu'ils en ſont pleinement inſtruits.

CHAPITRE IV.

Méthode de conduite dans les recherches qu'on fait pour s'inſtruire à fond ſur quelque matiére.

SI la condition ou l'inclination porte un jeune homme à approfondir les choſes, il faut lui donner des régles pour ſe conduire dans ſes recherches & lui bien perſuader que le but de ſes études doit être d'augmenter ſes connoiſſances & leur certitude, plutôt que de ſatisfaire une vaine curioſité.

La premiére régle générale pour fertiliſer les principes des ſciences qu'il vient d'acquérir dans le cours de la Philoſophie, c'eſt de ne laiſſer paſſer aucu- Méditer ſur ſes idées.

ne idée, ſans beaucoup méditer & réfléchir ſur tout ce qu'elle lui préſente à l'eſprit, & ſans la déterminer par un nom fixe. Lors, par exemple, qu'il examine la nature de quelque être, il doit en ſuivre ſucceſſivement toutes les parties que ſon *appréhenſion* lui fait appercevoir & toutes les idées *immédiates* qui lui font découvrir la convenance & la diſconvenance des idées *médiates*. On ne ſauroit s'accoutumer de trop bonne-heure à méditer ſoi-même ſur les idées acquiſes par réfléxion, & cela eſt facile quand on en a un grand nombre. Mais comme il n'y a rien de ſi fatiguant pour l'eſprit qu'une longue méditation, ſur tout quand les idées dont il auroit du faire proviſion viennent à lui manquer; il eſt obligé d'en aller prendre chez autrui, pour s'épargner la peine d'une

d'une longue recherche pour voir s'il y en a quelqu'une ſur ce qu'il ſait déja qu'il n'ait point apperçue, pour éclaircir celles qui ſont obſcures, & rappeler celles qui lui ſont échapées.

La ſeconde régle générale, c'eſt d'avoir toujours une juſte défiance de ſes propres lumiéres, ſans adopter avec trop de confiance le ſentiment d'autrui. Il ne doit juger de rien *ſcientifiquement*, qu'il n'aperçoive *intuitivement*, ou dans ſon propre raiſonnement, ou dans celui d'un autre, que chaque idée *immédiate*, chaque partie de la déduction a une liaiſon viſible & certaine.

N'admettre rien, en matiére de ſcience que de bien examiné & intuitivement connu.

Il faut remarquer en paſſant, que l'*Exiſtence réelle* de ce que nos idées répréſentent & la conformité de ces choſes avec nos idées & de nos idées entr'elles, font la certitude des ſciences.

Comment nous viennent nos connoiſſances.

Selon Mr. Locke, « tout ce » que nous connoiſſons nous » vient ou par *intuition*, ou par » *démonſtration*, ou par *ſenſa*» *tion*.

» La connoiſſance *intuiti*» *ve* eſt celle par laquelle l'eſ» prit apperçoit la convenance » ou la diſconvenance de deux » idées, ſans l'intervention d'au» cune autre.

» La connoiſſance eſt *démonſ*» *trative*, quand nous décou» vrons la convenance ou la diſ» convenance de deux idées, mais » non pas d'une maniére immé» diate.

» En fait de certitude dé» monſtrative chaque dégré de » déduction doit être connu *in*» *tuitivement*.» Il faut donc toujours demeurer dans le doute qui la précéde, tant que quelqu'une de ſes parties n'eſt pas évidente, & qu'elle ne nous con-

duit pas, de propoſition en propoſition, à une entiére conviction.

En matiére de certitude comme de probabilité, on ne peut pas ſuivre de meilleurs guides que les régles que donne Mr. Locke dans ſon eſſai ſur l'entendement humain *L.* 4. *c.* 15. & 16. c'eſt une excellente Logique qu'on ne ſauroit lire avec trop d'attention.

« La différence entre la probabilité & la certitude, ſelon lui, c'eſt que la probabilité eſt *l'apparence de la convenance ſur des preuves qui ne ſont pas infaillibles*. Elle ſupplée au défaut de connoiſſance, parce qu'elle nous fait préſumer que les choſes ſont véritables avant que nous connoiſſions qu'elles le ſoient.

Différence de la probabilité & de la certitude ſelon le même Auteur.

» Il y a deux fondemens de probabilité 1°. la conformité

Fondemens de probabilité.

» d'une chose avec notre expé-
» rience, 2°. le témoignage &
» l'expérience des autres. On doit
» considérer dans le témoignage
» des autres 1°. le nombre, 2°. l'in-
» tégrité, 3°. l'habileté des té-
» moins, 4°. le but de l'Auteur,
» lorsque le témoignage est d'un
» livre, sur quoi il faut exami-
» ner toutes les convenances pour
» & contre, avant que de juger.

» La probabilité regarde des
» points ou de fait ou de spé-
» culation.

» Lorsque les expériences des
» autres s'accordent avec les nô-
» tres, il en naît une assûrance
» qui approche de la connois-
» sance.

» Un témoignage & une ex-
» périence qu'on ne peut révo-
» quer en doute, produit pour
» l'ordinaire la confiance.

» Un témoignage non suspect
» de la nature de la chose qui est

» indiférente, produit aussi une » ferme croyance.

Dégrés de probabilité.

» Des expériences & des té» moignages, qui se contre-di» sent, diversifient à l'infini les » dégrés de probabilité que nous » appelons *croyance*, *conjectu» re*, *doute*, *incertitude*, *dé» fiance*.

Régles d'assentiment en matiére probable.

» Notre assentiment doit être » réglé par les fondemens de pro» babilité, & quoique tous ne » puissent pas toujours être ac» tuellement présens à l'esprit, » nous devons nous contenter » de ce que nous avons vu une » fois un fondement suffisant » pour un tel dégré d'assenti» ment : mais il faut prendre » garde que notre premier ju» gement ait été bien porté.

» Les témoignages connus par » tradition, plus ils sont éloignés, » plus foible est la preuve qu'on » en peut tirer. Quiconque s'est

» un peu appliqué à examiner
» les citations des écrivains ne
» peut pas douter que les cita-
» tions ne méritent peu de croyan-
» ce, lorſque les originaux vien-
» nent à manquer, & par conſé-
» quent qu'on ne doive ſe fier
» encore moins à des citations
» de citations : ce qu'il y a de
» certain, c'eſt que ce qui a été
» avancé dans un ſiécle ſur de
» légers fondemens, ne peut ja-
» mais acquérir plus de validité
» dans les ſiécles ſuivans, pour
» être pluſieurs fois répété.

» Le ſimple témoignage de la
» révélation exclut tout doute
» auſſi parfaitement que la con-
» noiſſance la plus certaine. La
» ſeule dont nous devons bien
» nous aſsûrer, c'eſt que telle
» & telle choſe eſt une révéla-
» tion divine, & que nous en
» comprenons le véritable ſens.
» Autrement nous nous expoſe-

» rons à toutes les extravagan-
» ces du fanatisme & à toutes
» les erreurs que peuvent pro-
» duire de faux principes, lors-
» qu'on ajoute foi à ce qui n'est
» pas révélation divine.

» Quoique la commune ex-
» périence & le cours ordinaire
» des choses ayent avec raison
» une grande influence sur l'es-
» prit humain pour porter les
» hommes à donner leur con-
» sentement à une chose qui leur
» est proposée à croire; il y a
» un cas, où ce qu'il y a d'é-
» trange dans un fait n'affoiblit
» point l'assentiment que nous
» devons donner au témoignage
» sur lequel il est fondé: tels sont
» les miracles. »

Voilà, en abrégé, les régles que donne cet Auteur pour discerner le vrai d'avec le faux. Donnons-en quelques-unes sur la maniére dont on doit lire les

ouvrages des autres, ſoit pour faire ce diſcernement, ſoit pour s'aider à penſer, pour ſe redreſſer ou ſe confirmer dans un ſentiment.

Comment un jeune homme doit ſe conduire quand il conſulte les ouvrages d'autrui.

Qu'un jeune homme inſtruit des premiers principes d'une ſcience, qui ſait quel en eſt l'objet & ſous quels égards elle l'enviſage, & qui veut connoître tout ce qu'on en dit, s'informe de tous ceux qui en ont le mieux traité : qu'il liſe leurs ouvrages la plume à la main : qu'il en extraie ſeulement tous les principes qui lui ſemblent nouveaux & extraordinaires & dont il peut aiſément tirer lui-même les conſéquences ; à moins qu'elles ne ſoient auſſi ſingulieres que le principe. Enfin qu'il en prenne tout ce qui pourra dans la ſuite l'aider à réfléchir ; qu'il compare enſemble pluſieurs ſentimens différens ſur une même

matiére, en rangeant de suite les extraits qu'il fait de plusieurs Auteurs; de sorte qu'il puisse voir d'un coup d'œil en quoi ils différent, & qu'après avoir, pour ainsi dire, recueilli les voix, il puisse les comter & les peser pour se ranger du parti qui paroîtra évidemment le meilleur, ou tâcher de trouver mieux.

Cette maniére de lire est beaucoup plus abrégée parce qu'il suffit d'avoir un plan général d'un livre, pour juger de ce qu'il contient par les principes qui y sont répandus, sans le lire tout entier; à moins que la matiere n'en fût extrêmement délicate & abstraite; ou que ce ne fût une histoire dont il faut savoir toutes les circonstances, ou bien un livre qu'on lit pour son plaisir.

Avoir un modéle d'ordre des matiéres.

Quand une fois on a un bon modele d'ordre de matieres, dans quelque genre que ce soit; on

doit y comparer tous les autres, & c'eſt aſſez pour lors de les parcourir & de ranger ce qu'on en extrait ſous l'ordre obſervé dans ce modéle: ce qui ménage un tems conſidérable, qu'il faudroit employer à lire des centaines de volumes avec peu de fruit.

Lors qu'on lit ſeulement pour orner l'eſprit de penſées empruntées, il ſuffit de le faire au hazard & de les extraire à meſure qu'elles ſe préſentent; mais il faut toujours en cotter les extraits.

Quoique tout le monde ne ſoit pas deſtiné à ce genre d'étude, il eſt cependant d'une grande utilité d'accoutumer de bonne-heure les jeunes gens à cet exercice; tant qu'ils ne ſont occupés à rien de plus ſérieux; & ſur tout ceux à qui cela devient enſuite néceſſaire par la profeſſion qu'ils exercent. En un

mot c'eſt le moyen de ſe former le goût & de ſe perfectionner dans l'Hiſtoire, la Juriſprudence, la Théologie, les Mathématiques, la Médecine, la Politeſſe, &c.

Il faut remarquer qu'il n'eſt pas néceſſaire ni poſſible de lire un grand nombre d'Auteurs, qui ſouvent, ſur le même ſujet, diffèrent plutôt par les maniéres différentes dont ils s'énoncent, que de ſentiment. Il ſuffit donc que les jeunes gens qui ſont ſous un habile maître, liſent d'abord tous les Auteurs qui peuvent les mettre en état de ne rien trouver de nouveau chez les autres: ils doivent ſe borner à un petit nombre de bons livres, excepté en fait de Poéſie & de Litterature. Mais par exemple pour la *Grammaire*, la *Philoſophie*, *l'Hiſtoire*, &c. il n'eſt pas néceſſaire de lire un grand nombre

Il ſuffit avant tout de lire un bon livre ſur chaque matiére & celui qu'on entend le mieux.

d'Auteurs. Il faut jusqu'à ce qu'on soit versé dans ces connoissances, se borner à deux ou trois des plus excellens en chaque genre, qui suivent à-peu-près la même méthode pour l'arrangement des matiéres. Deux ou trois traités de l'histoire universelle successivement l'un plus étendu que l'autre, qui racontent les faits dans le même ordre, suffisent pour me mettre devant les yeux toute la face de l'univers, tel qu'il étoit dans les siécles passés. Je n'ai que faire de lire tous les Philosophes en particulier pour savoir leurs différens sentimens, si je les trouve réunis par une habile main. Pour apprendre la Grammaire ou la Géométrie je puis trouver dans un seul volume tout ce qu'on en peut savoir, & celui-là m'est propre que je comprens plus aisément.

Il faut donc qu'un maître s'applique à choisir entre ces ouvrages ceux qui sont proportionnés à l'esprit de son éleve; qu'il lui fasse voir ce dont tous les Auteurs conviennent & ce qui ne se trouve point traité différemment nulle part. Il y a des choses dont tous les hommes conviennent sans restriction : il y en a d'autres dont ils conviennent à la vérité, mais avec certaines clauses. Dans l'histoire, par exemple, tous les Auteurs conviennent quelquefois d'un fait & de toutes ses circonstances; quelquefois ils différent de sentiment sur toutes, ou sur quelques-unes seulement, & cela s'appelle *doute*. De même, en fait de science, un principe est admis par tout avec ses conséquences, & quelquefois elles se trouvent contestées, ou toutes, ou en partie, & cela s'appelle *opinion*.

Choix que le maître doit faire pour son éleve & ce qu'il lui doit faire observer.

Il faut faire remarquer toutes ces choses à un éleve à moins que le livre qu'il lit ne l'en avertisse lui-même. On doit arrêter & modérer la curiosité qui l'emporteroit souvent à lire de longs traités sur une partie sub-divisée de quelque science : il faut attendre qu'il soit en état de le faire avec discernement, sur tout s'il est destiné à cette étude particuliére.

Un habile maître doit dans les commencemens porter son éleve ; puis le faire marcher, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour aller presque aussi vîte que lui. Qu'il l'accompagne alors par tout ; qu'il redresse son jugement, quand trop de vivacité le précipite ; qu'il regle & modére ses mouvemens, en le fesant revenir par réfléxion au point d'où il seroit parti avec trop de vitesse & inconsidérément. En un

mot que ſuivant les eſprits il emploie la bride ou l'éperon.

C'eſt par tous ces dégrés que l'eſprit humain ſe perfectionne jusqu'au point dont il eſt capable en cette vie. Mais il eſt à remarquer que ce ne ſont point les connoiſſances qu'il a acquiſes qui ajoutent à ſa perfection : elles ne lui ſont que ce que la roue eſt au diamant qu'elle polit ; elle le rend capable de réfléchir la lumiére même dans l'obſcurité.

Les connoiſſances n'ajoutent rien à l'eſprit.

L'eſprit devient ſuſceptible de toute bonne impreſſion par des connoiſſances bien acquiſes, comme il le devient de beaucoup de travers, lorſque fier d'un faux brillant & ébloui de ſes propres idées, il ſe meſure à ce qu'il ſait plutôt qu'à ce qu'il peut ſavoir & qu'il ignore cependant encore ; ce qui fait qu'il s'abuſe & croit voir clair où véritable-

Mauvais effet des connoiſſances mal acquiſes ou mal fondées.

ment il ne voit rien : de forte qu'on peut dire que ce qu'il fait n'eſt toujours qu'opinion. On peut comparer ceux qui par préſomption jugent de tout au hazard, aux voyageurs anciens qui ſe croyoient aux extrémités de la terre lorſqu'ils touchoient les côtes de l'Océan occidental, & qui pouvoient dire vrai, en ſoutenant ſans fondement ſolide cette propoſition ; *il y a encore des terres au-delà de cette mer.* Ces ſortes de génies quoiqu'ornés d'un grand nombre de connoiſſances, ſont toujours chancelans & n'ont rien de ſolide, parce que, comtant trop ſur ce qu'ils ſavent, ils reſtent ſans examen dans une égale perſuaſion ſur le certain & l'incertain : ſur quoi il eſt aîſé de leur faire prendre le change & de les jetter dans un doute où ils flottent enſuite toujours.

L'homme ne doit donc pas juger de ſa capacité par l'étendue de ſes connoiſſances actuelles ou habituelles ; parce qu'il y a toujours quelque choſe au-deſſus & au deſſous. Il doit toujours, en gardant le milieu, ſavoir juſqu'où il peut aller de part & d'autre, & ne jamais dire : *je ne puis pas aller plus loin* ; parce qu'il s'arrêteroit *à l'opinion*, lorſqu'il pourroit aller *à la ſcience*, & demeureroit dans *l'erreur*, lorſqu'il pourroit du moins parvenir à une *opinion probable*. Il doit toujours dire avec Socrate ; *Je ſais que je ne ſais rien* : parce qu'il ne ſait jamais tout. Ainſi demeurant toujours dans un doute méthodique ; il ſe trouve diſpoſé à tout ſavoir, n'admetant jamais que des vérités fondées ſur le plus grand nombre de raiſons qu'il eſt poſſible, toutes marquées au coin de la certitu-

Il ne faut pas meſurer ſa capacité à ce qu'on ſait ou à ce que l'on ne ſait pas.

de, ou appuyées ſur un fondement inébranlable de probabilité.

CHAPITRE V.

De la prévention d'eſprit. Précautions qu'il faut prendre pour en préſerver la Jeuneſſe.

Différens préjugés entés ſur la nature
Du jugement humain corrompent la droiture. *Pope.*

Ce que c'eſt que préjugé & prévention d'eſprit.

LEs plus dangereux écueils de l'eſprit humain, ſont les préjugés. J'appelle *préjugé* un jugement précipité ſans une entiére connoiſſance de cauſe, ſoit que ce jugement ſoit vrai; ſoit qu'il ſoit faux : & l'habitude de juger ainſi, s'appelle *Prévention*

d'esprit : il y a aussi une *prévention de cœur* dont nous parlerons en traitant de ce qui le regarde.

Les préjugés sont à l'esprit ce qu'est au corps une maladie si violente, qu'elle ôte tout sentiment de douleur : c'est une folie épidémique dont il est dangereux de vouloir (*a*) guérir le vulgaire. Et tel est le malheur de l'homme, que souvent il ne quite les préjugés de l'enfance, que pour se revétir d'autres plus bizares qu'il ne quite jamais.

Un enfant qui ne suit que les mouvemens de la nature, qui ne le méne que par le sens, met par tout ce qu'il sent en lui : une pierre, une statue, une bête, tout pense, tout veut. Après

Préjugés de l'enfance.

(*a*) Les hommes sont tous pleins de fausses idées qu'il seroit dangereux de leur ôter, elles sont quelquefois la cause de leurs meilleures actions. *Essai de litter. par Mr. l'Abbé Trublet. pag.* 106. *art.* 1.

quoi il n'eſt pas ſurprenant de voir l'homme ſuſceptible de tant de chimeres. Il croit magique tout ce qui lui ſemble extraordinaire; il regarde comme in-intelligible tout ce qu'il ne comprend pas; & ordinairement prévenu qu'il feroit de vains efforts pour le comprendre, il juge de tout ſelon l'étendue de ſa foible vue & ſur des apparences qui le trompent. De tels préjugés croiſſent avec l'âge, ſe fortifient par l'habitude & dégénérent enfin en une ſtupidité groſſiére, à qui il eſt auſſi facile de faire croire le merveilleux, lorſqu'il frappe l'imagination, que difficile de perſuader le raiſonnable lorſqu'il faut réfléchir pour le comprendre.

On peut appliquer à ces réfléxions ce que dit Mr. Locke pour rendre raiſon de ce qui fait croire qu'il y a des principes *In-*

nés. « La ſuperſtition d'une nour-
» rice ou l'autorité d'une vieille,
» dit-il, peuvent devenir par la
» longueur du tems & le con-
» ſentement des voiſins, autant
» de principes de Morale. Car
» ceux qui ont ſoin de donner,
» comme ils parlent, de bons
» principes à leurs enfans, (il
» n'y en a pas qui n'ayent fait
» proviſion eux-mêmes de ces
» ſortes de principes, qu'ils re-
» gardent comme autant d'arti-
» cles de foi) leur inſpirent les
» ſentimens qu'ils veulent leur
» faire retenir & profeſſer le reſ-
» te de leur vie. Ils y ſont con-
» firmés à meſure qu'ils avancent
» en âge, ſoit par la profeſſion
» ouverte qu'ils en font, ou le
» conſentement tacite de ceux
» parmi leſquels ils vivent, ſoit
» par l'autorité de ceux dont la
» ſageſſe, la ſcience & la piété
» leur eſt recomandable & qui

» ne permettent pas que l'on par-
» le jamais de ces doctrines que
» comme des fondemens de la
» religion & des bonnes mœurs :
» & voilà comment ces princi-
» pes passent enfin pour des vé-
» rités incontestables évidentes
» & nées avec nous.

» A quoi nous pouvons ajou-
» ter que ceux qui sont instruits
» de cette maniére, venant à
» faire réfléxion sur eux-mêmes,
» lorsqu'ils sont parvenus à l'â-
» ge de raison, & ne trouvant
» rien dans leur esprit de plus
» vieux que ces opinions ; avant
» que leur mémoire tint, pour
» ainsi dire, régistre de leurs ac-
» tions & marquât la date du
» tems où quelque chose de nou-
» veau commençoit à leur paroî-
» tre ; ils s'imaginent que ces
» pensées dont ils ne peuvent d'é-
» couvrir la premiére source sont
» assûrément des impressions de

» Dieu & de la nature, & non » des choſes que d'autres hom- » mes leur ayent appriſes.

» Les uns n'ont ni aſſez d'ha- » bileté, ni aſſez de loiſir pour » examiner tous les principes ; » les autres en ſont détournés » par la pareſſe ; il y en a qui » s'en abſtiennent, parce qu'on » leur a dit depuis leur enfance » qu'ils doivent bien ſe garder » d'entrer dans cet examen. Il » eſt aîſé après cela de s'imagi- » ner comment les hommes vien- » nent à adorer les idoles.

La plupart des hommes n'examinent point les principes qu'on leur a inſpirés.

Mr. Locke dit ailleurs : « Ce » n'eſt pas un petit avantage pour » ceux qui ſont les maîtres de » poſer pour principe de tous les » principes, que les principes ne » doivent point être mis en queſ- » tion ; car ayant une fois établi » qu'il y a des principes innés, (*J'ajoute & que ceux qu'ils avancent ſont inconteſtables*) ils ont

» mis leur ſectateurs dans la né-
» ceſſité de les recevoir comme
» tels. »

Voilà quelle eſt la ſource des préjugés, ainſi que de l'opinion que Mr. Locke attaque.

Cauſe générale des préjugés.

En général, les préjugés viennent donc de la maniére dont on a enviſagé les objets dans l'enfance, de la conformité qu'on y trouve avec ce qu'ils nous paroiſſent dans un âge plus avancé, & des bornes étroites de nos connoiſſances (*a*) qui font que nous nous fions à l'autorité des autres, enfin de la pareſſe qui empêche d'examiner ſoi-même les choſes, plutôt que de ſuivre le torrent

(*a*) La plupart des hommes ſont peu capables de diſtinguer les bonnes preuves d'avec les mauvaiſes : il faut peu d'art pour les tromper ils ſe payent de mots & de ſophiſmes groſſiers, *circumferuntur omni vento doctrinæ*, dit l'Ecriture. *Mr. l'Abbé Trublet. pag.* 136.

de

de la multitude, ſoit qu'on y ſoit entraîné par les occupations de la vie, ſoit que l'incapacité & la défiance que l'on a des forces de ſon eſprit nous perſuadent, qu'il ſeroit inutile de faire de plus grandes recherches après nos maîtres.

Trois ſortes de préjugés.

On peut donc comter trois ſortes de préjugés; ceux de l'enfance; ceux qui viennent faute d'éducation; & ceux qui naiſſent de l'éducation ou de l'étude. Je ne parlerai point des premiers, contre leſquels il n'y a plus de remede lorſqu'ils ont paſſé des premieres années à l'âge viril, non plus que de ceux qu'on nomme ordinairement préjugés du vulgaire, qui ſont particuliers à chaque peuple & ſur les mœurs, & ſur la religion, & qui varient encore dans chaque état & dans chaque condition. Je m'arrête donc aux préjugés

qui viennent de l'éducation ou de l'étude, puiſqu'il ſeroit trop long de nombrer tous les autres & inutile de tenter d'y remédier autrement qu'en prévenant ceux-ci, qui en vieilliſſant paſſent des ſavans au commun des hommes chez qui ils empirent encore.

Les préjugés d'étude ſont dangereux.

Les préjugés d'étude ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſont l'effet d'une réfléxion mal dirigée, & que l'on ne ſe perſuade pas aîſément ne rien ſavoir, quand on a paſſé une grande partie de ſa vie à apprendre. Comme une éducation mal entendue les occaſionne, ou les laiſſe croître; ils peuvent être aîſément prévenus par une bonne. Mais avant que d'expoſer les moyens qu'elle emploie pour remédier à cette maladie de l'eſprit, voyons ceux qui y ſont ſujets.

Qui ſont

Tous ceux que l'on appelle

demi-ſavans, ſont ſujets à des préjugés. Je mets de ce nombre 1°. tous ceux qui n'excellent que dans une ſcience ou un art particulier pour lequel ils ont négligé tous les autres; & ce ſont les gens à talens; 2°. ceux qui s'appliquent plus à l'étude des langues qu'à toute autre choſe; 3°. ceux à qui beaucoup de lecture & une mémoire heureuſe donnent beaucoup plus de doctrine & d'érudition que de ſcience parce qu'ils ſe donnent peu la peine de méditer; 4°. ceux qui quittent trop-tôt leurs études ou les commencent trop tard; 5°. ceux qui ont été inſtruits ſelon une méthode qui péche par quelque endroit, & qui cependant leur ſemble infaillible, parce qu'elle a réuſſi en eux, ou parce qu'ils s'en ſont fait une habitude; 6°. ceux qui ont ſuivi une mauvaiſe méthode, ou qui

ceux qui ſont ſujets aux préjugés d'étude.

n'en ont point du tout ſuivi : 7°. Les perſonnes qui donnent trop dans la ſpéculation. 8o. celles qui donnent trop dans une pratique peu raiſonnée, ou par défaut d'imagination, ou par défaut de jugement. 9°. celles qui manquent de juſteſſe, & qui prennent toujours les choſes d'un mauvais ſens ; 10°. celles qui ſe trouvent engagées dans un genre d'étude qui ne leur convenoit pas : enfin celles qui ſe rapportent de tout ce qu'elles ſavent à autrui, ſur tout ſi leur goût particulier eſt flatté.

L'expérience ſeule fait revenir des préjugés.

Toutes les perſonnes qui ſe trouvent engagées par-là dans des préjugés, ne peuvent en revenir que par l'expérience de pluſieurs années & par quantité de fautes dont leurs amis les avertiſſent, que leurs ennemis relevent, ou que la converſation des habiles gens leur fait apper-

çevoir, pourvu qu'une trop forte prévention, ou trop peu de jugement ne les ait pas rendu incapables de recevoir & de suivre de bons avis.

Moyens de prévenir les préjugés.

Quant aux moyens de prévenir ces préjugés dans un âge susceptible de bonnes impressions; c'est en général d'instruire la jeunesse suivant la méthode que nous proposons dans cet ouvrage: il faut en particulier, lorsque l'âge a mûri la raison, lui faire suivre les régles que nous donnons dans le chapitre précédent pour rechercher la vérité. Pour cela; que le maître examine les qualités de l'esprit de son éleve, par les différentes impressions que font sur lui les choses sur lesquelles il l'exerce.

Qu'il prenne garde par exemple à ce que produit le merveilleux de l'histoire dans l'imagination d'un enfant & que par

les différens endroits de cette même hiſtoire, il juge, à la maniére dont il conçoit les choſes, quelle peut être l'étendue de ſon eſprit, & regle ſur cela l'uſage qu'il en peut faire pour certaines ſciences ſpéculatives ou pratiques : qu'il obſerve, à meſure que le jugement de ſon éleve croît, les réfléxions qu'il ſera capable de faire, pour connoître quelle eſt ſa portée, & cela ſuivant les différens dégrés de vivacité d'imagination qui caractériſent les trois différentes ſortes d'eſprits, dont nous avons expliqué la nature au commencement de cet ouvrage, ſavoir *l'Eſprit lent*, *l'Eſprit modéré*, & *l'Eſprit vif*. On peut encore remarquer, ſous chacune de ces eſpèces, d'autres caractéres & prévenir leurs défauts, en leur proportionnant les objets ſur leſquels on veut les faire agir, &

en aidant la mémoire par la réfléxion & la réfléxion par la mémoire. Il faut pour cela les accoutumer, autant qu'il est possible, à ne jamais juger des choses que nous connoissons par les sens, que l'imagination, la mémoire & la réfléxion ne soient d'accord; à distinguer, en matiére de probabilité, comme en matiére de connoissance scientifique, ce qui est d'une entiére évidence d'avec ce qui paroît tel, ou par lui-même, ou par illusion de l'esprit & des sens; à discerner le certain de l'incertain, ce qui est de croyance d'avec ce qui est douteux, ce qui est d'expérience, d'avec ce qui n'est que conjectural; à voir à quoi il faut se fier & de quoi il faut se défier; enfin à n'admettre ni ne supposer rien que de mûrement examiné & à n'être attaché à aucun préjugé, quel-

qu'heureux qu'il puiſſe être, avant qu'une recherche étudiée lui ait fait perdre ce nom. Ceux mêmes de notre religion, doivent être examinés : elle ne rougit point d'un examen humble & reſpectueux : car tel eſt le propre de la vérité que, plus on l'approfondit, plus on voit clair; elle eſt ſemblable au diamant ; plus on le frote, plus il brille. La religion bien connue devient un puiſſant motif au chrétien éclairé de remercier Dieu qui, par une bonté ſpéciale, l'a fait naître & le conſerve dans un préjugé qui ne le trompe point & qui lui fait eſpérer avec confiance un bonheur ſans bornes.



CHAPITRE VI.

Examen des Esprits. Maniére de les diriger.

POur mieux reconnoître dès la plus tendre enfance les différens plis dont l'esprit peut devenir susceptible ; outre ce que nous avons dit de *l'Esprit vif*, de *l'Esprit modéré* & de *l'Esprit lent*, il est à remarquer que, quoique ces trois caracteres varient presque à l'infini, on peut encore déterminer chacun d'eux à d'autres espèces moins générales. 1°. (*a*) L'esprit

Différens caracteres d'esprit fondés sur ce que nous en avons déja dit.

(*a*) Si promte à s'enflamer, trop vive & trop féconde
L'imagination en mille objets abonde,
Le jugement languit & se laisse emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.

Pope Essai sur la critique ch. 1. v. 72.

vif avec excès est *foible* : trop de mobilité dans les organes le rend encore *faux*, inconsidéré & peu solide : cette mobilité un peu ralentie forme *l'esprit à talens*. 2°. L'esprit dans un juste dégré de vivacité est *universel* : à proportion qu'elle approche de la lenteur, il est *profond & méditatif* : la derniére borne de cette médiocrité renferme *le bon esprit*. 3°. Enfin *l'esprit lent* est ou embarrassé dans ses idées, ou fort à l'étroit & fort borné dans ses vues. En un mot une imagination plus ou moins vive, une mémoire plus ou moins heureuse, diversifient tous ces caracteres à proportion qu'elles concourent, à faire mieux concevoir, réfléchir & juger, ou qu'elles portent obstacle à ces trois opérations de l'entendement, lorsque des organes trop grossiers l'empêchent d'agir li-

brement. Mais dépeignons ces caracteres le plus au naturel qu'il nous sera possible.

L'esprit foible est celui en qui les impressions se font d'une maniére aussi vive que peu durable, dans une imagination ou une mémoire trop mobile. Cet esprit est d'autant plus susceptible de préjugés qu'il est peu capable de s'attacher à autre chose qu'à ce qui a une fois passé en habitude chez lui. (a) Il sait, sans savoir comment il a appris, semblable à ceux qui ayant été conduits les yeux bandés dans un endroit, ne savent comment ils y sont venus. Il ne peut remonter de certaines conséquences aux principes : il est naturellement paresseux ou volage : il s'en

L'esprit foible.

(a) Mais foiblement ; car j'ai dit ailleurs que son trop de mobilité le rendoit presque incapable d'aucune habitude.

rapporte au jugement des autres : en un mot il ne peut fixer ses regards sur un grand nombre d'idées, que l'une ne le distraie de l'autre.

A quoi on le connoît dans l'enfance.

On reconnoît ces défauts dans l'enfance quand, avec beaucoup de vivacité, on remarque peu de mémoire, une maniére d'agir inconsidérée, dissipée & étourdie ; lors qu'après avoir expliqué quelque chose à un éleve, qu'on juge qu'il a compris, l'application que l'on en fait faire lui fait méconnoître ce qu'on vient de lui dire, ou oublier dequoi il s'agit.

Ce qu'il faut faire pour prévenir & corriger ses défauts.

Pour corriger & prévenir les défauts de cet esprit, il faut ménager sa foiblesse, en présentant à l'imagination les choses seulement qui la flattent & ce qui est capable de la fixer, sans la contraindre & sans la fatiguer. On doit par conséquent cultiver

ſa mémoire par le merveilleux qui y eſt très-propre : & loin de la gêner, il faut d'abord la laiſſer agir d'elle-même, ſi on ne veut pas augmenter ſa mobilité par trop d'agitation. Peut-être que le tems pourroit l'affermir. Il faut lui préſenter les objets d'une maniére uniforme: & après lui avoir fait acquérir par ce moyen un certain nombre d'idées, ſur leſquelles le ſentiment ſeul ſoit capable de le faire réfléchir, il faut les employer à lui faire acquérir le plus de connoiſſances qu'il ſera poſſible, qui ne ſoient point pour lui ſujettes aux préjugés, c'eſt-à-dire celles dont il pourra facilement ſuivre les principes & les conſéquences. Quant à celles qui peuvent y être ſujettes ; pour empêcher cet eſprit de s'y trop attacher, il ſuffit de l'accoutumer à ſentir qu'il y a quelque choſe qu'il n'a-

perçoit pas. En raisonnant avec lui il faut lui faire remarquer les endroits où il peut marcher en sûreté, & ceux où la foiblesse de sa vue le feroit broncher. Si on ne peut pas rendre ces sortes de génies profonds & méditatifs, il (*a*) faut au moins les rendre dociles, de sorte que, si leur foiblesse a besoin de secours, ils ne s'en servent pas avec une confiance aveugle & sans s'aider eux-mêmes. Ainsi un esprit foible & borné peut acquérir au moins, par une bonne éducation, du *bon sens* & de la *docilité*, qui le mettent en état de sentir si des réfléxions, dont il n'est pas capable, sont justes chez autrui, & d'en faire bon usage.

(*a*) Ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque; par-là on feroit l'impossible, on sauroit sans esprit n'être pas un sot, ni un fat, ni un impertinent. *La Bruyere. tom. 2. ch. 2. p. 51.*

Ce ſont là les plus grands préſervatifs contre une infinité de préjugés groſſiers auxquels il ſeroit ſujet. Il deviendra par ce moyen diſpoſé à les examiner tous & prêt à s'en dépouiller, lorſqu'ils ſe trouveront faux.

L'eſprit foible veut être cultivé, plus par l'hiſtoire & par les ſciences pratiques, dont les objets ſont ſenſibles, que par les ſciences abſtraites & métaphyſiques ; plus par des diſcuſſions de raiſonnemens détaillés, que par des principes généraux. Il faut en l'inſtruiſant employer beaucoup de comparaiſons & donner un corps aux êtres mêmes ſpirituels. Il faut ſans ceſſe l'accompagner & le ſoutenir, & ne point le laiſſer de trop bonne-heure à lui-même. Comment il faut le cultiver.

L'eſprit faux peut venir de deux cauſes, ou du *Naturel*, ou de *l'Habitude*. L'eſprit faux par Caractere de l'eſprit faux.

Habitude n'a manqué que d'être bien conduit : les meilleurs eſprits peuvent devenir tels. Quant à l'eſprit faux par le *Naturel*, il différe des eſprits foibles, en ce que l'imagination & la mémoire ont plus de force dans celui-ci que dans ceux-là. Les idées s'y introduiſent plus aîſément & s'y conſervent mieux; mais cet eſprit n'étant pas capable de recevoir une impreſſion parfaite de toutes les idées, ni d'y prêter une égale attention, il arrive que quelques idées partielles venant à s'effacer, les idées totales reſtent imparfaites. Ainſi lorſque la réfléxion le fait juger, il ne rencontre pas juſte, parce qu'elle ne lui fait point tout appercevoir. D'où il arrive que, prononçant ſouvent à faux, il ſe trouve expoſé à une infinité de préjugés. Cela peut encore venir de ce que ſa vivacité lui fait

ſaiſir les objets d'une maniére trop promte pour qu'il puiſſe les bien examiner.

Il a plus de brillant que de ſolide.

Ceux qui ſont nés avec un tel eſprit, ont quelquefois beaucoup de brillant, mais peu de ſolide. Les préjugés leur ſont d'autant plus funeſtes, qu'ils ſont ſouvent applaudis par ceux à qui ils en impoſent par des raiſonnemens captieux qu'on ne peut pas toujours réfuter ſur le champ, parce qu'on n'en connoît pas le faux : ce qui les laiſſe toujours dans leur perſuaſion. Ils ſont peu capables d'une longue réfléxion, & ce qu'ils ne comprennent pas d'abord les rebute : ils ne ſoutiennent pas lon-tems le fil d'un raiſonnement : ils ſont plus capables d'érudition que de doctrine. Si ces ſortes d'eſprits vont au vrai ce n'eſt jamais par le chemin le plus court ; mais par de grands détours. Lorſqu'ils veu-

lent prouver quelque chose, ils ne saisissent jamais l'idée la plus naturelle, ni la plus à portée, de sorte qu'on les perd souvent de vue pour les voir reparoître bien près de soi.

A quelle marque on reconnoît l'esprit faux.

Tout cela se remarque dans un jeune homme, ou dans un enfant qui a de la mémoire; mais qui ne lui rappelle pas fidellement les choses telles qu'il les a apprises d'abord. Il est capable de concevoir & de réfléchir, mais avec peu de justesse; il a de la vivacité; il agit conséquemment à son sentiment, mais il sent rarement tout ce qu'il faut sentir.

Les préjugés sont très forts chez ces sortes de personnes, & d'autant plus, qu'elles s'assûrent de ce qu'elles jugent sur le rapport des sens qui les trompent souvent. Il faut accoutumer ces esprits, à ne jamais se fier en-

tiérement à leur mémoire, à suspendre toujours leur jugement, jusqu'à ce qu'ils se soient assûrés qu'elle ne leur céle rien, & à choisir dans leurs raisonnemens le chemin le plus court & le plus direct, en rappelant par la méditation les idées les plus claires & les plus expressives, & toutes celles qui leur seroient échapées. Mais comme il leur est difficile de penser par eux-mêmes; il faut qu'ils s'y excitent par la lecture des bons ouvrages dans lesquels il regne beaucoup d'ordre & de netteté.

L'esprit à talens est celui qui joint la vivacité de l'imagination à une mémoire heureuse & fidelle; qui saisit tellement un objet qu'il en est tout-à-coup rempli, sans avoir besoin d'une longue & pénible réfléxion pour juger sainement des choses; & qui par-là fait bien ce qu'il fait sur

Caractere de l'Esprit à talens.

le champ. Cet eſprit n'eſt pas capable d'une longue application qui ralentiroit ſa vivacité. Et d'ailleurs cette application, en lui fourniſſant une multitude d'expédiens qui le fatigueroit, feroit cauſe qu'il ſe détermineroit au plus foible de ces expédiens; ou que las de choiſir ils les rejetteroit tous, faute d'en trouver un qui le ſatisfît.

Il eſt inconſtant.

Ces perſonnes changent ſouvent de penſées & de ſentiment & n'aiment point à y être gênées: elles prennent des préjugés auſſi aiſément qu'elles s'en dépouillent: elles ſont plus propres aux Belles-Lettres & aux Arts qu'aux Sciences. Enfin quelquefois, après avoir flotté de préjugés en préjugés, elles tombent dans l'indiférence ou dans l'incertitude.

Marques qui ſont

Les marques qui font connoître ce caractere dès l'enfance

ſont, une grande facilité à apprendre ſans beaucoup d'application, une maniére d'agir promte & aviſée, féconde en expédiens ſubits, & la facilité d'imiter toutes ſortes de choſes.

connoître l'eſprit à talens.

Il faut ſoigneuſement prendre garde que ces heureux génies, en qui la beauté & la vivacité d'imagination ſuppléent au défaut de réfléxion & font preſque toujours qu'ils jugent à-coup-sûr, que ces heureux génies, dis-je, ne ſoient expoſés à de fauſſes impreſſions, ſi non quant à la maniére dont ils enviſagent les objets, du moins quant à celle dont ils leur ſont préſentés. Car, comme ils ſont accoutumés à juger ſur le champ, ce qu'on leur préſente d'un mauvais ſens & ſous une fauſſe apparence les fait donner dans le travers.

Avec quelle précaution il faut le cultiver.

Il arrive ſouvent qu'une mau-

vaiſe éducation gâte ces heureux naturels. Il faut donc toujours leur préſenter les choſes par le vrai, les faire réfléchir & méditer, autant qu'ils n'en paroîtront pas rebutés, en les exerçant ſur des matiéres abſtraites pour modérer leur trop grande vivacité & les rapprocher le plus qu'on pourra du caractere dont nous allons parler. Il faut leur demander comte de leurs réfléxions, en rejetter l'abondance & la ſuperfluité & fixer leur inconſtance, en les déterminant à adopter les meilleures en les appuyant d'aprobations & de louanges. Puiſque ce qui fait ſouvent qu'ils ne décident point eux-mêmes, c'eſt que c'eſt une ſeconde peine pour eux que de comparer enſemble un trop grand nombre de réfléxions; il faut donc les accoutumer de bonne-heure, à en rejetter la

trop grande multitude & à ſavoir à quoi s'en tenir.

L'eſprit univerſel eſt celui qui joint à une mémoire auſſi prompte qu'heureuſe & ferme, une imagination à laquelle rien n'échappe, qui pour n'avoir pas autant de vivacité que celle de l'eſprit à talens, répréſente les objets avec plus d'éxactitude, & même avec d'autant plus d'ordre, qu'ils y entrent avec moins de précipitation & laiſſent par conſéquent, plus de tems à la refléxion, qui peut à loiſir & ſans fatigue prêter toute l'attention poſſible à l'examen des idées.

L'eſprit univerſel.

Cet eſptit ſaiſit ſi bien un principe, qu'il en tire ou en prévoit ſur le champ, toutes les conſéquences, comme l'œil apperçoit tout d'un coup tous les traits d'un tableau, tant la perception des idées ſe fait nettement en lui,

Il ſaiſit bien un principe.

& tant il en fait aîſément la comparaiſon.

Il eſt capable de toutes bonnes habitudes.

Ceux qui ſont ornés de ces qualités, ſont capables de toutes bonnes impreſſions & il eſt aîſé de prévenir ou d'effacer en eux les mauvaiſes. Ils penſent promtement; ils méditent ſans peine; & lorſqu'ils s'appliquent aux ſciences, ils ſentent ſi bien le rapport qu'elles ont entr'elles & apperçoivent de ſi loin les conſéquences de leurs principes, que, quoiqu'ils ne les étudient pas à fond, ils comprennent toujours en général, quel eſt l'objet de chacune de ces ſciences, ſous quels égards & comment elles en raiſonnent. Le propre de ces rares génies, c'eſt de parler de tout d'une maniére qui ſurprenne également les ſavans & les ignorans, & ſi à propos, que d'habiles gens jugent qu'il ne leur eſt pas difficile de faire

faire par eux-mêmes les plus sublimes recherches.

Ces sortes d'esprits donnent par tout des indices de leur supériorité, & même dès la plus tendre enfance. Quoiqu'ils ne soient pas difficiles à reconnoître, cependant leur capacité ne peut être bien connue, que de ceux qui leur ressemblent. Le vulgaire n'en juge que par caprice, lui qui prend souvent l'aparence pour la réalité, le brillant du verre pour celui du diamant, lorsqu'il les voit séparément: à moins que le hazard ne rapproche le vrai & le faux.

Tout le monde peut bien connoître un esprit universel, mais tous n'en peuvent pas bien juger.

Cet heureux naturel n'a besoin que d'un bon guide pour faire promtement beaucoup de progrès. La seule chose à quoi il faut prendre garde, c'est que, quoique les préjugés ne soient pas dangereux pour lui, parce qu'il les reconnoît & s'en dé-

Il faut prendre garde que les préjugés ne le retardent.

pouille aîſément, il faut néanmoins faire enſorte qu'ils ne le retardent point dans ſa courſe & ne lui donnent pas des peines qu'on auroit pu lui épargner en le gardant de leur atteinte.

Caracteres d'eſprit opposés aux précédens par différens dégrés de lenteur.

C'eſt ainſi que l'eſprit humain paroît dans les uns défaillir par une vivacité qui dégénere en foibleſſe, ſemblable à ces liqueurs ſpiritueuſes qui s'évaporent par la trop grande activité de leurs parties. Dans d'autres diſtribué à certaines proportions, il s'éleve avec différens dégrés de modération & de force juſqu'au juſte milieu qui en fait toute la perfection. Au de-là de cette médiocrité, il commence à tomber dans l'engourdiſſement & la lenteur, par défaut de délicateſſe. Si cette lenteur n'eſt pas encore conſidérable, l'eſprit médite & répare par le travail, le défaut de vivacité : il peut

être *profond & vaste* dans ses recherches. Si trop de lenteur à réfléchir l'empêche de s'étendre, il sera du moins, ce qu'on appelle *bon esprit* & *sensé*. Si l'imagination présente trop confusément les objets, l'esprit est *embarrassé*, l'embarras produit *l'irrésolution* qui dans un esprit foible cause la *crédulité*, dans l'esprit embarrassé le contraire. Il est d'autant plus difficile de le persuader ou de le convaincre, qu'il est plus difficile à émouvoir & que ses bornes sont fort étroites : de-là *le petit esprit* qui par différens dégrés, est enfin ou *grossier*, ou *stupide*.

Il est à remarquer qu'il y a des esprits lents & pesants en apparence dans les premiéres années. Ce n'est pas toujours manque de délicatesse d'organes; mais souvent l'effet de la lenteur avec laquelle les organes croissent

Esprits tardifs.

ou ſe dévelopent ; ce qu'on appelle ordinairement *eſprit tardif.*

Il eſt facile de reconnoître les différens caracteres de l'eſprit lent

Il me paroît inutile d'entrer dans un plus long détail de ce qui caractériſe les défauts d'eſprit qui viennent du peu de ſoupleſſe ou de mobilité dans les organes ; parce qu'ils ſont plus aiſés à remarquer que ceux qui leur ſont oppoſés. Un eſprit foible, mais vif, faux, mais brillant, en impoſe quelquefois ; il n'eſt pas ſi difficile de diſcerner par les actions un eſprit qui agit avec moins de promtitude.

Il faut employer avec plus de force, pour corriger & prévenir les préjugés de l'eſprit lent, les mêmes moyens qu'on em-

A l'égard des préjugés une fois introduits dans les eſprits qui s'écartent du juſte milieu dont nous avons parlé, ils ſont difficiles à extirper à proportion qu'ils y ont été inculqués plus fortement & avec plus de peine : ſemblables aux caracteres gravés ſur une matiére dure qui ne

s'effacent pas aussi aisément, que ceux qui sont tracés sur la cire. Je n'ai rien à dire autre chose sur les remedes qu'on doit y apporter, que de vaincre par le travail & par beaucoup d'exercice la dureté de ces esprits ; c'est contr'elle qu'il faut employer l'éperon, je veux dire tout ce qui peut piquer plus vivement le sentiment, en rendant pour ces esprits durs les choses palpables au possible sur tout quand l'âge n'a pas encore apesanti davantage les organes. Il faut domter leur rigidité grossiére pour les rapprocher de ceux qui ont au moins du bon sens, & employer pour cela les moyens dont on se sert pour cultiver les esprits trop vifs, mais avec la différence qu'il faut en user avec modération pour ceux-ci, & les faire agir avec activité pour ceux-là. ploie pour l'esprit vif.



PRATIQUE D'ÉDUCATION POUR L'ESPRIT,

QUATRIE'ME PARTIE.

L'EXPÉRIENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Courtes obſervations ſur la Phyſionomie & les viciſſitudes de l'eſprit.

A quelles autres marques on connoît l'eſprit humain.

APrès avoir examiné, à la lueur des principes établis plus haut, la cauſe naturelle de la prodigieuſe variété

de l'eſprit humain; il faut encore, à l'imitation du Philoſophe Cynique, conſidérer les hommes la lanterne à la main; obſerver l'air & les traits de leur viſage, leur contenance, leur démarche, l'altération que l'âge apporte à l'eſprit, la maniére de penſer & d'agir de chaque condition; en un mot copier les caracteres d'après nature, & s'aſsûrer du raiſonnement par l'expérience. C'eſt ce que nous allons ébaucher dans cette partie.

Comme ce ſeroit raiſonner fauſſement que de conclure qu'une choſe n'eſt pas, parce qu'on n'en a point de preuve certaine, faute d'obſervations exactes; on conclûroit de-même fort mal, qu'il n'y a point de marque sûre pour connoître les hommes à la Phyſionomie, parce que quelquefois on ſe ſeroit trompé dans cette recherche. Conjectures ſur la Phyſionomie.

Qu'il me ſoit donc permis de conjecturer qu'on peut connoître les différens caracteres des hommes par la différence des traits de leurs viſages ; & que s'il eſt vrai de dire, *fronti nulla fides*, c'eſt qu'ordinairement offuſqués de nos paſſions, ou diſtraits par les objets environnans, nous n'avons pas aſſez (*a*) de ſagacité pour prendre garde d'aſſez près à certains traits du viſage qui paroiſſent les mêmes chez pluſieurs, parce que la différence en eſt petite : d'où il arrive, par exemple, que deux perſonnes, qui paroîtront ſe reſſembler de viſage, ne ſe reſſembleront ni d'eſprit, ni de cœur :

(*a*) La nature féconde en bizares portraits
Dans chaque âme eſt marquée à de différens traits,
Un geſte la découvre, un rien la fait paroître
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Boileau art. Poet. ch. 3. v. 369.

l'esprit méditatif & *le stupide* seront souvent pris l'un pour l'autre, des traits grossiers dans tous les deux, mais le regard fixe ou baissé dans celui qui pense, les yeux hagards dans celui qui ne pense presque pas, seront souvent confondus.

Voici en général quelques marques qui peuvent servir à distinguer l'homme spirituel de celui qui ne l'est pas. Les yeux vifs & bien proportionnés, quoique quelquefois un peu enfoncés, le regard fixe, l'air sérieux marquent un homme méditatif : le front large & ouvert, les yeux vifs, les sourcils bien placés, annoncent un homme d'esprit : les yeux petits ou trop gros, couverts, ou à fleur de tête, la vue basse, le front étroit & peu découvert, les levres inégales, la bouche trop étroite, la parole peu libre, sont des dehors

Traits du visage qui peuvent faire juger de l'Esprit.

par lesquels on peut juger peu avantageusement de l'intérieur. Mais il faut bien se garder de confondre l'air sérieux avec l'air sombre, l'air modéré avec la lenteur, l'air vif avec l'air inconsidéré, la promtitude avec la précipitation.

Ce qu'on pourroit supposer pour rendre raison des signes de la physionomie.

Pour rendre raison de ces différens signes, des bonnes qualités ou des défauts de l'esprit; on pourroit supposer que, comme nos organes sont la porte de nos connoissances & transmettent à l'âme tout le sensible qui nous environne, les objets venant, par exemple, à frapper la vue, il arrive que l'image se peint dans des yeux trop gros ou trop petits plus confusément que dans ceux qui sont bien proportionnés: cette image imparfaite passant dans l'imagination & dans la mémoire trompe l'esprit. De même les mouvemens excités

dans un cerveau à l'étroit se font moins réguliérement : si l'oreille ou la langue, qui ont tant de correspondance ensemble, ont quelque défaut, il met obstacle à une infinité d'impressions qui ne se communiquent à l'esprit que par elles. D'où on peut conclure que le trop ou le trop peu de matiére, qui compose les organes, cause dans les esprits une variété qui paroît ordinairement sur les visages miroirs de l'âme, sur lesquels l'auteur de la nature a empreint comme un sceau qui distingue tous les hommes.

On peut encore observer que, puisque l'esprit a ses différens tempérammens comme le corps, il a aussi comme lui ses infirmités & ses maladies. Il vieillit avec la machine, parce qu'il opére par son entremise, & l'expérience ne le prouve que trop, surtout dans les gens à talens,

L'esprit vieillit comme le corps.

qui ne brillent jamais tant sur le déclin de leur vie que dans la fleur de leur jeunesse. Corneille, Racine, Boileau & quantité d'autres grands hommes, ressemblent au bout de leur cariére au Soleil couchant que l'épaisseur de l'Athmosphere fait pâlir & qui ne nous éclaire plus que d'une lumiére tremblante. Leur Muse accablée du nombre des années & du poids de sa réputation soutient à peine des lauriers qui se flétrissent en sa main. Le plus hardi pinceau dont les coups asûrés faisoient vivre autrefois les objets & qui exprimoit avec tant de grace tout ce qu'une imagination vive & féconde lui faisoit imiter dans la nature, laisse maintenant appercevoir sa langueur, on reconnoît aux traits gracieux de la jeunesse, que le Peintre veut tracer, qu'ils commencent à défaillir chez lui.

CHAPITRE II.

Causes des égaremens de l'esprit dans le commerce du monde.

LE premier pas que fait un jeune homme dans le monde est souvent un faux pas, surtout si après avoir beaucoup étudié, tout ce qu'il a appris n'a pas été de savoir s'y conduire. Cela est ordinaire à ceux à qui on a plus fait cultiver les Belles-Lettres que les Sciences, qui ont plus appris à parler qu'à raisonner juste; à ceux qui élevés dans de faux préjugés ne trouvent rien dans la société de conforme à ce qu'ils savent par une vaine spéculation. Une foule d'objets nouveaux, qui s'offrent tout-à-coup & auxquels on ne

Pourquoi un jeune homme fait de fausses démarches en entrant dans le monde.

leur a peut-être jamais fait prendre garde, cause dans leur esprit une confusion d'idées qui leur semblent, ou sont effectivement opposées à celles qu'ils ont acquises & dont ils se voient obligés de se dépouiller, s'ils ne veulent juger de tout de travers. Le peu de connoissance que ces personnes ont des usages de la vie, leur fait paroître tout nouveau & extraordinaire & les fait ressembler eux-mêmes à des habitans d'une terre étrangére. Dans les uns l'étonnement produit l'admiration & l'admiration la sotise, dans d'autres trop attachés à leurs préjugés d'étude, tout est artificiel & pédantesque. Presque tous les jeunes gens au sortir du collége mesurent tout à ce qu'ils savent & sur les décisions de leurs maîtres & quand la mesure n'est pas juste, ce n'est point à elle qu'ils s'en prennent,

mais aux choſes mêmes qui leur paroiſſent toujours autres qu'elles ne ſont, parce qu'ils en jugent par ce qu'elles ne ſont pas. Quelque légére expérience leur fait-elle reconnoître le ridicule de la ſingularité, par un excès oppoſé, *l'eſprit vif* pour ſe mettre à la mode, ſe livre au faux brillant & flotte au gré des opinions vulgaires; *l'eſprit à talens* pour ſe conformer à la bizarerie du goût commun gâte le ſien; *l'eſprit univerſel* embraſſe tout ſans méthode, il penſe bien, mais n'en ſait pas faire uſage, parce que l'expérience lui manque; *l'eſprit méditatif* ſe perd en raiſonnemens vagues; *l'eſprit lent* veut prendre l'éſſort & tombe dans l'embarras & l'incertitude. De-là la diverſité étonnante de goûts, de modes, & de maniéres bizares de parler, de penſer, & d'écrire: à quoi l'on

peut joindre l'esprit particulier de chaque condition.

L'homme de qualité a l'esprit plus orné que cultivé.

L'homme de qualité dont on polit plus l'esprit qu'on ne le cultive à fond, en qui on aime mieux le brillant que le solide, à qui on fait promtement copier les maniéres du monde, qu'on appelle *le bel air*, pour paroître avec distinction dans les compagnies, se présente sur la scene avec toute l'affectation d'un acteur qui vient d'étudier son rôle : tout est guindé dans ses paroles & dans ses actions, tout y semble postiche, rien n'est naturel parce que rien n'est réfléchi : accoutumé à parler avant que de penser, il raisonne aussi mal qu'il s'énonce bien.

L'homme du commun a peu de savoir & l'esprit peu cultivé.

Le Bourgeois, qui donne à son fils une éducation précipitée pour le rendre capable de quelque emploi ou du commerce, le remplit de préjugés & de con-

noiſſances ébauchées. Il attrape enſuite dans l'uſage d'un certain monde quelques idées confuſes, qui jointes à ce qu'il ſait aſſez mal, lui compoſent un ſavoir de piéces rapportées qui le fait philoſopher de tout à-tort & à-travers : ſes raiſonnemens ſont auſſi bigarés que ſon eſprit.

L'homme de robe a plus d'érudition que de ſcience.

L'homme de robe qui a beſoin de ſavoir les langues, paſſe la plus grande partie de ſes premiéres années à s'y rendre habile : ſa mémoire eſt meublée de termes & ſon eſprit vuide de ſens ; il poſſéde les ſignes des idées, ſans en avoir preſque aucune : paſſe-t-il des Lettres à un cours de ſcience, tous ces mots artiſtement rangés en définitions, en axiomes, en vaines ſubtilités ſcolaſtiques, ſont à ſon égard comme autant de rêveries d'un cerveau bleſſé dans leſquelles le hazard fait quelquefois trouver

de la ſuite & de l'enchaînement, ou comme ces deſcriptions que font les voyageurs de ce qu'ils ont vu de remarquable dans les pays étrangers & qu'on ne peut bien comprendre qu'on ne ſoit ſur le lieu même, ou comme les hiéroglyphes de ces fameux obéliſques dont on ne comprend pas le ſens: en un mot il raiſonne par artifice.

Diverſité d'opinions & de ſentimens dans les converſations.

Qu'arrive-t-il de tout cela dans le monde? L'entretien d'une compagnie roule ſur le Commerce, la Navigation, les Arts libéraux, la Morale, la Politique, l'Economique, l'Hiſtoire, la Religion; c'eſt à qui remportera la palme & ſe ſignalera par l'étalage d'une vaſte étendue de connoiſſances. Quel flux & reflux de ſentimens! Ici on attaque l'expérience par le raiſonnement, ou le raiſonnement par l'expérience: là c'eſt un laby-

rinte de cercles vicieux, de pétitions de principes, de disputes de mots, de fausses autorités, de citations mal appliquées, de mauvaises déductions, de fausses conséquences : celui-ci attaque les faits par des doutes sans fondement : celui-là veut les établir sur des oui-dire. Si on parle d'ouvrages de littérature, on admire, on critique, on loue, on blame, l'un l'expression l'autre le dessein, l'un les termes l'autre l'invention ; chacun fait un art poétique & oratoire à sa mode. L'esprit de parti pour les anciens ou pour les modernes, pour la France ou l'Angleterre, l'Italie ou l'Espagne, fait autant de factions. *L'esprit foible* exagére : *l'esprit faux* juge de travers & contredit tout : *l'esprit à talens* décide en Maître : *l'esprit universel* bâtit des systêmes : le *méditatif* veut tout approfon-

dir, le *ſtupide* ſoufle ſottement le chaud & le froid : en un mot tout eſt réduit en problêmes : que de mauvaiſes ſolutions !

Le prétendu bel eſprit.

Ce jeune préſomptueux qui ſort des bancs de l'école & qui n'a jamais vu des Peres & des Conciles que de mauvaiſes citations, décide en Théologien des points les plus épineux de la religion. Ce prétendu *bel eſprit* dont le ſavoir eſt de toutes piéces connoît à peine le Chriſtianiſme, qu'il l'attaque par des ſophiſmes impies puiſés dans quelque extravagant ſyſtême de religion ; il combat la nôtre ſous le phantôme bizare qu'il s'en eſt formé ; il a raiſon ; la religion, telle qu'il ſe la figure, ſeroit auſſi ridicule que le cerveau qui en fait une chimere. Peut-être que, s'il attaquoit comme il faut ſes propres rêveries, il pourroit enfin trouver la vérité en la dé-

pouillant des dehors du mensonge dont il la revétue.

On parle du cœur humain, cet imprudent, cet indiscret, qui n'a jamais su se conduire dans la société, qu'une infinité de fautes n'ont pas rendu sage, ce pilote sans boussole s'engage sur cette mer orageuse, prétend en sonder tous les abîmes, en reconnoître tous les écueils.

Le préten- du politique.

On entre en matiére sur la Politique ou sur l'Histoire, cet homme sans étude sait à peine ce que c'est qu'une République ou une Monarchie qu'il veut pénétrer jusque dans l'intérieur de ces grands corps pour en régler les mouvemens; il prononce sur le present, & conjecture sur l'avenir en homme d'Etat; il fixe & détermine les prétentions & les vues de chaque Souverain; il récite trois ou quatre lambeaux d'histoire retenus impar-

faitement, comme l'hiſtoire de tout l'univers; à peine quelquefois ſait-il le nom de ſes héros ou quel lieu de la terre a été le théatre de leurs actions.

Le prétendu homme de Lettres.

S'agit-il des productions d'eſprit, du goût, des ſpectacles & des modes, ce lecteur de Romans, nouvel Ariſtarque, cenſure les plus beaux génies de notre ſiécle; puis vous l'allez voir parler d'ajuſtement, & de bijoux.

L'opinion paſſe de bouche en bouche ſans qu'on ſe ſoucie d'en arrêter le progrès.

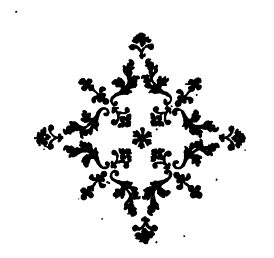
Enfin je ne ſais par quel charme on écoute tous ces vains diſcoureurs, ſouvent ils plaîſent & font l'âme d'une compagnie oiſive. Les gens d'eſprit ſe taiſent & les ſots admirent, les premiers par ménagement ou par mépris laiſſent les ſots s'applaudir & les ignorans devenir dupes, & ainſi de bouche en bouche les préjugés, l'erreur & l'opinion croiſſent comme la renommée.

Chaque Province fournit à la Capitale des héros de cette espèce; ils n'y sont pas plutôt arrivés que, voulant y jouer un rôle distingué, ils manquent le personnage : ils imitoient imparfaitement dans la province les maniéres de la ville, & maintenant c'est avec le dernier ridicule qu'ils les contrefont.

Enfin la cour, la ville & la campagne se trouvent remplies d'une infinité de caracteres d'esprit extraordinaires dans leurs façons de penser & d'agir peu éclairées & peu prudentes. C'est pourquoi il arrive souvent que l'un est trompé par son hôte, l'autre par une courtisane, celui-ci par un marchand, celui-là par un faux ami ou un inconnu qui le leure par de belles espérances. N'en cherchons point d'autres causes qu'une éducation mal dirigée qui donne peu de

D'où vient qu'il y a tant de dupes.

connoissance des affaires du monde & qui n'anticipe jamais sur l'expérience, qui cultive plutôt les défauts que les bonnes qualités de l'esprit : car il est aîsé de comprendre que la prudence n'est jamais compagne de ceux qui ne sont point accoutumés à penser ou qui pensent peu solidement.



CHAP.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire observer aux Jeunes gens pour leur apprendre à connoître les caracteres d'esprit par expérience.

JE voudrois que les ſpectacles, les cercles, les promenades, les académies, le bareau, les temples, le noble, le roturier, l'écléſiaſtique, le religieux, le ſavant, l'homme de lettre, le magiſtrat, l'homme d'affaire, le marchand, l'artiſan, l'officier, le ſoldat, le maître, le domeſtique, le riche & le pauvre, la cour, la ville & la campagne; que tout cela, dis-je, paſsât comme en revue devant un jeune homme, & qu'un habile Mentor lui fît remarquer les maniéres de parler & d'agir

Tout doit ſervir d'inſtruction à un jeune homme.

particuliéres à chaque état & à chaque profession, qui sont comme autant de couleurs & de nuances qui les distinguent.

Il faut lui faire rendre comte de ce qu'il entend dire de remarquable à toutes sortes de personnes.

Je voudrois, par exemple, qu'on fît rendre comte à un éleve de ce qu'il entend dire à toutes ces personnes & qu'on le fît ainsi réfléchir là-dessus. Voyez cet homme de la campagne avec qui vous avez conversé; que d'observations exactes que le bon sens seul lui a fait faire sur l'Agriculture & sur tout ce qu'il faut faire pour le soin des animaux, sur la variété des saisons, sur les changemens de tems: Quoiqu'il ne puisse pas rendre raison Physique de tout cela; voyez cependant comme il agit conséquemment. Voyez cet artisan, tout grossier qu'il est, comme il raisonne sensément sur toute la mécanique de son art. Que son industrie est fertile en ex-

pédiens pour éxécuter promtement tout ce qu'il fabrique! Que ce marchand parle pertinemment de ſon commerce! Avez-vous remarqué que, tant que ces perſonnes n'ont parlé que de ce qui les regarde, il ne manquoit à la juſteſſe de leurs penſées, que celle de l'expreſſion. Tant que les hommes ne s'écartent point de leur ſphere & qu'ils ſuivent ce que leur dictent l'étendue de leur raiſon, le ſentiment & l'expérience, ils raiſonnent toujours bien, même ſans étude, mais quand ils s'en écartent, que d'extravagances!

Cette aſſemblée de différentes perſonnes qui ſe fait dans un caffé ou à une promenade, après les premiers complimens & le récit de quelques nouvelles, demeure en ſilence. Quelqu'un de la compagnie entame la converſation, parle d'Hiſtoi- Ce qui ſe dit dans les cercles ſert d'inſtruction à un jeune homme.

re, de Politique, de Physique, des Arts mécaniques, du Commerce. C'est un savant qui tient le tapis : chacun en raisonne avec lui, à sa façon. Satisfait de son savoir celui-ci envisage toutes les connoissances par l'agréable, & tous les autres par l'utile : chacun en traitant ces matiéres laisse appercevoir quelque trait de sa condition, de ses emplois, de ses inclinations, de ses études, de son génie. Toutes ces choses sont autant de leçons pour un jeune homme.

Chacun parle des choses conformément à son état.

Le marchand prend le Commerce par l'intérêt ; l'homme d'épée par les commodités de la vie ; l'homme d'affaires par le bon ordre qui doit y régner ; l'homme de robe par les loix qu'on doit y observer. S'agit-il de maximes d'état, de principes de morale, chacun les applique à sa profession. Il en est de-mê-

me d'un art ou d'une ſcience. Ceux qui en exercent ou en étudient quelque partie prennent ce qui les regarde ; de forte qu'elle ſe trouve ſub-diviſée par toutes ſes parties ſub ordonnées entre autant de têtes. Aſtronome, Géographe, Naturaliſte, Chimiſte, Architecte, Ingénieur, Sculpteur, Peintre, Poéte, Grammairien, &c. il faut ſavoir reconnoître tous ces gens-là à les entendre parler de choſes mêmes qui ne ſont point de leur reſſort. Une des marques les plus ſenſibles, c'eſt qu'ils prennent ordinairement leurs comparaiſons de ce qu'ils ſavent le mieux : un Peintre, qui parlera de voyages, comparera les mœurs des différens peuples aux différentes couleurs d'un tableau : un Architecte, qui parle d'hiſtoire, comparera la diſpoſition d'une armée rangée en ba-

taille à celle d'un édifice, &c.

A quels signes il faut faire remarquer les différens génies & leur maniére de penser ordinaire.

Considérons à présent les différens génies. Avez-vous pris garde à celui qui a si bien parlé sur toutes sortes de matiéres qui s'énonce avec tant de justesse & de netteté ? C'est un *esprit universel* : faites attention aux sentimens qu'il suit ; ses définitions, ses principes, ses conséquences vous l'indiquent ; un mot même peut vous faire connoître s'il est sectateur de Descartes ou de Newton, de Gassendi ou de Malbranche, & vous faire découvrir quelle idée ou quel préjugé il a sur telle ou telle matiére philosophique par exemple, sur l'existence de Dieu & ses attributs, sur l'union du corps & de l'âme, sur la matiére, sur le mouvement, sur la pésanteur, & sur toute la disposition mécanique de cet univers. Cet habile homme est

applaudi des uns & contredit des autres. L'esprit grossier révoquera en doute tout ce qu'il ne touchera pas au doigt : il lui soutiendra, par exemple, qu'on ne peut pas mesurer le soleil, parce qu'il ne comprend pas comment on le fait. A l'entendre, il a cependant fait autrefois de bonnes études, puis il ajoute : *mais à quoi bon tout cela ? j'ai presque tout oublié ; & puis, quelle certitude y a-t-il dans les sciences ?* Cependant il débite trois ou quatre contes de vieilles qu'il croit comme des faits incontestables.

Voyez cet autre qui cite des lambeaux de Poésie, d'Histoire, de bons mots, de Romans, qui discoure de tout sans aucun but certain, sans suite, sans liaison, qui parle promtement, change souvent de propos. Il paroît avoir quelque goût ; mais

il n'a rien compris au raiſonnement abſtrait que quelqu'un vient de faire ; il l'a d'abord voulu ſuivre ; il a tiré avec lui quelques conſéquences aîſées, mais enſuite il l'a perdu de vue. L'un eſt un eſprit *méditatif*, l'autre un eſprit *vif*, mais *foible* ou *faux*.

Ce vieillard que ſes cheveux blancs rendent reſpectable, le doit-il être auſſi par ſes vieux préjugés ? Nourri dans le fond d'un collége, plein d'amour pour ſes auteurs, il admire juſqu'à leurs défauts. Sa mémoire eſt pleine de gloſes ennuyeuſes ; pour ſe ranger d'un parti, il comte les voix ſans les peſer ; il juge des ouvrages par le ſtile, & non par les penſées ; il ſe ſoumet aveuglément aux déciſions de ceux qu'il regarde comme de grands hommes, il jure toujours par eux ; il a beaucoup lu, mais ſans diſcernement, auſſi

peu capable de réfléchir ſur les écrits d'autrui, que de penſer lui-même : en un mot il ſait beaucoup, mais il ſait mal: c'eſt un *génie étroit*. Il s'eſt récrié à la nouveauté, contre un ſentiment propoſé par un jeune homme, tout raiſonnable qu'il étoit, ſans alléguer d'autre raiſon, pour le combattre, que l'autorité du grand nombre, & l'antiquité d'une opinion contraire. Quoi? Mr. lui dit-il, à votre âge vous prétendez avoir mieux trouvé qu'une infinité d'habiles gens qui ne ſont point de votre avis?

Quelqu'un de la compagnie ennuyé de ſa vaine érudition & d'un tel ſophiſme, prend la parole & lui demande s'il y a preſcription contre la raiſon, & ſi c'eſt par élection qu'on la rend autentique? Puis pour égayer la converſation, il la fait tomber ſur les Beaux-Arts: ce qu'il

dit de leurs régles fait connoître qu'il les possede : son goût est exquis pour toute sorte d'ouvrages ; il parle bien, ses comparaisons sont justes, ses allusions bien placées, ses peintures vives ; sa mémoire heureuse le fait souvenir d'une infinité de beaux traits qu'il cite à-propos ; il saisit promtement le nœud d'une difficulté, il sait prévenir les disputes, en dévelopant une pensée & en tranchant toute équivoque : c'est un *esprit à talens*, *un bel esprit*.

C'est ainsi qu'il faut conduire un jeune homme & lui apprendre à bien connoître l'esprit humain, avant que de vouloir sonder les replis du cœur. C'est par-là qu'il faut l'accoutumer à juger sainement de tout & à s'en assûrer par expérience.

Ce qu'il faut faire observer à

A l'égard de tout ce qui peut fraper hors de l'homme, & de

tout ce qui est un effet de son adresse & de son industrie ; comme tous les ouvrages où l'imagination brille par une heureuse invention, & l'esprit par la perfection de l'exécution & l'utilité de la fin, dans lesquels on observe, non seulement le génie, mais l'humeur & le pays de l'auteur & quelquefois le caractere de toute une nation ; tout cela mérite une attention particuliére. Chaque pas que l'on fait dans une grande ville peut faire rencontrer des objets qui fournissent matiére à des réfléxions instructives : les Académies, les Palais, les Places publiques, les Manufactures sont autant d'écoles pour les jeunes gens.

un jeune homme dans les productions de l'art.

Que si un jeune homme ne se trouve pas toujours accompagné d'un Mentor, qu'il lise au moins tous les bons livres qui pourront lui en servir : mais

il faut ſuppoſer qu'il eſt en état d'en faire le choix. Il en ſera capable s'il a eu une bonne éducation, & telle que nous la propoſons dans les trois premiéres parties de ce livre.

Quoique je ne trace ici que quelque traits, qui peuvent faire reconnoître les eſprits dans le commerce de la vie, & que je ne donne que quelques exemples ; on peut néanmoins, à l'aide des principes que nous établiſſons pour l'examen de l'eſprit humain, faire la diſtinction des caracteres qui ſont propres à chaque perſonne en particulier & juger par-là de leur capacité. Je réſerve à traiter plus au long de cet examen dans la partie de cet ouvrage où je parlerai du cœur.

Enfin après avoir parlé de la maniére de connoître la nature & les mouvemens de l'eſprit ;

après avoir donné des régles, tant pour le conduire, que pour observer sa conduite. Nous allons lui donner quelques régles pour qu'il se conduise lui-même par l'expérience & la raison.

CHAPITRE IV.

Pouvoir de l'Expérience & de la Raison.

L'Expérience & la raison sont les deux guides de l'esprit : par l'une, l'âme est frappée & sent : par l'autre, elle conçoit, elle réfléchit, elle compare ; celle-là présente les objets ; celle-ci tient le flambeau pour les considérer.

Les vieillards se flattent de posséder seuls toute l'expérience : mais on peut dire, sauf le

Les vieillards doivent quelquefois leur

expérience à un grand nombre de fautes.

respect du à leur âge, que souvent ils sont devenus sages par leurs propres malheurs : après quoi il ne faut pas être surpris de les voir penser si désavantageusement d'un âge dans lequel ils ont fait tant de fautes. Ils s'écrient que l'expérience fait tout, mais que c'est dommage qu'elle vienne si tard.

Si l'expérience, disent-ils, & la raison pouvoient se réunir de bonne-heure chez l'homme, il ne commenceroit pas à vivre sur la fin de ses jours, il jouiroit de la vie toute entiére.

Ils ajoutent que souvent la raison & l'expérience ne sont point d'accord & que les réflexions sur le présent démentent celles qu'on a faites sur le passé.

Enfin ils prétendent que la raison seule ne peut pas suffire ni agir sûrement sans l'expérience.

Examinons ce qu'il y a de vrai & de faux en ceci.

Premiérement il eſt vrai que quelquefois l'expérience ne vient que tard, mais il en peut être autrement : car ce qui la retarde c'eſt qu'on ne fait pas aſſez-tôt uſage des moyens de l'acquérir. On paſſe les quinze premiéres années de ſa vie ſans penſer à rien, quinze autres à apprendre à penſer ſur des idées ou encore informes, ou vagues, ou fauſſes, auxquelles rien de ce qu'on voit dans le monde ne ſe trouve conforme ; enfin on emploie le reſte de ſes jours à ſe dépouiller des préjugés, ou à s'y plonger plus avant que jamais : l'âge décrépit nous ſurprend lors qu'à peine nous commençons à ouvrir les yeux. Pourquoi l'expérience vient ſi tard.

Revenons à notre Méthode : accélérons l'expérience, au lieu de la retarder en extorquant de Notre méthode peut donner de bonne-heu-

re de l'expérience.

la raiſon des réfléxions forcées & prématurées : feſons la approcher à force de machines. Je ne fais que de naître ; mais d'autres ont vêcu avant moi : je deviens ſage par autrui. Le monde d'autrefois & celui d'aujourd'hui ſe reſſemblent parfaitement : je recule au-delà du jour qui m'a vu naître & remonte juſqu'aux ſiécles les plus éloignés ; j'y marche d'abord comme au hazard & le ſeul ſentiment m'y guide ; mon imagination eſt frappée comme d'un agréable ſonge. Enfin inſenſiblement je m'apperçois que je ſens ; je redeſcens de ces ſiécles reculés juſqu'au premier inſtant de ma vie, & bien-tôt réveillé comme d'un profond ſommeil, il me ſemble que j'ai rêvé juſqu'à quinze ans. J'entre dans le monde preſque auſſi-tôt mon réveil ; rien ne m'y paroît nouveau ; les hom-

mes ſont ce qu'ils ont toujours été, mêmes préjugés ; mêmes opinions, mêmes vertus, mêmes vices, même eſprit, même cœur. A meſure que j'avance je compare le tableau à la réalité : la réfléxion qui m'accompagne, aidée de ma mémoire, me fait conclure dès le commencement de ma comparaiſon qu'elle ſera juſte dans toutes ſes parties, & j'en tire d'avance toutes les conſéquences pour les mettre à profit dans l'occaſion.

Voilà comme l'hiſtoire, par l'état naturel des choſes qu'elle préſente, accoutume inſenſiblement à réfléchir & forme en nous une expérience anticipée qui ſemble croître avec nous. C'eſt elle qui nous fait juger, par le paſſé, du préſent & de l'avenir & qui rend un homme d'eſprit accompli preſque auſſitôt qu'il peut ſe connoître.

Que les vieillards & les jeunes gens pensent avantageusement les uns des autres.

Que le vieillard quitte donc le préjugé, que l'expérience ne peut venir que tard; & il aura moins de mépris pour la jeunesse. Que le jeune homme acquiere de bonne-heure de quoi réfléchir, qu'il s'accoutume à bien penser, & il aura moins de présomption & d'autant plus de respect pour la vieillesse, qu'il pourra supposer qu'un homme âgé possede à un dégré plus éminent ce qu'il connoîtra de bon en lui-même. Enfin la vieillesse moins arrogante se laissera persuader qu'un jeune homme qui réfléchit & pense solidement, peut avoir d'avance l'expérience d'un grand nombre d'années: & voilà désormais une ancienne querelle terminée.

Secondement je conviens que quelquefois l'expérience & la raison se contre-disent. Mais il faut prendre garde que ce n'est

que quand la raiſon s'appuie ſur de faux préjugés & de fauſſes opinions qui ne ſont jamais conformes à la réalité des choſes ; c'eſt alors, dis-je, que la raiſon ne quadre point avec l'expérience.

Différens effets de l'expérience & de la raiſon en différens eſprits.

Troiſiémement j'avoue que la raiſon & l'expérience ont beaucoup de force, quand elles agiſſent de concert, & qu'elles doivent être inſéparables, quand leur pouvoir eſt égal : ce qui arrive dans les eſprits qui ne réfléchiſſent jamais que l'objet préſent aux yeux ou à la mémoire. Il y en a en qui la préſence ou le ſouvenir de l'objet excitent un ſentiment qui les fait agir ſans raiſonner : dans ceux-ci beaucoup d'expérience ſupplée au défaut de réfléxion. D'autres enfin dont la pénétration & la force de la raiſon vont au devant des choſes & dont les rai-

vaines & longues déductions ; beaucoup de pratique accompagnée de raisons précises.

CHAPITRE V.

De l'usage de l'Expérience & de la Raison.

Quelle précaution il faut prendre à l'égard de ce qu'on appelle expérience.

QUe l'on ne se trompe point au nom d'expérience. Tel prend pour expérience ce qu'il est accoutumé de faire sans examen. Elle doit être fondée sur quelque chose qui ne se démente point.

Celui-là n'est pas sûr de l'expérience qui fait que ce qu'il a fait a toujours réussi ; mais celui qui s'est assûré de toutes les maniéres d'agir qui peuvent réussir ou manquer & de celles qui sont infaillibles.

bien réfléchie de l'Hiſtoire, & qui laiſſant les livres pour prendre les rênes du gouvernement ou le commandement des armées, ont étonné par l'étendue de leurs vues & la ſageſſe de leur conduite, ceux qui avoient vieilli dans ces emplois; ſurtout, comme je viens de dire, parce qu'ils s'étoient accoutumés, par des régles & des maximes accommodées à toutes les circonſtances, à éxécuter en racourci ce que les autres éxécutoient en grand.

C'eſt ainſi que les ſciences devroient ſe traiter & qu'on devroit les enſeigner. Il faut d'abord préſenter l'objet à l'eſprit; puis en réveiller l'idée par une courte définition, enſuite tirer des concluſions qui aillent toujours au but en montrant ce qu'il faut faire conſtamment en telle ou telle occurrence. Point de

vé & que nos organes ſont diſpoſés comme il faut. Il n'eſt pas facile de ſavoir quand tout cela eſt.

Quand il faut recourir à l'expérience du jugement.

Quand la nature ne fait pas en nous l'impreſſion qu'elle doit faire, par les défauts de l'objet, ou du milieu, ou de l'organe; nous appelons la raiſon au ſecours, & c'eſt par elle que nous nous aſsûrons de la vérité: alors c'eſt expérience *de jugement* qui n'eſt jamais sûre que quand le principe & les conſéquences donnent une entiére évidence.

Perſonne ne peut être sûr de l'expérience de goût, ni par rapport à lui-même, ni par rapport aux autres; parce que perſonne ne peut s'aſsûrer du ſentiment qui eſt excité chez autrui, non plus que des véritables cauſes du ſien propre; parce que nous connoiſſons peu les qualités de l'objet, du milieu & de l'organe

ne qui font naître ces sentimens en nous ou chez les autres.

Ainsi pour juger sûrement par expérience des ouvrages de goût, il faudroit pouvoir juger de tous les différens effets qu'ils produisent dans les hommes; or on ne peut savoir que par un très-petit nombre de comparaisons ce qu'ils excitent en nous ou dans les autres.

Ce qu'il faut faire pour s'assûrer de la bonté des ouvrages de goût.

Si l'on veut donc s'assûrer par expérience, autant qu'il est possible, de la bonté d'un ouvrage, il faut observer tous les signes extérieurs des mouvemens qu'il occasionne dans les autres hommes, & les comparer aux nôtres. Nous avons une preuve d'expérience, quand ces signes sont en assez grand nombre pour nous faire juger que le sentiment qu'excite cet ouvrage est le même dans la plupart des hommes. Par exemple, on peut être sûr

par expérience qu'une piéce de théâtre est bonne par l'effet général qu'elle a produit dans les spectateurs & par ce qu'ils nous en disent.

Quel doit être le fondement de l'expérience de jugement.

A l'égard de l'expérience de jugement, elle doit être fondée sur l'examen des deux autres : je veux dire, que *la vérité d'un fait* ou la *réalité des choses*, jointe au *sentiment* que ces choses nous font éprouver, ou aux *idées* que nous en avons, tout cela comparé doit se trouver conforme, pour que nous jugions sûrement. Que si tout ne se trouve pas conforme, il faut du moins que nous sachions jusqu'où s'étend cette conformité.

Ainsi, lors qu'on lit quelque ouvrage raisonné, c'est à cet examen sur tout qu'il faut s'attacher sans se laisser prévenir. On ne doit jamais accorder son con-

ſentement qu'à quelque choſe de bien prouvé en matiére néceſſaire. Quand les preuves ne ſont appuyées que ſur des ſuppoſitions, il faut que toutes les applications qu'on en fait quadrent parfaitement, & on doit s'y tenir juſqu'à ce que des raiſons plus fortes nous faſſent pancher d'un autre côté.

C'eſt ainſi que l'eſprit doit agir, quand il n'a pour guide que lui-même, ou lorſqu'il n'eſt pas à portée d'expérimenter tout ce qu'il y a de ſenſible & de pratique dans un art ou une ſcience ; c'eſt-à-dire, lorſqu'en l'abſence de *l'objet* ou du *ſigne*, il eſt obligé d'emprunter le ſecours de ſa mémoire & de ſe repréſenter les idées qu'il a acquiſes ; enfin lorſqu'il veut anticiper par la raiſon ſur l'expérience & étendre ſes connoiſſances, pour ainſi dire, les yeux

fermés ſur tous les objets extérieurs.

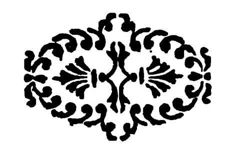
C'eſt l'expérience de jugement qui eſt la pierre de touche de la vérité; c'eſt elle qui nous fait diſcerner la réalité de l'apparence & l'apparence de l'illuſion : elle nous fait reconnoître tous les phénomenes de l'eſprit, ſes préjugés vrais ou faux, & leur ſource : elle ſert à diriger le nôtre : elle nous apprend ce que tous les hommes ſont par l'intellect, pour examiner enſuite ce qu'ils ſont par la volonté.

Tout ce que nous apprend la lecture ou l'uſage du monde ſe trouve ici rappellé aux principes qui ſont véritablement tels.

Soit que l'eſprit agiſſe par *idées innées*, ſoit qu'il agiſſe par *idées factices* & *adventices*, tous les caracteres, dont il paroît revêtu en chacun de nous, ſe reſſemblent par la bâſe.

L'âme en chaque individu a les mêmes puiſſances, & ces puiſſances agiſſent toutes eſſentiellement de même : en un mot nous ne différons que par les organes & par les objets qui les frappent : le plus ou le moins dans ces deux choſes cauſe cette variété prodigieuſe d'eſprits, qui fait preſque ſoupçonner qu'il y a des âmes de différentes eſpèces.

On ne peut renfermer, dans un ouvrage tel que celui-ci, que les cauſes & les effets généraux de tous ces caractères.





CONCLUSION
DE
CET ESSAI.

VOilà ſur quoi roule toute la mécanique de l'eſprit humain. Il ne s'agit ici que des connoiſſances dont il eſt capable & de l'ordre naturel dans lequel on doit les lui faire acquérir. Il ne paroît encore qu'agiſſant en lui-même par le ſentiment, l'imagination, la mémoire & la réflexion. Nous avons vu au commencement de cet ouvrage l'étroite union qu'il y a entre lui & le cœur. L'eſprit eſt un miroir où les objets ſe peignent tels qu'ils ſont préſen-

tés : le cœur eſt comme un ſpectateur ou flatté ou choqué de leur préſence, qui conforme ſes inclinations à ſes ſentimens ; ou plutôt c'eſt l'âme même affectée doublement ſous différens rapports.

Les irrégularités de l'eſprit paſſent ſouvent au cœur ; & comme ils agiſſent toujours de concert, celles du cœur paſſent de même à l'eſprit. Quel avantage donc pour la ſociété en général, & en particulier pour l'homme qui en fait partie, ſi ces deux puiſſances formées régulièrement l'une ſur l'autre, par des régles meſurées ſur l'homme même, peuvent bien-tôt le rendre capable de remplir tous les devoirs de l'humanité & de mériter de participer au bien commun, en y contribuant de tout ſon pouvoir ?

Une Méthode qui découvre

la cauſe de toutes les imperfections de l'eſprit & fournit les moyens d'y remédier, en le cultivant & en redreſſant ſes mauvais panchants ſans forcer le naturel, & de prévenir ſes égaremens, en réglant toutes ſes opérations, en lui préſentant & lui feſant enviſager les objets par le vrai; doit être comme la bâſe ſur laquelle doit s'élever tout le ſyſtême du cœur.

J'ai fait tout mon poſſible pour que cet Eſſai fût appuyé ſur des principes aſſez généralement reçus & ſur des faits de la vérité deſquels on peut tous les jours s'aſsûrer par ſoi-même. Si je ſuis aſſez heureux pour en avoir tiré de juſtes concluſions, & ſi cet ouvrage mérite l'attention du public, j'eſpere qu'il ne recevra pas moins favorablement ce que j'ai deſſein de lui préſenter ſur les moyens de for-

mer

mer le cœur par l'eſprit. Je ferai voir le principe & la cauſe de toutes les paſſions, leurs rapports, leurs mouvemens, l'uſage qu'on en doit faire pour le bien. Après quoi nous montrerons l'homme tout entier & les reſſorts qui font mouvoir ces deux mobiles ſelon les loix de l'équité & de la prudence, ſelon les régles de la politeſſe, des égards & de tous les devoirs reſpectifs.

Que ſi j'ai le malheur de ne pas réuſſir : on pourra regarder cet ouvrage comme un eſſai manqué,& je ſerai toujours dans les juſtes bornes de ceux qui tentent ſans beaucoup riſquer.

FIN.

